

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest
illustrant la nouvelle " *La mort de chaque jour* ".

6e Année — N° 57 Août 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La rédaction ne reçoit les auteurs que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.030 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.020 *frs.*)

Le prix du danger

(The prize of peril)

par ROBERT SHECKLEY

La radio et la télévision, quand elles ne sont pas censurées, aiment de plus en plus opérer « en direct ». Des révolutions, des meurtres, des émeutes, des candidats au suicide se balançant sur l'appui de leur fenêtre, tout cela a déjà été transmis aux auditeurs et aux téléspectateurs.

En bon auteur de science-fiction, Robert Sheckley extrapole. Il nous décrit une époque future où la télévision paie des gangsters pour abattre un volontaire. Si ce volontaire y survit, il touchera une somme considérable. C'est au fond le supplice des jeux comme « La tête et les jambes » *porté jusqu'à sa conclusion rationnelle.*



RAEDER haussa prudemment la tête au-dessus du rebord de la fenêtre. Il vit l'escalier de secours et, en bas, une ruelle étroite. Dans la ruelle, il y avait une voiture d'enfant en mauvais état et trois boîtes à ordures. A cet instant, un bras couvert d'une manche noire sortit de derrière la boîte la plus éloignée, un objet brillant au poing. Raeder se baissa vivement. Une balle siffla par-dessus sa tête et troua le plafond, l'inondant de plâtre.

Maintenant il était renseigné sur la ruelle. Elle était gardée, tout comme la porte.

Il s'allongea sur le linoléum craquelé, les yeux fixés sur le trou que la balle avait percé dans le plafond, guettant les bruits derrière la porte. C'était un homme de grande taille, avec des yeux congestionnés et une barbe de deux jours. La poussière et la fatigue lui avaient creusé des rides dans la figure. La peur avait marqué ses traits, raidissant un muscle ici, faisant vibrer un nerf là. Le résultat était surprenant. Son visage avait du caractère maintenant, car il avait été remodelé par l'approche de la mort.

Il y avait un tueur dans la ruelle et deux dans l'escalier. Il était pris au piège. Il était comme mort.

Oui, songeait Raeder, il remuait et respirait encore ; mais c'était seulement dû à l'incompétence de la Mort. La Mort en finirait avec lui dans quelques minutes. La Mort forerait des trous dans son corps, étalerait du sang avec art sur ses vêtements, disposerait ses membres dans quelque grotesque attitude de danse macabre...

Raeder se mordit les lèvres. Il voulait vivre. Il devait trouver un moyen.

Il se retourna sur le ventre et inspecta le local misérable où les tueurs l'avaient acculé. La pièce était un parfait petit cercueil. Elle avait une porte qui était gardée, et une issue de secours qui était surveillée. Plus une minuscule salle de bains sans fenêtre.

Il rampa jusqu'à la salle de bains et se redressa. Il y avait un trou dans le plafond. S'il arrivait à l'agrandir, à se hisser dans l'appartement du dessus...

Il entendit un coup sourd. Les tueurs s'impatientaient. Ils commençaient à défoncer la porte.

Il examina le trou du plafond. Inutile d'y songer. Il n'aurait pas le temps de l'élargir.

Ils ébranlaient la porte, grognant à chaque poussée. Bientôt la serrure céderait, ou les gonds s'arracheraient du bois pourri. La porte s'effondrerait, et les deux hommes au visage impassible feraient leur entrée, époussetant leur veste...

Mais quelqu'un allait l'aider, sûrement ! Il sortit de sa poche son minuscule poste de télévision. L'écran était brouillé, mais il ne s'attarda pas à mettre l'image au point. Le son était clair et parfaitement audible.

Il écouta la voix bien modulée de Mike Terry qui s'adressait à son vaste public.

« *... très mal en point,* » disait Terry. « *Oui, mes amis, Jim Raeder se trouve dans une passe vraiment terrible. Il se cachait, vous vous en souvenez, dans un hôtel de troisième ordre de Broadway, sous un faux nom. Il semblait relativement en sécurité. Mais le groom l'a reconnu et a transmis le renseignement au gang Thompson.* »

La porte gémissait sous les coups répétés. Raeder continua à écouter, les doigts crispés sur le petit poste de télévision.

« *Jim Raeder a réussi de justesse à s'évader de l'hôtel. Talonné de près, il a pénétré dans une vieille maison de West End Avenue, au* 156. *Il avait l'intention de s'enfuir par les toits. Et il aurait pu réussir, mes amis, il avait une chance. Seulement la porte du grenier était verrouillée. Tout avait l'air fini... Mais Raeder s'est aperçu que l'appartement 7 était accessible et vide. Il y est entré...* »

Terry fit une pause dramatique, puis cria : « *... et maintenant il y est pris au piège, comme un rat ! Le gang Thompson défonce la porte ! L'issue de secours est surveillée. Notre équipe de cameramen, postée dans un immeuble voisin, vous donne un gros plan. Regardez, mes amis, regardez bien ! N'y a-t-il plus d'espoir pour Jim Raeder ?* »

N'y a-t-il plus d'espoir ? répéta mentalement Raeder, ruisselant de sueur dans la petite salle de bains sombre et étouffante, l'oreille tendue vers le martèlement régulier contre la porte.

— « *Attendez !* » cria Mike Terry. « *Tenez bon, Jim Raeder, tenez encore un peu. Peut-être y a-t-il de l'espoir quand même ! Je reçois à l'instant un appel urgent d'un de nos spectateurs, un appel sur la ligne du Bon Samaritain ! Voici quelqu'un qui pense pouvoir vous aider, Jim. Allô, Jim Raeder, êtes-vous à l'écoute ?* »

Raeder attendit. Il perçut le bruit des gonds arrachés au bois pourri.

— « *Allez-y, monsieur,* » reprenait Mike Terry. « *Quel est votre nom ?* »

— « *Heu... Félix Bartholemow.* »

— « *Ne vous énervez pas, Mr. Bartholemow. Continuez.* »

— « *Eh bien, Mr. Raeder,* » murmura une voix tremblante de vieillard, « *j'ai habité au* 156 *West End Avenue. Dans l'appartement où vous êtes coincé, Mr. Raeder... oui ! Ecoutez, celle salle de bains a une fenêtre, Mr. Raeder. Elle a été recouverte de peinture, mais elle...* »

Raeder enfouit son poste de télévision dans sa poche. Il repéra les contours de la fenêtre et donna un grand coup. Du verre s'éparpilla et la clarté aveuglante du jour se répandit dans le réduit. Il enleva les fragments de vitre restés accrochés au châssis et regarda vivement en bas.

Au fond d'une sorte de puits, une cour cimentée.

Les charnières cédèrent. Il entendit la porte s'ouvrir. Raeder enjamba vivement la fenêtre, resta un bref instant suspendu par le bout des doigts et lâcha.

Le choc fut étourdissant. Il se releva en titubant. Un visage apparut à la fenêtre de la salle de bains.

— « Pas de chance, » dit l'homme en se penchant pour viser avec soin de son calibre 38 à canon court.

A ce moment une bombe fumigène explosa dans la salle de bains.

La balle du tueur manqua son but. Il se retourna en jurant. D'autres bombes fumigènes explosèrent dans la cour, voilant la silhouette de Raeder.

Il entendait la voix de Mike Terry jaillir avec des accents frénétiques de son récepteur de poche.

— « *Sauvez-vous !* » hurlait Terry. « *Courez, Jim Raeder, courez. Fuyez maintenant, pendant que les tueurs sont aveuglés par la fumée. Et merci au Bon Samaritain Sarah Winters, du* 3412 *Edgar Street, Brockton, Massachussetts, pour avoir fait don de cinq bombes fumigènes et avoir engagé un homme pour les lancer !* »

D'une voix plus modérée, Terry poursuivit :

« *Vous avez sauvé une vie humaine, aujourd'hui, Mrs. Winters. Voulez-vous expliquer à nos spectateurs ce que...* »

Raeder n'entendait plus. Il traversait à toutes jambes la courette pleine de fumée, au milieu des cordes à linge, et débouchait dans la rue.

*
* *

Il suivit la 63ᵉ Rue, le dos un peu voûté pour dissimuler sa taille réelle, trébuchant d'épuisement, étourdi par le manque de nourriture et de sommeil.

— « Eh, vous là-bas ! »

Raeder se retourna. Une femme entre deux âges, assise sur le perron d'une vieille maison, le dévisageait.

— « C'est vous, Raeder, n'est-ce pas ? Celui qu'on essaie de tuer ? »

Raeder s'apprêta à se remettre en marche.

« Entrez, Raeder, » dit la femme.

C'était peut-être un piège. Mais Raeder savait qu'il lui fallait faire confiance à la générosité et au bon cœur des gens, ses concitoyens. Il était leur représentant, une projection d'eux-mêmes, un citoyen moyen qui avait des ennuis. Sans eux, il était perdu. Avec eux, rien ne pouvait l'atteindre.

« Fiez-vous aux braves gens, » lui avait dit Mike Terry. « Jamais le peuple ne vous abandonnera. »

Il suivit la femme dans le salon. Elle lui dit de s'asseoir et quitta la pièce, pour revenir presque aussitôt avec une assiette pleine. Elle resta debout à le regarder manger, comme on regarde un singe du zoo grignoter ses cacahuètes.

Deux enfants sortirent de la cuisine et se plantèrent devant lui. Trois hommes en salopette émergèrent de la chambre et mirent en marche une camera de télévision. Il y avait un gros récepteur de T.V. dans la pièce. Tout en avalant sa nourriture, Raeder regardait l'image de Mike Terry et écoutait sa voix sonore, sincère, soucieuse.

— « *Le voici, mes amis,* » disait Terry. « *Voici Jim Raeder prenant son premier vrai repas depuis deux jours. Notre équipe a dû travailler terriblement vite pour vous faire assister à cela ! Merci, mes enfants... Mes amis, Jim Raeder a trouvé un abri temporaire grâce à Mrs. Velma O'Dell, du* 343, 63e *Rue. Merci, Bon Samaritain O'Dell ! C'est merveilleux de voir combien de gens de toutes conditions s'intéressent à Jim Raeder !* »

— « Vous feriez bien de vous dépêcher, » dit Mrs. O'Dell.

— « Oui, madame, » répondit Raeder.

— « Je ne veux pas voir jouer du revolver chez moi. »

— « J'ai presque fini, madame. »

L'un des enfants demanda :

— « On ne va pas le tuer ? »

— « Tais-toi, » ordonna Mrs. O'Dell.

— « *Oui, Jim,* » psalmodia Mike Terry, « *vous devriez vous hâter. Vos tueurs courent sur vos traces. Ils ne sont pas bêtes, Jim. Mauvais, pervers, déments... oui ! Mais pas idiots. Ils suivent une piste sanglante... le sang tombé de votre main blessée, Jim !* »

Alors seulement Raeder s'aperçut qu'il s'était entaillé la main sur le châssis de la fenêtre.

— « Donnez, je vais vous bander ça, » dit Mrs. O'Dell.

Raeder se leva et se laissa bander. Puis elle lui mit en mains une veste marron et un chapeau mou gris.

— « C'est à mon mari, » dit-elle.

— « *Il a un déguisement, mes amis !* » s'exclama Mike Terry d'un ton ravi. « *Voilà du nouveau. Un* déguisement ! *Avec sept heures encore devant lui avant d'être sauvé !* »

— « Maintenant partez, » dit Mrs. O'Dell.

— « Je m'en vais, madame. Merci. »

— « Je trouve que vous êtes stupide, » reprit-elle. « Vous êtes stupide de vous être fourré dans une histoire pareille. »

— « Oui, madame. »

— « Le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Raeder la remercia et partit. Il s'en alla vers Broadway, prit le métro jusqu'à la 59e Rue, puis changea en direction de la 86e. Là, il acheta un journal et monta dans le direct de Manhasset.

Il consulta sa montre. Il avait encore six heures et demie à jouer le jeu.

*
* *

Le métro passait en trombe sous Manhattan. Raeder somnolait, sa main bandée dissimulée sous le journal, le chapeau rabattu sur le visage. Ne l'avait-on pas déjà reconnu ? Avait-il réussi à semer le gang Thompson ? Ou bien quelqu'un était-il en train de leur téléphoner ?

Il se demanda rêveusement s'il échapperait à la mort. Ou bien était-il un cadavre astucieusement doté de mouvement, encore en circulation à cause de cette incompétence de la Mort ? (Mon cher, la mort est *d'une lenteur,* de nos jours ! Jim Raeder a marché pendant des heures après avoir succombé, et il a même répondu aux *questions* des gens avant d'être enterré décemment !)

Les paupières de Raeder se soulevèrent brusquement. Il avait rêvé quelque chose... de désagréable. Il ne pouvait pas se rappeler quoi.

Il referma les yeux et se remémora, avec quelque surprise, une époque où il ne courait aucun danger.

Cela remontait à deux ans. Jeune, sympathique et taillé en force, il secondait un camionneur. Il n'avait aucun talent. Il était trop modeste pour avoir des ambitions

Le petit camionneur au visage étroit en avait pour lui.

— « Pourquoi ne pas tenter ta chance dans un spectacle de télévision, Jim ? C'est ce que je ferais si j'avais ta figure. On aime les types sympathiques qui sont des hommes moyens sans grand-chose en poche. Comme participants. Tout le monde aime les gens comme ça. Pourquoi ne pas essayer ? »

Il avait donc examiné la question. Le propriétaire du magasin de télévision local lui avait fourni plus amples détails.

— « Voyez-vous, Jim, le public est las des athlètes bien entraînés avec leurs réflexes parfaits et leur courage professionnel. Qui est-ce qui peut se faire de la bile pour des gars comme ça ? Qui peut s'identifier à eux ? Les gens veulent voir des spectacles sensationnels, bien sûr. Mais pas quand un type s'y taille un fromage de cinquante mille par an. Voilà pourquoi les sports organisés sont en discrédit. Voilà pourquoi les émissions à suspense ont la grande vogue. »

— « Je comprends, » dit Raeder.

— « Il y a six ans, Jim, le Congrès a voté la Loi sur le Suicide librement consenti. Ces vieux sénateurs ont beaucoup parlé de libre arbitre et de déterminisme personnel à l'époque. Mais tout ça, c'est du bidon. Vous savez ce que signifiait cette loi, au fond ? Que les amateurs pouvaient risquer leur vie pour le gros lot, et plus seulement des professionnels. Autrefois, il fallait être boxeur, footballeur, joueur de hockey patenté si l'on voulait se faire assommer légalement pour de l'argent. Mais maintenant c'est une chance qui est à la portée de n'importe qui, de gens comme vous, Jim. »

— « Je comprends, » dit à nouveau Raeder.

— « C'est une chance exceptionnelle. Tenez, vous par exemple. Vous n'avez rien de supérieur aux autres. Ce que vous pouvez faire, n'importe qui

peut le faire à votre place. Vous êtes *ordinaire*. Je crois que les émissions à suspense vous engageraient. »

Raeder se laissa aller à rêver. Les émissions de télévision semblaient une voie sûre vers la richesse pour un jeune gars aimable sans vocation ou qualification particulières. Il écrivit à une émission nommée *Hasard,* en joignant sa photo.

Hasard s'intéressa à lui. Le réseau JBC fit une enquête sur son compte et découvrit qu'il était suffisamment « homme de la rue » pour satisfaire le plus pointilleux des téléspectateurs. On vérifia ses tenants et aboutissants familiaux et autres. Finalement il fut convoqué à New York et interviewé par Mr. Moulian.

Moulian était brun et sous pression, et il mâchait du chewing gum en parlant.

— « Vous ferez l'affaire, » lança-t-il. « Mais pas pour *Hasard*. Vous paraîtrez dans *Culbutes*. C'est une émission d'une demi-heure qui passe pendant la journée en troisième chaîne. »

— « Magnifique, » dit Raeder.

— « Ne me remerciez pas. Il y a mille dollars pour vous si vous gagnez ou si vous vous placez second, et un prix de consolation de cent dollars si vous perdez. Mais ce n'est pas important. »

— « Non, monsieur. »

— « *Culbutes* est une émission *mineure*. Le réseau JBC l'utilise comme terrain d'essai. Les gagnants en première et seconde place de *Culbutes* sont dirigés sur *Crise*. Les prix de *Crise* sont beaucoup plus importants. »

— « Oui, je sais, monsieur. »

— « Et si vous réussissez bien dans cette émission, il y aura les émissions de premier ordre, comme *Hasard* et *Périls sous-marins,* qui sont diffusées à l'échelon national et qui comportent d'énormes récompenses. Et là commence vraiment le grand jeu. La progression dépend de vous. »

— « Je ferai de mon mieux, monsieur, » répondit Raeder.

Moulian s'interrompit un instant de mâcher son chewing gum pour déclarer d'un ton presque révérencieux :

— « Vous y arriverez, Jim. Rappelez-vous simplement ceci. Vous êtes *le peuple*, et *le peuple* peut tout faire. »

La façon dont il dit ceci rendit pendant un instant Raeder plein de compassion pour Mr. Moulian, qui avait des cheveux noirs tout frisés et des yeux en boule de loto, et qui n'était manifestement pas *le peuple.*

Ils se serrèrent la main. Puis Raeder signa un papier dégageant le JBC de toute responsabilité au cas où il perdrait sa vie, ses membres ou sa raison au cours de l'émission. Et il signa un autre formulaire comme quoi il exerçait ses droits reconnus par la Loi sur le Suicide librement consenti. C'était requis par la Constitution et ce n'était qu'une simple formalité.

Trois semaines plus tard, il parut dans *Culbutes*.

Le programme adoptait la forme classique des courses d'automobiles. Des conducteurs inexpérimentés grimpaient dans de puissantes voitures de compétition de marque américaine et européenne et se lançaient sur un parcours meurtrier de trente kilomètres. Raeder tremblait de peur quand il poussa

le levier des changements de vitesse en mauvaise position et démarra dans sa grosse Maserati.

La course fut un cauchemar hurlant de pneus échauffés. Raeder resta en arrière, laissant les coureurs de tête s'écraser dans les tournants en épingle à cheveux. Il se plaça en troisième position quand la Jaguar qui était devant lui emboutit une Alfa-Romeo, les deux bolides filant en trombe dans un champ labouré. Raeder tenta de gagner une place au cours des six derniers kilomètres, mais ne réussit pas à se forcer un passage. Une courbe en S faillit avoir raison de lui, mais il batailla avec son volant pour rester sur la route, toujours troisième. Puis, le vilebrequin de la voiture de tête s'étant rompu dans les cinquante derniers mètres, Jim finit second.

Il avait maintenant mille dollars devant lui. Il reçut quatre lettres d'admiratrices. Il fut invité à paraître dans *Crise*.

Au contraire des autres émissions, *Crise* n'avait pas un caractère compétitif. Son programme s'appuyait sur l'initiative individuelle. Raeder dut absorber un narcotique sans accoutumance. Il reprit ses esprits dans la carlingue d'un petit avion qui volait grâce à son pilote automatique à trois mille mètres d'altitude. La jauge indiquait que le réservoir était presque vide. Il n'avait pas de parachute. Il était censé faire atterrir l'avion.

Bien entendu, il n'avait jamais touché un manche à balai auparavant.

Il expérimenta avec prudence les diverses manettes de contrôle, se souvenant que le participant de la semaine précédente s'était réveillé dans un sous-marin, avait ouvert la mauvaise valve et s'était noyé.

Des milliers de téléspectateurs, fascinés, regardaient cet homme moyen, un homme comme eux, se débattre comme eux-mêmes se débattraient dans la même situation. Jim Raeder, c'était *eux*. Tout ce qu'il pouvait faire, eux pouvaient le faire. Il était l'incarnation *du peuple*.

Raeder réussit à revenir à terre dans un semblant d'atterrissage. Il rebondit plusieurs fois, mais sa ceinture tint bon. Et le moteur, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, ne s'enflamma pas.

Il sortit en chancelant de la carlingue avec deux côtes brisées, trois mille dollars et la chance, une fois guéri, de participer à *Torero*.

Enfin une émission de premier ordre ! *Torero* donnait dix mille dollars. Tout ce qu'on avait à faire, c'était tuer un taureau noir de Miura avec une épée, comme un matador professionnel.

La corrida eut lieu à Madrid, les courses de taureaux étant encore illégales aux Etats-Unis. Elle fut retransmise par tous les émetteurs de télévision du pays.

Raeder eut une bonne cuadrilla. Elle avait pris en sympathie le grand Américain aux mouvements lents. Les picadors y allèrent franc jeu avec leur lance dans leurs tentatives pour bien lui fatiguer le taureau. Les banderilleros tentèrent de lui faire user ses sabots avant de planter leurs banderilles. Et le second matador, natif d'Algésiras au visage triste, faillit faire tordre le cou à la bête avec ses passes de cape.

Mais tout cela terminé, c'est Jim Raeder qui se trouva dans l'arène, agrippant maladroitement sa muleta rouge de la main gauche, une épée

dans la droite, en face d'un taureau noir à grandes cornes, sanguinolent, dont la masse pesait bien une tonne.

Quelqu'un cria :

— « Vise les poumons, *hombre*. Ne joue pas au héros, vise les poumons. »

Mais Jim ne savait que ce que le conseiller technique de New York lui avait dit : prendre son élan et plonger l'épée entre les cornes.

Il prit son élan. La lame rebondit sur l'os, et le taureau le rejeta par-dessus sa tête. Il se releva, miraculeusement intact, prit une autre épée et fonça entre les cornes, les yeux fermés. Le dieu qui protège les fous et les enfants devait veiller, car l'épée s'enfonça comme une aiguille dans du beurre, et le taureau eut l'air surpris, le dévisagea avec ahurissement et s'effondra comme un ballon dégonflé.

On lui versa dix mille dollars, et sa clavicule cassée guérit en un rien de temps. Il reçut vingt-trois lettres d'admiratrices, y compris l'invitation passionnée d'une demoiselle d'Atlantic City à laquelle il ne répondit pas. Et on lui demanda s'il voulait figurer dans une autre émission.

Il avait perdu une partie de son innocence. Il se rendait parfaitement compte qu'il avait failli mourir pour de l'argent de poche. La grosse somme était encore à prendre. Il voulait maintenant effleurer la mort de près pour un gain qui en vaudrait la peine.

Il parut donc dans *Périls sous-marins*, que patronnait le Savon de la Belle Dame. Avec masque, réservoir d'oxygène, ceinture lestée, palmes et couteau, il plongea dans les eaux tièdes de la Mer des Caraïbes avec quatre autres concurrents ; tous étaient suivis par une équipe de caméramen à l'intérieur d'une cage. Il s'agissait de trouver et de remonter en surface un trésor caché par le commanditaire de l'émission.

La plongée avec masque n'a rien de particulièrement dangereux. Mais les organisateurs avaient ajouté des fioritures pour l'agrément des spectateurs. La zone choisie était jonchée de palourdes géantes, de murènes, de requins de diverses espèces, de poulpes géants, de coraux empoisonnés et d'autres dangers des profondeurs.

Ce fut une compétition passionnante. Un Floridien découvrit le trésor dans une crevasse profonde, mais une murène le découvrit à son tour. Un autre plongeur prit le trésor, et un requin s'empara du plongeur. La belle eau bleu-vert fut obscurcie par un nuage de sang, qui rend très bien sur les écrans de télévision en couleurs. Le trésor coula au fond et Raeder plongea pour le rattraper, du même coup se crevant un tympan. Il le dégagea du corail, se débarrassa de sa ceinture lestée et commença à remonter. A dix mètres de la surface, il dut défendre le trésor contre un autre plongeur.

Ils se tournèrent autour, couteau en main. L'homme frappa, balafrant Raeder à la poitrine. Mais ce dernier, avec le sang-froid d'un vieux concurrent, lâcha son couteau et arracha le tube respiratoire de son adversaire.

Le tour était joué. Raeder fit surface et présenta le trésor au bateau de surveillance. C'était un paquet de Savon de la Belle Dame... « Le Plus Précieux Trésor du Monde ».

Cela lui rapporta vingt-deux mille dollars en espèces et en nature, trois

cent huit lettres d'admiratrices, et une proposition intéressante émanant d'une jeune fille de Miami, qu'il ne trouva pas négligeable du tout. Il fut soigné gratuitement pour son coup de couteau et son tympan éclaté, et reçut des piqûres également gratuites contre l'infection coralienne.

Mais surtout, il fut invité à participer à la plus importante des émissions à sensation, *Le Prix du Danger.*

Et c'est alors que la situation s'était gâtée vraiment...

Le métro s'arrêta, le tirant en sursaut de sa rêverie. Raeder repoussa son chapeau en arrière et remarqua, de l'autre côté du wagon, un homme qui le dévisageait en chuchotant quelque chose à une femme corpulente. L'avaient-ils reconnu ?

Il se leva dès que les portières s'ouvrirent et jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui fallait tenir encore cinq heures.

*
* *

A la gare de Manhasset, il monta dans un taxi et dit au chauffeur de le conduire à New Salem.

— « New Salem ? » répéta le chauffeur en l'examinant dans son rétroviseur.

— « C'est cela. »

Le chauffeur tourna le bouton de sa radio :

— « Course pour New Salem. Ouais, d'accord. *New Salem.* »

Ils se mirent en route. Raeder fronça les sourcils. Il se demandait si le chauffeur n'avait pas prévenu quelqu'un. Il était parfaitement normal que les chauffeurs restent en liaison avec leur compagnie, bien sûr. Mais quelque chose dans l'intonation de l'homme...

— « Déposez-moi ici, » dit Raeder.

Il paya et commença à marcher le long d'une étroite route de campagne qui serpentait entre des bois clairsemés. Les arbres étaient trop petits et trop éloignés les uns des autres pour offrir un refuge. Raeder continua à avancer en quête d'une cachette.

Un gros camion approchait. Raeder ne ralentit pas l'allure, rabaissant simplement son chapeau sur ses yeux. Mais comme le camion était tout proche, il entendit une voix qui sortait de sa télévision de poche. Elle cria : « *Attention !* »

Il se jeta dans le fossé. Le camion surgit, le manquant de peu, et s'arrêta dans un crissement de pneus. Le conducteur s'exclama :

— « Par là, par là ! Tire, Harry, tire ! »

Des balles sectionnèrent les feuilles des arbres au milieu desquels Raeder s'enfonçait en courant.

— « *C'est arrivé encore une fois !* » s'exclamait Mike Terry d'une voix rendue suraiguë par l'énervement. « *Je crains que Jim Raeder ne se laisse tromper par un faux semblant de sécurité. Il ne faut pas, Jim ! Votre vie est en jeu ! Des tueurs vous traquent ! Soyez prudent, Jim. Vous devez encore tenir quatre heures et demie !* »

Le conducteur du camion disait :

— « Claude, Harry, faites le tour avec la bagnole. Nous l'avons coincé. »

— « *Ils vous ont coincé, Jim Raeder !* » cria Mike Terry. « *Mais ils ne vous ont pas encore abattu ! Et vous pouvez remercier le Bon Samaritain Susy Peters, du* 12 *El Street, South Orange, New Jersey, à qui vous devez ce cri d'avertissement lorsque le camion fonçait sur vous. Nous ferons monter la petite Susy sur scène dans un instant... Regardez, mes amis, l'hélicoptère de notre studio est arrivé sur place. Vous pouvez voir maintenant Jim Raeder qui court tandis que les tueurs lancés à sa poursuite commencent à l'encercler...* »

Raeder parcourut une centaine de mètres à travers bois et aboutit sur une route nationale, au-delà de laquelle il y avait une forêt. L'un des tueurs surgissait au trot sur ses talons. Le camion avait pris un chemin transversal et se trouvait maintenant à un kilomètre et demi, roulant à bonne allure dans sa direction.

Une voiture venait en sens inverse. Raeder bondit sur la route en agitant frénétiquement les bras. La voiture s'arrêta.

— « Vite ! » cria la jeune femme blonde qui était au volant.

Raeder se précipita dans la voiture. La jeune femme tourna sur les chapeaux de roue. Une balle traversa le pare-brise. La jeune femme appuya à fond sur l'accélérateur, manquant de peu d'écraser le tueur solitaire qui se trouvait sur son chemin.

La voiture fonça vers l'horizon avant que le camion eût pu arriver à portée de tir.

Raeder se laissa aller contre le dossier de la banquette et ferma les yeux. La jeune femme guettait l'apparition du camion dans le rétroviseur tout en conduisant.

— « *Le miracle s'est produit encore une fois !* » s'écria Mike Terry d'une voix extatique. « *Jim Raeder vient d'être arraché à la mort, grâce au Bon Samaritain Janice Morrow, du* 433 *Lexington Avenue, New York City. Avez-vous jamais rien vu de pareil, mes amis ? De quelle façon magistrale Miss Morrow s'est lancée à travers une grêle de balles pour tirer Jim Raeder de ce pas mortel ! Nous interrogerons tout à l'heure Miss Morrow sur ses impressions. Maintenant, pendant que Jim Raeder s'enfuit — vers le salut peut-être ou peut-être encore vers un nouveau péril — nous avons une communication à vous faire de la part des organisateurs de ce programme. Ne quittez pas l'écoute ! Jim doit tenir quatre heures et dix minutes avant d'être en sécurité. Il peut se produire n'importe quoi !* »

— « Bon, nous ne sommes plus sur les ondes, maintenant, » dit la jeune femme. « Qu'est-ce que vous avez donc, Raeder ? »

— « Hein ? » fit Raeder.

La jeune femme avait une vingtaine d'années. Elle avait l'air intelligente, séduisante, inapprochable. Raeder remarqua qu'elle avait de jolis traits, un corps bien fait. Et il remarqua aussi qu'elle paraissait furieuse.

— « Mademoiselle, » dit-il, « je ne sais pas comment vous remercier de... »

— « Pas de fleurs, » répliqua Janice Morrow. « Je ne suis pas un Bon Samaritain. Je suis au service du réseau JBC. »

— « Je suis sauvé par le programme ! »

— « Bien déduit, » dit-elle.

— « Mais pourquoi ? »

— « Ecoutez, Raeder, c'est une émission coûteuse. Il faut que nous donnions un bon spectacle. Si notre niveau baisse, nous nous retrouverons tous dans la rue à vendre des sucettes. Et vous ne nous êtes d'aucune aide. »

— « Quoi ? Pourquoi ? »

— « Parce que vous êtes au-dessous de tout, » rétorqua amèrement la jeune femme. « Vous êtes un fiasco, une nullité. Qu'est-ce que vous cherchez ? A vous suicider ? Vous n'avez donc rien appris sur ce qu'il fallait faire pour survivre ? »

— « Je fais de mon mieux. »

— « Les Thompson auraient pu vous descendre une douzaine de fois jusqu'à présent. Nous leur avions recommandé d'y aller doucement, de faire traîner les choses. Seulement on ne peut pas rater *indéfiniment* une cible d'un mètre quatre-vingts de haut. Les Thompson se montrent compréhensifs, mais ils ne peuvent tricher que jusqu'à un certain point. Si je n'étais pas intervenue, ils auraient été obligés de vous tuer — que l'émission soit en cours ou non. »

Raeder la dévisagea, étonné qu'une fille aussi charmante pût tenir ce genre de discours. Elle lui jeta un coup d'œil rapide, puis regarda de nouveau la route.

— « Ne m'examinez pas avec cet air-là, » dit-elle. « C'est *vous* qui avez choisi de risquer votre vie pour gagner de l'argent, mon vieux. Et une jolie somme ! Vous connaissiez le règlement. Ne jouez pas les pauvres petits garçons innocents qui se voient soudain aux prises avec le grand méchant loup. C'est un tout autre scénario. »

— « Je sais. »

— « Si vous êtes incapable de vivre, tâchez au moins de mourir en beauté. »

— « Vous ne parlez pas sérieusement, » dit Raeder.

— « N'en soyez pas si persuadé... Il reste encore trois heures quarante minutes avant que l'émission soit terminée. Si vous pouvez rester en vie, tant mieux. Le magot est à vous. Mais si vous n'y parvenez pas, essayez au moins d'en donner aux spectateurs pour leur argent. »

Raeder inclina la tête sans cesser de la contempler intensément.

« Dans quelques instants, les studios seront de nouveau branchés sur nous. J'ai des ennuis mécaniques, je vous abandonne. Les Thompson jouent franc jeu maintenant. Ils vous tuent dès qu'ils en ont la possibilité, le plus vite possible. Compris ? »

— « Oui, » répondit Raeder. « Si je m'en tire, est-ce que je pourrais vous revoir un jour ? »

Elle se mordit les lèvres avec colère.

— « Est-ce que vous vous moquez de moi ? »

— « Non. Je serais content de vous revoir. Cela ne vous ennuie pas ? »

Elle le dévisagea avec curiosité.

— « Je n'en sais rien. Ne vous occupez pas de ça. Nous allons être remis sur les ondes. Je crois que le mieux pour vous, c'est de filer dans les bois à droite. Prêt ? »

— « Oui. Où puis-je vous joindre ? Je veux dire, une fois l'émission finie. »

— « Oh ! Raeder, vous n'écoutez pas. Traversez les bois jusqu'à ce que vous arriviez à un ravin. Cela vous procurera toujours une cachette temporairement, bien que ce ne soit rien de formidable. »

— « Où puis-je vous joindre ? » répéta Raeder.

— « Je suis dans l'annuaire de Manhattan. » Elle arrêta la voiture. « Allez-y, mon vieux, courez. »

Il ouvrit la portière.

« Attendez. » Elle se pencha et l'embrassa sur la bouche. « Bonne chance, idiot. Téléphonez-moi si vous vous en tirez. »

Il se retrouva courant à travers bois.

*
* *

Il courait au milieu des pins et des bouleaux, passant de temps à autre devant une maison dont la vaste baie était garnie de visages curieux. L'un des occupants de ces villas avait dû téléphoner au gang, car les tueurs n'étaient pas très loin derrière lui quand il atteignit le petit ravin tortueux. Ces braves gens tranquilles, bien élevés, respectueux des lois, ne voulaient pas qu'il s'en tirât, songea Raeder avec tristesse. Ils voulaient voir une mise à mort. Ou peut-être tenaient-ils simplement à le voir *échapper de peu* à la mort.

Mais cela revenait au même.

Il pénétra dans le ravin, se coula dans les buissons épais et ne broncha plus. Les Thompson apparurent de chaque côté du ravin, longeant les bords, guettant le moindre mouvement. Raeder retint sa respiration quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il perçut la détonation sèche d'un revolver. Mais le tueur n'avait atteint qu'un écureuil. La petite bête se tortilla un instant, puis s'immobilisa.

Etendu sous les broussailles, Raeder entendit l'hélicoptère du studio passer au-dessus de sa tête. Il se demanda s'il y avait des caméras braquées sur lui. C'était possible. Et si quelqu'un regardait son écran de télévision, peut-être quelque Bon Samaritain viendrait-il à sa rescousse.

Se tournant donc vers l'hélicoptère, Raeder arbora une expression pieuse, joignit les mains et pria. Il priait silencieusement, car le public n'aime pas l'ostentation religieuse. Mais ses lèvres remuaient. Cela, tout le monde en avait le droit.

Et c'était une véritable prière. Une fois, un spectateur habitué à lire sur les lèvres avait découvert qu'un fugitif *faisait semblant* de prier, récitant en fait sa table de multiplication. Pas d'assistance à cet homme-là !

Raeder acheva sa prière. Jetant un coup d'œil à sa montre, il vit qu'il lui restait encore deux heures.

Et il ne voulait pas mourir ! Cela n'en valait pas la peine, quelle que fût la somme payée ! Il avait dû être fou, dément au dernier point pour avoir accepté une chose pareille...

Mais il savait que ce n'était pas vrai. Et il se rappelait avoir été en pleine possession de ses facultés.

*
* *

Une semaine auparavant, il s'était trouvé sur la scène, dans le studio de l'émission *Le Prix du Danger*, cillant sous les feux des projecteurs, et Mike Terry lui avait serré la main.

— « Et maintenant, Mr. Raeder, » avait déclaré Terry d'un ton solennel, « vous connaissez les règles du jeu auquel vous allez participer ? »

Raeder avait incliné la tête.

« Si vous acceptez, Jim Raeder, vous serez un *homme traqué* pendant une semaine. Des *tueurs* vous suivront, Jim. Des *professionnels,* des hommes recherchés par la police pour d'autres crimes, à qui l'impunité a été accordée pour cet unique meurtre conformément à la loi sur le Suicide librement consenti. Ils essaieront de *vous* tuer, Jim. Vous comprenez ? »

— « Oui, » dit Raeder.

Il comprenait aussi qu'il recevrait deux cent mille dollars s'il survivait à la fin de la semaine.

— « Je vous pose la question à nouveau, Jim Raeder. Nous ne forçons personne à jouer une partie dont la mort est l'enjeu. »

— « Je veux jouer, » déclara Raeder.

Mike Terry se tourna vers l'auditoire :

— « Mesdames et messieurs, j'ai ici la copie du test psychologique parfaitement complet qu'une société d'études psychotechniques impartiale a fait subir à Jim Raeder sur notre requête. Un exemplaire sera expédié à ceux qui le désireront contre remboursement du coût de l'envoi, soit vingt-cinq *cents.* Ce test prouve que Jim Raeder est sain de corps et d'esprit et parfaitement conscient de ses actes. » Il s'adressa de nouveau à Raeder. « Vous voulez toujours participer au jeu, Jim ? »

— « Oui. »

— « Parfait ! » s'exclama Mike Terry. « Jim Raeder, je vous présente vos futurs assassins ! »

Le gang Thompson monta sur scène, hué par l'assistance.

— « Regardez-les, mes amis ! » dit Mike Terry avec un dégoût non dissimulé. « Regardez-les ! Antisociaux, viciés jusqu'aux moelles, complètement amoraux. Ces hommes ne reconnaissent que les lois dénaturées des criminels, n'ont comme honneur que l'honneur du lâche tueur à gages. Ce sont des hommes condamnés, condamnés par notre société qui ne supportera pas longtemps leurs activités, des hommes voués à une mort prochaine et honteuse. »

L'auditoire applaudit avec enthousiasme.

« Qu'avez-vous à dire, Claude Thompson ? » questionna Terry.

Claude, le porte-parole du gang, s'avança jusqu'au micro. C'était un homme mince, rasé de près, fort convenablement vêtu.

— « J'estime, » déclara Claude Thompson d'une voix rauque, « que nous ne sommes pas pires que les autres. Je veux dire, que les soldats dans une guerre ; *eux aussi* tuent. Et regardez toute la coule qu'il y a dans les syndicats et le gouvernement. Tout le monde tâche de faire son beurre. »

Tel était le code simpliste de Thompson. Mais avec quelle rapidité, avec quelle précision, Mike Terry détruisit-il les raisonnements du tueur ! Les questions de Terry allaient droit au fond de son âme noire.

A la fin de l'interview, Claude Thompson, en sueur, s'épongeait avec un mouchoir de soie et lançait de brefs coups d'œil à ses hommes.

Mike Terry posa la main sur l'épaule de Raeder.

— « Voilà l'homme qui a accepté de devenir votre victime... si vous pouvez l'attraper. »

— « Nous l'attraperons, » déclara Thompson, reprenant de l'assurance.

— « N'en soyez pas si sûr, » répliqua Terry. « Jim Raeder a combattu des taureaux sauvages... maintenant il lutte contre des cachals. C'est un homme moyen. Il incarne l'homme de la rue, *le peuple* qui triomphera à jamais de vous et des êtres de votre espèce. »

— « Nous l'abattrons, » dit Thompson.

— « Et une chose encore, » reprit Terry d'un ton bas et prenant. « Jim Raeder n'est pas seul. Tous les braves gens d'Amérique sont pour lui. Des Bons Samaritains aux quatre coins de notre grande nation sont prêts à l'aider. Sans armes, sans défense, Jim Raeder peut compter sur l'aide et le bon cœur du *peuple*, dont il est le représentant. Ne soyez donc pas si sûr de vous, Claude Thompson ! Les hommes de la rue sont pour Jim Raeder... et ils sont légion ! »

*
* *

Raeder y réfléchissait, immobile dans ses broussailles. Oui, *le peuple* l'avait aidé. Mais il avait aussi aidé les tueurs.

Un frisson le parcourut. Il avait choisi, se rappela-t-il. Lui seul était responsable. Le test psychologique l'avait prouvé.

Mais, tout de même, quelle était la part de responsabilité des psychologues qui lui avaient fait subir le test ? Et de Mike Terry qui offrait tant d'argent à un homme pauvre ? La société avait tressé la corde et lui avait passé le nœud coulant, et lui se pendait avec en déclarant qu'il agissait librement.

A qui la faute ?

— « Aha ! » cria quelqu'un.

Raeder leva les yeux et vit un homme corpulent debout près de lui. L'homme portait une veste de tweed voyante. Il avait des jumelles accrochées au cou et une canne à la main.

— « Monsieur, » chuchota Raeder, « je vous en prie, ne dites... »

— « Hé ! » appela le gros homme en désignant Raeder du bout de sa canne. « Le voilà ! »

Un fou, songea Raeder. Ce fichu imbécile doit croire qu'il joue au rallye-paper.

— « Ici, ici ! » hurla l'homme.

Un juron aux lèvres, Raeder se releva d'un bond et se mit à courir. En sortant du ravin, il aperçut un bâtiment blanc à une certaine distance. Il vira dans cette direction. Il entendait l'homme qui appelait toujours derrière lui.

— « Par là. Allons, espèces d'imbéciles, vous ne le voyez donc pas ? »

Les tueurs avaient recommencé à tirer. Raeder courait, trébuchant sur les inégalités de terrain, et passa devant trois enfants qui jouaient dans une hutte perchée sur un arbre.

— « Le voilà ! » hurlèrent les enfants. « Le voilà. »

Raeder gémit et continua à courir. Il atteignit le perron du bâtiment et s'aperçut que c'était une église.

Au moment où il en ouvrait la porte, une balle le frappa derrière le genou gauche.

Il tomba et rampa à l'intérieur de l'église.

Dans sa poche, le récepteur de télévision miniature disait :

— « *Quelle finale, mes amis, quelle conclusion ! Raeder a été touché ! Il est blessé, mes amis, il rampe maintenant, il souffre, mais il n'a pas abandonné ! Non, pas Jim Raeder !* »

Raeder gisait près de l'autel. Il entendit la voix empressée d'un enfant dire :

— « Il est entré là, Mr. Thompson. Dépêchez-vous, vous pouvez encore l'attraper ! »

Les églises n'étaient-elles pas considérées comme des lieux d'asile ? se demanda Raeder.

La porte se rabattit brutalement et Raeder comprit que la coutume avait cessé d'être respectée. Il banda ses muscles, fit en rampant le tour de l'autel et sortit par la porte de derrière.

Il se trouvait dans un vieux cimetière. Il rampa au milieu des croix et des étoiles, des dalles de marbre et de granit, des tombes de pierre et des rectangles jalonnés de piquets. Une balle ricocha sur une pierre tombale près de sa tête, l'aspergeant de débris. Il rampa jusqu'au bord d'une tombe fraîchement creusée.

Ils l'avaient accueilli, pensa-t-il. Tous ces braves gens bien normaux. N'avaient-ils pas dit qu'il était leur représentant ? N'avaient-ils pas juré de le protéger ? Mais non, ils le haïssaient. Pourquoi ne s'en était-il pas rendu compte ? Leur héros, c'était le tueur cynique au regard froid, Thompson, Al Capone, Billy le Kid... l'homme sans craintes et sans espoirs. Ils le vénéraient, cet implacable tueur robot, et aspiraient à recevoir son coup de pied en pleine face.

Raeder essaya de bouger et, incapable de se retenir, glissa dans la tombe ouverte.

Il resta étendu sur le dos, les yeux tournés vers le ciel bleu. Soudain une silhouette se profila au-dessus de lui, bloquant sa vision du ciel. Du métal brilla. La silhouette visa lentement.

Et Reader abandonna à jamais toute espérance.

— « HALTE, THOMPSON ! » rugit la voix, amplifiée par le micro, de Mike Terry.

Le revolver trembla.

« Il est cinq heures une seconde ! La semaine est terminée ! JIM RAEDER A GAGNÉ ! »

Un tonnerre d'acclamations se déchaîna dans le studio.

Le gang Thompson, rassemblé autour de la tombe, avait l'air morne.

« Il a gagné, mes amis ! Il a gagné ! » criait Mike Terry. *« Regardez, regardez bien votre écran ! La police vient d'arriver. Ils emmènent les Thompson loin de leur victime... la victime qu'ils n'ont pas réussi à tuer. Et cela grâce à vous tous, Bons Samaritains d'Amérique. Voyez, mes amis, des mains précautionneuses retirent Jim Raeder de la tombe creusée qui avait été son dernier refuge. Le Bon Samaritain Janice Morrow est là-bas. Serait-ce le début d'une idylle ? Jim paraît avoir perdu connaissance, mes amis, on lui administre un stimulant. Il a gagné deux cent mille dollars ! Maintenant nous allons entendre quelques mots de Jim Raeder ! »*

Il y eut un court silence.

— *« C'est bizarre, »* dit Mike Terry. *« Mes amis, je crains que Jim ne puisse pas nous parler tout de suite. Les médecins l'examinent. Une minute... »*

Il y eut une interruption. Mike Terry s'épongea le front et sourit.

« C'est la tension nerveuse, mes amis, la terrible tension nerveuse. Le médecin me dit... Oui, mes amis, Jim Raeder n'est pas tout à fait lui-même pour l'instant. Mais ce n'est que temporaire ! JBC va faire appel aux meilleurs psychiatres et psychanalystes du pays. Nous allons faire tout ce qui est humainement possible pour ce courageux garçon. Et entièrement à nos frais. »

Mike Terry jeta un coup d'œil à la pendule du studio.

« Notre temps d'émission est presque terminé, mes amis. Ne manquez pas notre prochaine grande émission à suspense. Et ne vous tourmentez pas, je suis sûr que très bientôt Jim Raeder sera de nouveau des nôtres. »

Mike Terry sourit et adressa un clin d'œil à l'assistance.

« Il doit guérir, mes amis. Car nous sommes tous solidaires de lui, n'est-ce pas ! »

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)



Grandeur nature

(... *and curiouser*)

par RON GOULART

Les journaux d'étudiants américains sont fréquemment assez remarquables. C'est ainsi que, par exemple, « Technology Review », *publié par l'Institut de Technologie du Massachusetts, a présenté des nouvelles de science-fiction par Norbert Wiener, le père de la cybernétique, ainsi que d'autres savants éminents.*

Ron Goulart a surtout écrit jusqu'ici dans ces journaux d'étudiants. On y pratique beaucoup le canular, ce qui explique qu'il ne faille pas prendre réellement au sérieux la nouvelle que vous allez lire. Remarquons néanmoins que l'auteur y traite de façon mémorable — et très personnelle — le thème illustré par Richard Matheson dans « L'homme qui rétrécit ».



... elle avait maintenant soixante centimètres de haut et rapetissait de plus en plus... elle se rendit bientôt compte qu'elle se trouvait dans la mare des larmes répandues par elle quand elle avait deux mètres soixante-dix.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES.

SAM MORRIS ne s'avisa de la chose qu'une minute après l'avoir embrassée.

— « Une circulation intense après la dérivation du canal. Et je n'ai pas pu me débarrasser de MacDonald avant cinq heures, » avait-il dit en se demandant s'il avait mangé assez de bonbons à la menthe pour déguiser son haleine et cherchant de l'œil un cintre pour son pardessus. « Je n'ai pas touché un verre depuis un mois au moins. »

Il se retourna vers sa femme, après avoir accroché son vêtement.

Connie souriait avec une certaine nervosité, et tiraillait son sweater par-derrière.

— « Je me faisais un peu de souci, Sam. Je suis navrée. C'est un de mes réflexes conditionnés. »

Il regarda ses pieds. Elle portait les mukluks qu'il lui avait offertes pour son anniversaire deux ans plus tôt.

— « Connie, est-ce que tu étais montée sur quelque chose au moment où je suis arrivé ? »

Elle passa à côté de lui pour se rendre à la cuisine.

— « Non, Sam. J'ai grandi de cinq centimètres, c'est tout. »

La porte blanc crème claqua derrière elle.

— « O.K., tu t'es trouvé une belle réplique. Mais, nom d'une pipe, de quoi parles-tu ? » reprit-il en survenant dans la cuisine.

Courbée, Connie examinait quelque chose dans le four de la belle cuisinière blanche.

— « Je me suis dit que ce serait bien d'avoir un rôti ce soir, Sam. »

Sam prit une cigarette dans le paquet qu'il avait mis dans sa poche de poitrine. L'allumant, il s'assit à califourchon sur la chaise la plus proche de son épouse.

— « Tu disais, ma douce, que tu avais grandi de cinq centimètres. Tu as fait ça aujourd'hui pendant que j'étais au bureau ? Je me demande souvent ce que tu fais quand je suis en ville. »

Connie lâcha la porte du four qui se referma.

— « J'ai simplement pensé que tu aimais les femmes plus grandes. »

Elle réussissait à donner l'impression qu'elle levait les yeux vers lui alors même qu'il était assis.

— « Est-ce pour cela que j'ai épousé une fille d'un mètre soixante ? »

Il se rappela sa cigarette et tira dessus.

— « Je ne te parlais pas de celle que tu as épousée. Je te disais ce que je croyais être dans tes goûts. »

— « Connie. » Sam se leva. « Voilà près d'un an que nous avons quitté la Terre, hein ? » Près d'elle, il se rendit compte qu'elle avait effectivement gagné cinq centimètres. « Eh bien, Connie, venir sur Peregrine, nous y faire transférer, était la bonne solution. Ce qui se passait sur Terre, c'est fini, ici. Je me crois régénéré ou quelque chose d'approchant et cela ne se reproduira plus. Je ne bois plus. Je ne te trompe plus. »

Il lui caressa les cheveux.

Connie se retourna à demi vers lui.

— « Peut-être, Sam. »

Puis elle se dirigea vers le buffet.

— « Pourquoi ne me fais-tu pas suivre ? »

Il tendit la main vers le bouton de porte de la cuisine, puis s'arrêta et jeta son mégot dans l'évier. Tandis qu'il grésillait, Sam revint vers Connie : « Comment diable as-tu réussi à grandir de cinq centimètres ? »

Connie l'évita et disposa les assiettes sur la table.

— « Ce que je fais de ma journée, Sam, si cela t'intéresse... Ce que je fais à deux cent cinquante kilomètres de la ville... » Elle repêcha le mégot et le jeta dans le sac en plastique accroché près du vide-ordures. « Ce que je fais, eh bien, je reste tranquillement assise pour jouir du bon air. »

— « Nous avions décidé cela à cause de tes allergies, » dit Sam.

— « Et si j'ai envie de me promener, je pars en voiture jusque chez nos plus proches voisins. A quarante kilomètres pour être précis. »

— « Je sais où habitent les Fulmer. »

— « Mais de temps à autre, je vais plus loin. Jusqu'aux collines que tu vois là-bas. »

Par la petite fenêtre de la cuisine, on n'apercevait que la terre jaune

desséchée et les arbres ébouriffés. Pour voir les collines, il fallait aller dans le living-room.

— « Et c'est l'exercice qui t'a fait grandir. »

— « J'ai découvert un endroit là-bas. Je n'y comprends encore rien. Avec un étang. J'y ai nagé. » Elle se pencha de nouveau pour inspecter le rôti. « La semaine dernière, je me disais que les choses s'arrangeraient peut-être si j'étais plus grande. Et j'ai grandi. Cela se passait pendant que j'étais dans l'eau de cet étang. C'est peut-être elle qui m'a produit un effet bizarre. Mais une fois de retour à la maison, je me suis rendu compte que je pouvais grandir à volonté. Ou revenir à ma taille primitive. »

Sam s'assit.

— « C'est ridicule. »

— « Probablement. Mais c'est vrai. Aujourd'hui, j'ai décidé de grandir. » Sur la cuisinière, le contenu d'une marmite se mit à glouglouter. « C'est tout. »

Connie saisit un porte-plat et transféra la marmite sur le bord de l'évier.

Quand Connie servit le dîner, Sam approcha sa chaise pour se trouver devant son assiette. Quand il eut fini la crème au chocolat, il dit :

— « Tu ne plaisantes pas, Connie ? »

Elle s'éclaircit la gorge.

— « Non. »

— « Eh bien... » Sam prit sa tasse de café, la reposa. « J'essaie de me remémorer la citation appropriée. Tu sais... le vieux Maître vénusien qui a dit : « Ne contrariez pas la marche de l'Univers. » Connie, tu crois que l'étang est dangereux ? »

— « Je me suis fait examiner la semaine dernière. Tu te souviens, Sam ? Le jour où tu es parti en voyage. Je suis en bonne santé. A part les allergies, naturellement. »

Il préférait ne pas aborder ce sujet-là. L'étang était peut-être quelque chose de providentiel. Il était probablement bon pour Connie d'avoir quelque chose qui lui occupât l'esprit.

— « Je me rappelle encore quelques maximes. Mais elles remontent au temps où j'étais à Columbus, sur Terre. A l'époque où j'ignorais qu'il y avait une planète nommée Peregrine. » Il regarda sa femme et décida d'ajouter : « Et une jeune fille nommée Connie. Tu as envie d'avoir cinq centimètres de plus. Eh bien, soit. »

Si elle s'intéressait vraiment à cela, il aurait peut-être la possibilité de rester en ville pour le week-end de temps à autre. Sam sourit à Connie et vida sa tasse, bien que son café fût froid maintenant.

*
* *

Il ne fallut guère plus d'une semaine pour que Sam s'habituât à la nouvelle taille de sa femme. Quand il dut se rendre à la grande vente des six planètes pour le compte de son agence, il s'était fait à embrasser Connie cinq centimètres plus haut qu'autrefois.

Il resta quatre jours sur Gamaliel. Il avait projeté primitivement d'en partir au bout de trois jours, mais il ne s'était pas attendu à rencontrer la jeune femme qui dirigeait le groupe alimentaire sur Barnum.

Sam regagna ses pénates en plein désert par temps sec, assez tôt dans l'après-midi. Un vent vif se levait et les arbres semblaient en équilibre encore plus instable que d'habitude. Les collines paraissaient plus proches aussi.

Connie n'était pas dans la maison. Sam l'attendit plusieurs minutes, assis sur le bord d'un divan, puis décida de prendre une douche.

Il se demandait quel genre de chanson conviendrait à son humeur du moment pour fredonner sous l'eau, quand il entendit du fracas derrière la maison. Ou eût dit que la vieille balançoire venait de s'effondrer. Fermant le robinet, Sam enfila son peignoir de bain et se drapa une serviette autour de la tête. Ses premiers pas s'imprimèrent en marque sombre sur le tapis.

Près du garage, il y avait Connie, les mains derrière le dos.

— « Sam, je ne savais pas que tu étais rentré. Comment s'est passé ce voyage ? »

Sam s'avança sur le perron. La balançoire qu'il avait installée près du garage était tordue et effondrée en tas. Il avait parcouru la moitié de l'allée, marchant avec précaution, quand il sursauta. Il examina Connie adossée au garage et le rapport entre elle et le bâtiment le frappa.

— « Connie, dis-moi un peu pourquoi diable tu as deux mètres cinquante de hauteur ? »

Connie esquissa un geste vague de la main droite.

— « Je ne me doutais pas que tu reviendrais avant le dîner. »

Sam recula d'un mètre.

— « Je ne vois pas ce que cela vient faire là-dedans. »

— « Eh bien, hier, je me suis demandé ce qu'on pouvait ressentir quand on mesurait deux mètres cinquante. » Elle fronça les sourcils et son regard se perdit dans le lointain. « Ne te moque pas de moi, mais je me demandais ce que pensaient ces gens, tu sais, qui s'exhibent dans les cirques. Ce n'est pas aussi intéressant que je l'avais cru. Même moins que de voir comment c'est d'être une toute petite Vénusienne. »

Sam enleva la serviette qui lui coiffait le chef.

« Je m'excuse pour la balançoire, » poursuivit Connie. « J'étais fatiguée. Je suis allée nager dans les collines. »

Sam roula la serviette en boule.

« Je me tourmentais, Sam. Je me disais que tu avais peut-être rencontré une fille sur Gamaliel... pour changer. Je me doutais que si toutes les agences de six planètes se réunissaient, il y aurait des femmes dans les parages ! »

Sam jeta sa serviette et rentra dans la maison.

Quand il eut fini sa seconde douche, il trouva Connie dans le living-room en train de regarder la télévision. Elle était revenue à sa taille normale. Ou plutôt elle avait ses cinq centimètres de plus, mais Sam s'y était accoutumé.

*
* *

Sam décida de téléphoner à sa femme tous les matins et autant que possible tous les après-midi pendant quelque temps. Il n'aurait pas su dire d'après sa voix si elle avait une taille normale, mais il ne voulait pas qu'elle se sentît abandonnée. Il s'efforça de ne pas rentrer tard plus d'un soir par semaine et s'arrangea pour quitter la ville à peu près régulièrement avant cinq heures.

Le jour où Connie eut vingt-neuf ans, Sam sortit de son bureau à midi et acheta, quand il arriva au centre commerçant le plus proche de son domicile, deux portions de glace à la fraise, qu'on téléportait tous les jours de Mars, et trois livres de meringues, faites d'après une vieille recette terrestre. Il acheta, pour lui, un chapeau en papier et, pour Connie, un flacon de parfum, un bracelet et deux paires de boucles d'oreilles. La jeune femme qui dirigeait le groupe alimentaire de Barnum se trouvait sur Peregrine et ce fut elle qui aida Sam à choisir les boucles d'oreilles.

Il faisait chaud et le désert scintillait au-delà de leur bungalow blanc. Sam corna deux fois, puis joua du klaxon sur le rythme d'une valse de Strauss. Il ramassa tous les cadeaux, s'étant d'abord coiffé de son chapeau en papier, et il se dirigea d'un pas dansant vers la porte d'entrée.

Il se sentait ridicule, mais il voulait que Connie eût un anniversaire simple, banal même, et dépourvu de soucis.

La sonnette jouait un air déterminé, et il dut se contenter de rythmer du genou ses mesures de Strauss sur le battant de la porte.

Il s'arrêta au bout d'un moment et tendit l'oreille. Il entendit finalement Connie venir. Elle sourit en le voyant. Elle portait un pantalon et un corsage blanc.

— « Sam ! »

— « Lui-même. Votre enfant de mari vient vous aider à retrouver le temps perdu. Bon anniversaire. »

Il entra dans la maison.

Connie s'effaça pour lui livrer passage, tiraillant machinalement son corsage par-derrière.

— « C'est charmant, Sam. »

Sam alla poser son fardeau dans la cuisine.

— « Nous aurons une réception et nous jouerons à des petits jeux. »

Connie, du hall d'entrée, déclara :

— « J'aimerais autant boire un peu maintenant, Sam. »

Sam prit les paquets où étaient les présents destinés à Connie et les rapporta dans l'entrée. Elle n'y était pas. Sam ne l'appela pas, il se dirigea vers la porte de la chambre, sans bruit à cause du tapis.

Connie fourrait quelque chose dans le dernier tiroir de sa commode.

— « Tiens ! » s'exclama Sam. « Qu'est-ce qu'on cache là dans le linge ? »

— « Sam, va faire tes pitreries ailleurs. Laisse-moi une minute tranquille. »

— « Pourquoi ? J'ai été invité à cette réception d'anniversaire. »

Il abandonna les cadeaux sur le lit.

— « Je te rejoindrai dans une seconde. Maintenant, laisse-moi. »

Sam l'écarta doucement et ouvrit le tiroir. Roulée sous les taies d'oreiller, il y avait une robe de fillette, une petite robe à danser rose.

— « Tu as l'intention d'avoir une fille ? Tu ne m'en avais pas parlé. »

— « Assez, Sam. Fais-moi le plaisir de te taire et de déguerpir. »

Elle balaya de la main les boîtes enveloppées de papier de soie et se laissa choir sur le lit.

— « Connie, qu'est-ce qui se passe ? »

Sam étala la robe sur le dos d'une chaise.

— « Rien. Va-t-en. »

Sam s'approcha du lit et ramassa les trois paquets.

— « Connie, tu étais encore en train de te métamorphoser ? Pourquoi cette fois-ci ? »

Elle s'adressa moins à lui-même qu'à l'air ambiant.

— « Oui. Je me suis mise à me demander ce que ça serait d'avoir une réception d'anniversaire comme autrefois. Quand j'étais à Chicago. Lorsque j'avais sept ou huit ans. »

— « Où as-tu trouvé cette robe ? »

— « Je suis allée au village hier. »

— « Seigneur, Connie ! La parole me manque. »

Sam s'assit sur le lit, mit les paquets dans sa poche de veste. Il résolut de se dévouer entièrement ou presque à Connie pendant quelque temps. Mais il lui faudrait bien quinze jours avant de le pouvoir.

Il caressa doucement le dos de Connie.

— « Viens dans la cuisine avant que notre glace soit tout à fait fondue. »

*
* *

La semaine suivante, Sam fit une récolte de dépliants aux gares d'espace, au bureau du téléport et même au centre terrien. Quand il aurait ses vacances, il voulait aller quelque part avec Connie, dans un endroit qui fût à la fois élégant et romantique, et il voulait la convaincre qu'il l'aimait maintenant et qu'elle pouvait lui faire confiance.

La soirée était fraîche quand il étala les affiches, les dépliants et les placards de publicité sur le tapis. Il en fit le tour pour brancher le chauffage. Le dépliant de Mars qui était près du radiateur se souleva légèrement.

— « Moi, je trouve un peu cornichon de retourner là où nous avons passé notre lune de miel, » déclara Sam en tendant le bras à travers la table et en déplaçant une bouteille pour atteindre son verre.

— « Tu tiens sérieusement à partir, Sam ? » demanda Connie en se penchant en avant. Elle était assise sur le divan.

— « Bien sûr. » Il se déblaya un coin au centre du tapis et s'y assit en tailleur. « Je pensais même aller sur la Terre. On peut avoir un billet direct à bon marché. Moins cher que le téléportage. Et si nous y allons par fusée, nous verrons plus de paysage en cours de route. »

Connie prit la carafe pour ajouter un supplément de scotch dans son verre.

— « Vas-y, Sam. Tu as besoin de détente. »

— « Bon Dieu, qu'est-ce qui ne marche pas, Connie ? Ce que je propose, ce sont des vacances à deux. »

— « Nous sommes mariés depuis cinq ans, Sam. Touche du bois. » Elle tapota le pied de la table. « Peut-être bien qu'il est temps pour nous de prendre nos vacances séparément. »

— « Ne dis pas de bêtises, Connie. J'ai envie que nous y allions ensemble. » Il se pencha pour saisir un dépliant sur Vénus. « Vénus. Qu'est-ce que tu en dis ? »

— « Je préfère rester ici, Sam. » Elle vida son verre et se leva. « Tu n'as qu'à emmener une de tes bonnes amies. »

Il se leva et s'approcha de la fenêtre.

— « Depuis que nous sommes ici, Connie. Tu sais très bien... »

— « Tu m'as déjà chanté l'antienne, Sam. Ça va, laisse tomber. »

Sans se retourner, il dit d'une voix plus forte :

— « Bon Dieu, Connie, je n'arrête pas de faire des sacrifices pour te prouver mon amour et toi tu te montres désagréable comme une poignée d'orties. »

En quittant la pièce, Connie piétina cinq dépliants.

— « En tout cas, j'ai de quoi m'occuper ici, Sam. Et le climat convient pour n'importe quelle allergie. »

Sam ramassa ses prospectus un par un et se rendit à la cuisine. Il ouvrit le panneau du vide-ordures et les y précipita.

— « Ecoute, Connie, ne recommence pas tes tours de cochon. Pendant une année entière, j'ai été un bigrement bon mari. Mais si tu veux faire la poison, tu peux être sûre que je retomberai dans ma mauvaise ornière d'autrefois. »

— « Jolie menace déguisée, Sam. » Connie s'assit sur le bord de la table. « En fait, au début, j'ai joué avec ma taille pour tâcher de te plaire. Mais maintenant le jeu en lui-même m'intéresse. Je n'ai pas besoin de toi, Sam. Je ne tiens pas à des vacances. Je veux simplement rester ici. » Elle lui sourit. « Et je me porte mieux, Sam. Je peux devenir très grande ou très petite. »

— « Eh bien, c'est parfait. Tu t'es trouvé un nouveau passe-temps. Non, madame, vous n'avez plus besoin de moi. Adieu au vieux Sam. »

Connie replia ses genoux contre elle.

— « Tu as bien choisi comme passe-temps de coucher avec toutes les femmes de six planètes. Eh bien, me voilà moi aussi avec mon passe-temps. »

— « Oh ! ça va comme ça, je t'assure. »

Connie sourit.

— « Regarde, Sam, par exemple. »

Lentement, sans perdre le sourire, Connie commença à diminuer. Quand elle n'eut plus que huit centimètres, elle s'arrêta et salua Sam de la main.

Il faisait trop chaud dans la cuisine. Trop chaud dans la maison. Sam sortit.

Le vent qui soufflait à travers le désert était froid. Les arbres s'inclinaient et frissonnaient. Sam s'éloigna de trois bons kilomètres. Il eut même

un instant l'idée d'aller à la recherche de l'étang, et d'en murer les abords. Mais Connie n'avait même plus besoin d'y retourner.

Bon, eh bien, il ferait encore un effort pour la décider à l'accompagner en vacances. Sinon, par Dieu, il emmènerait quelqu'un d'autre.

Quand il rentra, Connie ne lui répondit pas. Dans la maison, l'atmosphère était encore plus suffocante. Sam se rendit dans la cuisine blanche et nette. Sa femme n'était pas près de la table.

— « Connie ! » appela-t-il.

Et il continua à l'appeler jusqu'à en être égosillé.

Tout d'un coup, Sam serra les poings et s'écria :

— « Ah ! c'est comme ça, bon Dieu ! Attends un peu... »

Et il décrocha le tue-mouches pendu au mur.

A demi courbé, il commença à arpenter la maison, le tue-mouches derrière le dos.

— « Ici, Connie, » dit-il d'une voix égale. « Viens, Connie. Viens ici. »

Il se trouvait encore dans cette position, légèrement incliné et appelant à mi-voix, lorsque Connie marcha sur la maison et l'écrasa sous son talon.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)



Les captifs

par ANDRÉ COYPEL

André Coypel écrit surtout dans notre revue « Mystère-Magazine », mais vous avez déjà pu lire une histoire de lui dans « Fiction » : « Le brouillard blanc » (*n*° 44). *Le conte indéfinissable et cruel que vous allez lire ravirait Jacques Sternberg.*



« JOYEUX anniversaire ! » dit-il.

Elle lui sauta au cou :

— « Que m'offres-tu ? »

— « Regarde. »

Il avait déposé le paquet en entrant. Elle défit les ficelles et les papiers qui l'enveloppaient, avec un énervement qu'il s'amusait à contempler. Lorsqu'elle en eut terminé avec l'emballage, elle poussa un hurlement de joie :

— « Oh ! chéri ! rien ne pouvait me faire plus de plaisir ! »

Elle s'approcha de la cage dans un coin de laquelle l'animal se pelotonnait.

— « Petit, petit ! »

— « Méfie-toi, il pourrait te mordre ou te griffer. »

— « Oh ! ce n'est pas possible : il a l'air tellement doux. »

L'animal passa une patte à travers les barreaux et saisit un morceau de papier d'emballage qu'il se mit à dévorer.

— « La pauvre bête ! Est-ce que tu as apporté de quoi la nourrir ? Il ne faut pas la laisser crever de faim ! »

Il se mit à rire :

— « Rassure-toi, ce n'est pas mon intention. Ces animaux sont si rares qu'ils valent une fortune. Je tiens à conserver le nôtre. J'ai tout ce qu'il faut. »

— « Qu'est-ce que ça mange ? »

— « Oh ! un peu de tout. »

Il ouvrit un paquet et jeta à l'animal un beefsteak saignant.

— « C'est merveilleux, » s'exclama-t-elle joyeusement. « Ce que nous allons nous amuser avec cette bête ! Toutes mes amies vont en mourir de dépit : il n'y en a pas une qui en ait chez elle. »

— « C'est bien pourquoi je t'ai offert ça ! »

L'animal dévorait, laissant tomber sur le sol des morceaux de viande.

— « Il va salir sa cage, » fit-elle, désolée.

— « Il te faudra la nettoyer de temps à autre, » répondit-il.

— « Je me charge de tout, » dit-elle avec enthousiasme. « Je lui préparerai sa litière, je nettoierai sa cage, je le nourrirai. Je te parie que, d'ici peu, il me mangera dans la main. »

— « Je t'avertis, méfie-toi, » conseilla-t-il. « Ce n'est pas un animal domestique, il pourrait te blesser. »

— « Oh ! tu es ridicule, » fit-elle.

Puis, s'adressant à la bête :

— « Tu ne voudrais pas me faire de mal, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais pas faire de mal à ta maîtresse qui va te consacrer tout son temps ? »

Elle caressa la tête de l'animal en disant :

— « Regarde comme il est gentil ! Il ronronne tant qu'il peut ! Oh ! chéri, tu es merveilleux de me l'avoir offert ! »

*
* *

L'animal s'habitua rapidement à sa captivité. Sa maîtresse put même bientôt le laisser sortir de sa cage. L'animal la suivait partout, se frottait contre elle, quêtant une sucrerie ou une caresse avec un doux grognement.

— « Comme il m'aime ! » disait-elle.

— « Je crois surtout qu'il aime la nourriture que tu lui donnes, et le soin que tu prends de lui ! »

— « Chéri, tu es méchant ! Pourquoi ne m'aimerait-il pas ? »

— « Parce que tu le gardes en cage ! »

— « Mais non : je l'en sors souvent et il ne songe pas à fuir. »

— « Parce qu'ici, il n'a pas à lutter pour vivre, tout simplement. C'est une belle bête, gracieuse, mais n'en attends pas de l'amour ! Tu es ridicule ! Ces animaux n'éprouvent rien, si ce n'est des instincts primitifs qui les poussent à se nourrir et à s'accoupler. »

— « Qui sait, » disait-elle pensivement, « ce qui se passe dans sa tête ? Qui sait s'il n'est pas capable d'aimer, comme nous ? »

— « Merci ! Tu nous compares à des animaux, maintenant ? »

— « Peut-être que, pour lui, c'est nous qui sommes des bêtes. »

— « Oh ! non, assez ! Tu finiras par me faire regretter de te l'avoir offert. Et, au fait, toi qui en prends tant de soin, tu ne trouves pas qu'il lui manque quelque chose ? »

— « Non, quoi donc ? »

— « Réfléchis. »

— « Je t'assure, je ne vois pas. »

— « Tu n'as jamais remarqué la façon dont il tourne dans sa cage ? Sa nervosité ? »

— « Je suppose qu'il préférerait vivre en liberté dans la maison. Mais je le sors très souvent, je t'assure. Si je le remets dans sa cage, c'est que j'ai peur qu'on ne nous le vole. »

— « Tu ne vois pas une explication plus naturelle ? »

— « Je me contente d'être logique. »

— « A quoi sert d'être logique avec des bêtes ! Il lui manque une chose. »

La discussion s'arrêtait là en général. Un jour, cependant, il poursuivit :

— « Et comme j'ai souci du bien-être de mon acquisition, je vais recevoir cette chose. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

— « Une femelle ! »

— « Tu es absurde ! »

— « Et toi, égoïste. Tu crains qu'il s'attache à elle et, par conséquent, te délaisse. Mais c'est dans l'ordre des choses. Je n'y peux rien si la nature a ses lois qui sont les mêmes pour les animaux et pour nous. D'ailleurs, ainsi, nous aurons des petits. »

Elle cessa de bouder et s'exclama :

— « Mais c'est vrai ! Notre animal va avoir des petits à lui ! Comme ce sera amusant ! Oh ! chéri, tu penses à tout. »

— « Il faut que quelqu'un y pense ! »

*
* *

La femelle arriva. Il ouvrit la porte de la cage pour l'y introduire. Le mâle regarda la nouvelle arrivante et s'enfuit.

— « Allons bon ! » grogna-t-il. « On lui fournit ce qu'il lui faut, et il fiche le camp ! Où a-t-il pu se cacher ? »

On explora la maison et on finit par le retrouver. On le remit dans sa cage, où il se terra dans un coin.

— « Elle lui fait peur, ma parole ! »

— « Rassure-toi, » dit-il. « L'instinct reprendra vite le dessus : ça ne durera pas ! »

*
* *

Cela ne dura pas, en effet. Et bientôt elle dut constater que le mâle cessait de se frotter contre elle pour ne plus s'intéresser qu'à la femelle.

— « On aura bientôt des petits, » dit-il.

— « Quelle chance ! » s'écria-t-elle.

— « Mais surtout, » la sermonna-t-il, « ne sois pas trop curieuse. Tu sais que les mœurs nuptiales de ces animaux sont particulièrement brutales. Je dirais même répugnantes. »

— « Sois tranquille, je ne regarderai pas. »

Mais, comme il était absent fréquemment, elle regarda.

*
* *

Elle fut très déçue lorsqu'elle aperçut les deux petits.

— « Deux seulement ? » se plaignit-elle.

— « Et encore, tu as eu de la chance. »

Elle bouda un peu, mais, comme il le lui avait fait remarquer, « elle avait eu de la chance ». La naissance de cette progéniture lui fournit un abondant travail, car le mâle et la femelle s'en désintéressèrent complètement.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Oh ! » fit-il, « tu sais, avec ces bêtes-là... »

Elle en fut donc réduite à les nourrir au biberon d'abord, puis à préparer leur pâtée et à la leur donner à la petite cuiller. Elle en tira bientôt les plus vives satisfactions en les promenant en laisse. Chacun se retournait sur elle avec envie, c'était merveilleux, et cela la payait abondamment du mal qu'elle avait eu.

*
* *

Elle en vint cependant à s'en lasser. Elle en oublia même de les nourrir. Les bêtes s'allongèrent dans leur cage et grognèrent sans cesse plaintivement. Elle leur glissa des morceaux de viande en gémissant :

— « Ce que c'est délicat, ces bestioles. Il faut sans cesse être après eux. »

Lorsqu'il suggéra qu'il serait possible de s'en débarrasser à bon prix, elle approuva :

— « Tu pourras m'offrir quelque chose de merveilleux avec ce que tu en tireras. »

Quelque jours après, un acheteur emporta la cage et ce qu'elle contenait. Elle poussa un soupir de soulagement et se replongea dans ses mots croisés.

— « Chéri, » dit-elle. « Animaux en six lettres, qu'est-ce que ça peut être ? »

Il réfléchit. Puis :

— « Eh bien, » dit-il, « par exemple, ceux dont on vient de se défaire : des hommes. »



Icare Montgolfier Wright

(*Icarus Montgolfier Wright*)

par RAY BRADBURY

Il n'est plus besoin de présenter Ray Bradbury au public français. Celui-ci tend de plus en plus à considérer son œuvre comme le summum de la science-fiction. Ce point de vue peut néanmoins se discuter. Michel Pilotin, un des meilleurs experts français en la matière, prétend que Bradbury ne peut en aucune façon être rattaché à la science-fiction. Quel que soit le point de vue que l'on adopte dans cette controverse, il est impossible, en tout cas, de ne pas admirer les qualités de style et de poésie de l'auteur des « Chroniques martiennes »*. Elles sont particulièrement manifestes dans la courte nouvelle symbolique que vous allez lire, et qui prend une actualité toute particulière à l'heure où l'âge de l'aviation se termine pour faire place à l'âge de l'espace.*



ALLONGÉ sur son lit, il rêvait ; et tandis qu'il rêvait, le vent qui pénétrait par la fenêtre ouverte venait souffler sur sa bouche et murmurer à ses oreilles. Un vent venu de loin, de toutes les époques passées et à venir — un vent qui avait rempli la caverne delphique et venait dire les choses qui devaient être dites, les choses concernant l'hier, l'aujourd'hui et le demain. Parfois une voix solitaire criant dans un lointain distant, parfois deux voix, une douzaine de voix, toute une race d'hommes qui s'exprimaient — mais les paroles étaient toujours les mêmes :

— « Regardez ! Regardez ! Nous y sommes arrivés ! »

Car soudain lui, eux, un seul ou plusieurs, tous, dans leur rêve, étaient emportés ; ils volaient. L'air n'était plus qu'une mer chaude, une mer douce où il nageait, incrédule.

— « Regardez ! Regardez ! La chose est accomplie ! »

Mais lui, ce qu'il demandait, ce n'était pas au monde de regarder, mais à ses propres sens de voir, de sentir, de goûter, de toucher l'air et le vent et la lune montante. Il nageait solitaire dans le ciel. La Terre, la masse pesante, avait disparu.

Mais voyons un peu, pensa-t-il, voyons un peu !

Ce soir... Mais quel soir était-ce ?

Le soir *avant,* bien sûr. Le soir avant l'envol de la première fusée vers la Lune. Dehors, à cent mètres de cette pièce, à même le désert désolé, la fusée m'attend.

M'attend-elle ? Y a-t-il *vraiment* une fusée ?

Oh ! accroche-toi, tiens bon ! se dit-il, et il s'agita, se retourna, en sueur, les yeux fermés, contre le mur. Et il y avait les mots chuchotés à voix basse : Sois sûr ! Toi, maintenant, qui *es*-tu ?

Moi ? se dit-il. *Mon* nom ?

Jedediah Prentiss, né en 1938, diplômé en 1959, reçu pilote de fusée en 1965. Jedediah Prentiss... Jedediah Prentiss...

Le vent lui arracha son nom ! Il hurla pour le reprendre !

Mais le vent était loin déjà. Il ne pouvait qu'attendre que le vent le lui rapportât. Il attendit longtemps, une éternité de silence, et, au bout de mille battements de cœur, il sentit...

Le ciel s'ouvrit, se déplia comme une tendre fleur bleue. La mer égéenne agitait ses éventails délicats dans une houle lointaine couleur de vin.

Dans le roulement des vagues sur le rivage, il entendit son nom.

Icare.

Et encore une fois dans un murmure infime :

Icare.

Quelqu'un lui secouait le bras. Son père qui prononçait son nom. Et la nuit s'enfuyait. Lui, il était allongé, si jeune, à demi tourné vers la fenêtre, le rivage en contrebas, le ciel profond ; il sentait, par terre, à côté de son lit, le premier souffle du matin frissonner à travers les plumes d'or noyées dans la cire couleur d'ambre. Des ailes couleur d'or frissonnaient aussi entre les bras de son père, et sur ses propres épaules, le léger duvet frissonnait également, tandis qu'il regardait ces ailes et, plus loin, le rebord de la falaise.

— « Père, comment est le vent ? »

— « Suffisant pour moi, mais certainement pas pour toi... »

— « Père, ne t'inquiète pas. Ces ailes sont gauches maintenant, mais mon bras leur donnera sa force, mais mon sang leur donnera sa vie ! »

— « Mon sang et mon bras aussi, souviens-toi ; chaque homme transmet, prête sa propre chair à ses enfants et leur demande d'en prendre soin. Promets-moi que tu ne monteras pas trop haut. Le soleil ou *mon* fils lui-même — la chaleur de l'un ou la fièvre de l'autre — pourraient faire fondre ces ailes. Fais attention ! »

Et ils portèrent les merveilleuses ailes d'or dans le soleil du matin, et ils les entendirent chuchoter dans leurs bras, chuchoter son nom, un nom qui s'envolait et tournoyait comme une plume dans l'air tiède.

Montgolfier.

Ses mains caressaient la corde raidie, l'étoffe claire, la toile brûlante comme l'été. Ses mains chargeaient de laine et de paille le feu vivant.

Montgolfier.

Et son œil suivait les mouvements des vagues qui enflaient et déprimaient les flancs de l'immense fruit d'argent que venaient soulever, gonfler, les alizés aériens montant du feu. Silencieuse, dieu titubant dans la campagne de France, la délicate enveloppe, cette poche remplie d'air chauffé au four, s'arracherait du sol dans un instant. Elle monterait vers les royaumes

bleus du silence, et son propre esprit, ou celui de son frère, monterait avec elle, muette, calme, au milieu des nuages solitaires où reposaient les éclairs à naître. Oui, vers ces abîmes, vers ces repaires où ne pourraient les suivre aucun chant d'oiseau, aucun cri humain, le ballon se glisserait. Lâchés au hasard, dérivant, lui, Montgolfier, et tous les autres hommes, ils pourraient entendre la respiration infinie de Dieu et la marche incroyable de l'Eternité.

« Oh... » Il s'avança, la foule s'avança dans l'ombre du ballon gonflé d'air chaud. « Tout est prêt. Tout est en ordre... »

En ordre. Ses lèvres remuaient dans son rêve. En ordre. Murmure, chuchotement, palpitation, élan. En ordre.

Des mains de son père, un jouet s'échappait, s'envolait au plafond, tourbillonnant, suspendu en l'air, et lui, lui et son frère, le fixaient, le regardaient trembler là-haut, l'entendaient bruire, chuchoter, et ils l'entendaient qui murmurait leur nom.

Wright.

Murmures : vent, ciel, nuage, espace, aile, vol...

— « Wilbur, Orville ? Regardez : qu'est-ce que vous en pensez ? »

Oh... Dans son sommeil, il poussa un soupir.

L'aéroplane miniature fredonnait, se cognait contre le plafond, ronronnait ; aigle, corbeau, moineau, rouge-gorge, faucon. Aigle chuchotant, corbeau chuchotant, et finalement, retombé, voletant, entre leurs mains, dans un dernier remous, un dernier coup d'aile, un dernier soupir — annonciateur déjà de tous les étés à venir — Faucon chuchotant.

Dans son sommeil, il sourit.

Il vit les nuages descendre du ciel égéen.

Il vit le ballon tituber, ivre, son énorme masse déjà offerte au vent qui allait l'emporter.

Il sentit le sable crisser, glissant au bord de l'Atlantique à la surface des dunes lisses qui allaient peut-être — peut-être — lui sauver la vie, si lui, oisillon, échouait et retombait. Les haubans résonnaient, chantaient comme les cordes d'une harpe.

Et dehors, il sentait la fusée prête à s'élever au-dessus du désert, ses ailes de feu encore repliées sur elles-mêmes, son souffle de feu retenu, mais prête, prête à parler au nom de deux milliards d'hommes. Et dans un moment, lui, il s'éveillerait et marcherait lentement jusqu'à cette fusée.

Et il se retrouverait debout au bord de la falaise.

Et dans l'ombre fraîche du ballon gonflé de chaleur.

Et giflé par le sable volant autour et au-dessus de Kitty Hawk.

Et à ces ailes d'or il intégrerait ses bras, ses mains, ses poignets, ses doigts d'adolescent.

Et il donnerait un dernier ordre aux respirations prisonnières, aux soupirs d'émerveillement et de crainte, souffles canalisés, maîtrisés, entravés, et qui allaient enlever les rêves des hommes vers l'azur infini.

Et il mettrait en marche le moteur à essence.

Et il prendrait la main de son père et lui souhaiterait bonne chance avec ses propres ailes, souples, prêtes.

S'élancer, sauter.

Couper les cordes et libérer le grand ballon.

Faire monter le moteur en régime. Que l'hélice entraîne l'avion.

Et abaisser le contact qui allumerait la fusée.

Et ensemble, dans un seul bond, coup d'aile, élan, battement, saut, voguant vers le soleil, la lune, les étoiles, ils monteraient au-dessus de la Méditerranée, de l'Atlantique, au-dessus de tout, campagnes, solitudes, villages, villes ; et dans le silence atmosphérique, ce serait les plumes frémissant, l'appareil ronronnant, l'éruption volcanique et l'hésitation du départ, l'ébranlement, et finalement l'ascension régulière, permanente, incroyable ; et chacun d'entre eux en train de rire et de pleurer sur lui-même. Ou de crier les noms des autres, ceux qui sont encore à naître, ceux qui sont morts depuis longtemps, emportés par le vent, le vent de l'ivresse, le vent salé, le souffle silencieux du ballon, le vent du feu chimique, chacun d'entre eux sentant sur son dos les plumes éclatantes, l'empennage vivant... Et chacun d'entre eux laissant loin derrière lui l'écho de son vol, un écho, un bruit qui ferait le tour de la terre au milieu des vents et parlerait dans d'autres temps, d'autres époques aux enfants des enfants de leurs enfants — plongés dans le sommeil, mais leur esprit recevant les mystères du ciel nocturne.

Plus haut, encore plus haut, toujours plus haut ! Une marée de printemps, une inondation d'été, un fleuve infini d'ailes !

Une sonnerie retentit.

— « Non, » murmura-t-il, « je me réveillerai tout à l'heure. Attendez... »

La mer égéenne s'évanouit ; les dunes atlantiques, la campagne française cédèrent la place au désert du Nouveau Mexique. Dans sa chambre, près de sa veste, aucune plume fichée dans de la cire. Dehors, pas de globe sculpté par le vent, pas de papillon ronronnant. Non. Une fusée, un rêve combustible qui n'attendait qu'un geste de sa main pour prendre son essor.

Dans ce dernier instant de sommeil, quelqu'un lui demanda son nom.

Tranquillement, calmement, il donna la réponse, telle qu'elle lui avait été fournie pendant toutes ces heures nocturnes, depuis minuit.

— « Icare Montgolfier Wright. »

Il le répéta lentement pour que l'auditeur pût le comprendre, le noter, en saisir l'orthographe jusqu'à la dernière lettre.

— « Icare Montgolfier Wright.

» Né 900 ans avant Jésus-Christ. Ecole communale : Paris, 1783. Etudes secondaires : Kitty Hawk 1903. Diplôme de la Terre à la Lune en ce jour, si Dieu le veut, 1er Août 1965. Mort et enterré, avec un peu de chance, sur Mars en l'été de l'année 1999 de notre Seigneur. »

Et il se laissa sombrer dans le réveil.

*
* *

Une heure plus tard, tandis qu'il traversait la piste, il entendit quelqu'un qui criait et criait :

« Jedediah Prentiss !... »

Et s'il n'y avait personne ou s'il y avait réellement quelqu'un derrière lui, il n'en savait rien. Et si c'était une seule voix ou plusieurs voix, jeunes ou vieilles, ou proches, ou lointaines, qui l'appelaient, il n'en savait rien. Et il ne se retourna pas pour voir.

Car le vent se levait maintenant, et il laissa le vent l'entraîner, le porter tout le reste du chemin jusqu'à la fusée qui, droite au milieu du désert, l'attendait.

(Traduit par Yves Rivière.)



Pas de frontières

(*Love*)

par RICHARD WILSON

Vous avez lu, dans notre numéro 55, une nouvelle intitulée « Mon Martien et moi ». *Ce titre pourrait également convenir à la présente histoire. Mais, alors que la précédente était purement fantaisiste, voici une évocation sérieuse et touchante sur ce sujet des plus délicats : l'amour entre natifs de différentes planètes.*



IL était Martien et elle était Terrienne ; et vous savez ce qu'on pensait des Martiens à cette époque. Il n'était pas très grand, comme tous les Martiens ; mais cela n'avait pas d'importance car elle était particulièrement petite et ne lui arrivait qu'à l'épaule. On se moquait de l'anatomie martienne dans ce temps-là. Les chansonniers faisaient beaucoup de plaisanteries à ce sujet et l'on trouvait cela très spirituel, de même que dans le temps les histoires drôles sur les Juifs ou les Ecossais.

Evidemment, Jac n'était peut-être pas très spectaculaire si l'on se basait sur les canons de beauté terriens, mais il était intelligent et bon et Ellen l'aimait. Elle n'aurait pas dû en parler à son père ; elle s'en rendait compte désormais. Ce n'était déjà pas si facile de rencontrer Jac avant le soir où elle avait confié à son père son amour pour lui. Son père avait arpenté rageusement le salon de leur maison près du port planétaire. Il avait parlé de situation, de famille, d'impossibilité biologique. Il avait invoqué la mémoire de sa mère défunte et lui avait rappelé tout ce qu'il avait sacrifié pour lui assurer une éducation que lui-même n'avait jamais eue : les écoles spéciales et les leçons particulières. Il avait dit que si elle pouvait seulement *voir* ce Martien — ce fameux Jac — elle comprendrait son point de vue et le remercierait de ses efforts pour lui épargner la honte d'une telle mésalliance. Il ne s'était arrêté que lorsque les yeux aveugles de sa fille s'étaient remplis de larmes.

Alors, il se calma seulement et, la conscience un peu mal à l'aise, il lui dit, aussi gentiment qu'il le pouvait, qu'elle ne devait pas revoir ce garçon. Il rencontrerait Jac, lui dit-il, et lui expliquerait que la chose était impossible.

Ellen regagna sa chambre à tâtons et verrouilla la porte au nez de son père. Au bout d'un moment, elle l'entendit traverser le couloir et claquer sa propre porte.

Elle ne voulut pas descendre le lendemain matin pour le petit déjeuner. Elle attendit que son père eût quitté la maison pour prendre son service

à la météo du port planétaire. Puis elle quitta la maison par la porte de la cuisine.

Elle entendit la chaîne de Pug qui tintait contre sa niche et ses aboiements pour l'accueillir. Elle s'agenouilla et prit la patte qu'il lui tendit. Elle avait été cassée et n'avait jamais été correctement guérie. Elle la caressa doucement bien qu'elle ne lui fît plus mal ; cela lui donnait une démarche un peu boiteuse simplement. Ellen détacha la chaîne de son collier et la remplaça par une courte laisse. Elle et le chien traversèrent la ville pour aller au quartier martien.

Dans le temps, toute la ville avait appartenu aux Martiens. Mais après l'arrivée des Terriens, ils avaient été progressivement déracinés et poussés dans un seul coin de la ville. Certaines personnes l'appelaient le « quartier des araignées ». Elle maudit ces personnes, ces personnes qui pensaient comme son père. « Ils sont méchants, » dit-elle à voix haute, et Pug grogna par sympathie.

Elle se pencha pour le caresser. Il gémit. « Pauvre Pug boiteux, » dit-elle. « Une fille aveugle, un chien infirme et un Martien. Des rebuts de la société, voilà ce que nous sommes, Pug. » Puis elle s'efforça d'oublier ces pensées tristes et reprit sa marche.

Il n'y avait qu'un seul carrefour dangereux. C'était une grande route qu'empruntaient à longueur de journée les camions de minerai, portant leur charge vers le port planétaire et les gros cargos en partance vers la Terre. Mais l'agent de la circulation la connaissait et la fit traverser avec Pug.

— « Belle journée, miss Hanson, » fit-il.

Elle dit que l'air était bon et frais, et le remercia.

Jac la rencontra dans le jardin public au bord du lac. Elle fut heureuse en sentant sa main sur son bras. Ses doigts étaient minces et osseux, et son bras, qu'il passa sous le sien, était maigre. Mais il était fort. Elle le savait car une fois il l'avait soulevée pour la porter au-dessus d'un bout de terrain difficile dans les collines qu'ils empruntaient quelquefois. Il l'avait portée sans effort, et elle pouvait entendre le rythme étrange de son cœur tandis qu'elle appuyait sa tête contre sa dure poitrine.

— « Bonjour, » dit Jac. « Bonjour à ma chérie et à son chien. »

— « Bonjour, Jac, » dit-elle, et Pug agita si furieusement sa queue qu'elle cognait contre ses jambes. Pug ne s'inquiétait pas de savoir si Jac était un Martien, et elle souhaita que son père fît preuve d'autant de bon sens.

Ils traversèrent le parc bras-dessus bras-dessous et arrivèrent aux champs qui se trouvaient derrière. Ils avaient enlevé la laisse du chien et il courait autour d'eux, ses aboiements résonnant avec netteté dans l'air martien.

— « C'est une si belle journée — et on devrait être si heureux, » dit Jac. « Et pourtant tu as l'air malheureuse. Pourquoi ? »

Alors Ellen lui raconta tout, et Jac se tut. Pendant longtemps ils marchèrent silencieusement et enfin, lorsque le sol commença à s'incliner doucement, Ellen sut qu'ils approchaient des collines.

Jac dit enfin :

— « Ton père est un homme juste, et les choses qu'il souhaite pour toi, je ne peux te les donner. »

— « Si tu te mets à parler comme lui, » dit-elle, « je n'écouterai pas. »

Il ne dit rien pendant un long moment, mais ensuite il se mit à parler sérieusement. Elle devait l'oublier, déclara-t-il, parce qu'il avait été égoïste à son sujet.

Il n'avait jamais vraiment songé que, dans leur vie, il n'y avait pas qu'eux deux, et qu'ils ne devaient pas briser le cœur de son père.

Elle lui demanda ce qu'il faisait de son cœur à elle. Et il lui dit que le sien aussi se briserait.

Alors ils se turent de nouveau.

— « Où sommes-nous ? » demanda-t-elle au bout d'un moment. Cela faisait un certain temps qu'ils grimpaient.

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Je pensais à nous. »

— « Sommes-nous perdus ? »

— « Non, » dit-il. « Je vois par où nous sommes venus. Mais nous sommes dans une partie des collines que je ne connais pas. Tu dois être fatiguée. Reposons-nous. »

Ils s'assirent sur la terre douce recouverte de mousse. Il y avait quelques rochers aux alentours. Elle s'appuya contre sa poitrine. Etait-il tellement différent des Terriens ? se demanda-t-elle. Il était difficile de savoir — pour une aveugle. Si elle pouvait le voir, les avertissements de son père se justifieraient-ils ? Ou était-ce simplement que son père avait une aversion pour tout ce qui était différent ?

Elle avait connu si peu d'hommes. Généralement, depuis sa petite enfance, ses compagnons avaient été des hommes qui étaient gentils avec elle par amitié pour son père. Beaucoup d'entre eux avaient été aimables et de bonne compagnie, mais aucun d'eux ne s'était intéressé à elle en tant que femme. Pourquoi auraient-ils perdu leur temps avec une fille aveugle ? Et Ellen n'avait connu aucune intimité, aucun bonheur jusqu'à sa rencontre avec Jac.

Mais maintenant, elle se demandait si elle l'aimait vraiment, ainsi qu'elle l'affirmait à son père, ou si elle lui était simplement reconnaissante. Que savait-elle de l'amour ? Si elle avait une fois aimé un Terrien, pourrait-elle maintenant aimer Jac ?

C'était très difficile. Elle n'avait aucune base de comparaison. Elle ne savait même pas quel aspect avait un Terrien.

— « Je peux te toucher, Jac ? » demanda-t-elle.

Il lui donna sa main et il lui sembla sentir son regard sur son visage.

Ses doigts frôlèrent son bras, qu'ils connaissaient bien, et arrivèrent à son épaule. L'épaule était osseuse et pointue, comme la sienne. Son cou était épais, et son menton n'était pas aussi bien défini que celui de son père. Le nez de Jac était plus épaté et ses yeux plus enfoncés dans sa tête. La tête était chauve, pas partiellement comme celle de son père, mais complètement. Elle savait qu'il était inhabituel pour un Terrien d'être complètement chauve, en tout cas un homme aussi jeune que Jac. Elle mit

sa main contre sa poitrine. Elle était dure et arrondie et son cœur battait à ce rythme étrange qui était le sien. Elle retira sa main.

— « Dis-moi comment je te semble, » demanda-t-elle.

Si leurs races étaient si différentes, ne serait-il pas dégoûté par son aspect physique à elle — par la pensée de son corps et du sien unis par le mariage ?

— « Tu me parais très belle, » dit-il.

Elle soupira.

— « Mais cela ne veut pas dire que *moi* je serais attirant pour *toi,* » continua-t-il. « Je dois t'avouer qu'il semble que les Terriens plaisent plus aux Martiens — d'un point de vue esthétique sinon d'un point de vue politique — que les Martiens aux Terriens. Mais, » ajouta-t-il, « je crois qu'un Martien garde ses attributs physiques jusqu'à la mort. Il ne devient pas gras, ou sénile, ou malade. Il ne se ride pas et ne perd pas ses formes comme certains Terriens. Je pense que cela est un élément en faveur de ton bonheur. »

— « Je dois te paraître cruelle, » dit Ellen, « à douter ainsi de notre amour. »

— « Non, » dit Jac. « Tu as un problème particulier. Il faut vraiment que tu me connaisses avant d'être sûre. »

« Me paraîtrait-il étrange, si je pouvais le voir ? » pensa-t-elle. « Serais-je honteuse parce qu'il est chauve, qu'il a un gros nez, et pas de menton ? » Elle se servit délibérément de ces termes dans ses pensées pour voir s'ils la troublaient. « Est-ce que le reste de son corps me dégoûterait si je pouvais le voir ? Je sais qu'il est intelligent et aimant, courageux et dévoué, honnête et bon. Mais est-ce que ces qualités auraient signifié quelque chose pour moi si je n'étais pas aveugle ? »

Il ne pouvait y avoir de réponse.

— « Où est Pug ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas. Il a disparu depuis un moment. »

Ellen se leva.

— « Allons le chercher. Il faut que tu saches où nous sommes de toute façon. »

Ils marchèrent lentement dans la direction qu'avait prise le chien. Le chemin était rocailleux et allait en se rétrécissant. Il commença à faire frais lorsque le soleil disparut derrière une falaise. Ils marchèrent le long de cette falaise et atteignirent bientôt une sorte de ravin surplombé par une autre falaise.

Jac lui décrivait le paysage au fur et à mesure.

Soudain il la prit par le coude, et ils s'arrêtèrent.

— « Maintenant, je sais où nous sommes, » dit-il. « C'est la première fois que j'y viens, mais je reconnais l'endroit d'après des histoires que j'ai entendues. »

— « Où sommes-nous ? »

— « Ceci est la Vallée des Etoiles. Nous avons une légende selon laquelle elle a été découverte pour la première fois de nuit. Et au bout de la Vallée se trouve la Grotte de la Lumière Violette. C'est une très belle

légende. La Grotte avait été découverte il y a très longtemps. Puis le chemin en a été oublié. Ceci se passait il y a bien des années, bien avant le temps de mon père. Mais c'est exactement comme l'avait décrit son père à lui. Les parois sont ornées de personnages grandeur nature de notre antiquité. Ici, il y a des sculptures à notre hauteur. Tu peux les toucher. »

Il lui plaça les doigts et elle put distinguer des personnages.

« Nous ne savons pas quelle période de notre histoire elles représentent, mais les personnages sont martiens. Ici, » dit-il, « il y a la sculpture d'un jeune enfant et d'une femme. » Il dirigea les doigts d'Ellen.

En tâtonnant, elle explora les sculptures, tandis que la main de Jac restait légèrement sur son épaule comme pour la rassurer.

— « Les personnages sont nus, » dit-elle.

— « Oui. »

Les sculptures paraissaient normales au toucher, et pourtant elles lui semblaient insolites, d'une façon indéfinissable. Peut-être ne pouvait-elle se rendre compte des proportions relatives. Elle se sentit inquiète.

— « Mais l'enfant... c'est seulement un bébé, » dit-elle.

— « Non, » dit Jac. « Il a trois ou quatre ans. »

Elle retira sa main.

Jac lui prit le bras.

— « Viens, » dit-il. « Voyons si Pug est passé par ici, vers la Grotte. »

Elle marcha en silence à côté de lui.

« C'est la Grotte qui est le vrai centre de la légende. La Grotte de la Lumière Violette. On dit que c'est de la magie et que la lumière violette a des propriétés guérissantes, que quiconque se tient sous la lumière est guéri... les infirmes marchent, les sourds entendent, et les ... »

Il se tut, et Ellen sentit qu'il la regardait.

— « Oui, » dit-elle. « Et les aveugles ? »

— « Et les aveugles voient. »

Jac continua : « C'est une légende qui date de l'époque où nous, les Martiens, avons cessé d'être malades et de souffrir des effets de l'âge et de la dégénérescence. Nos ancêtres, ainsi guéris, ont transmis ce don à tous leurs descendants. »

On entendit des aboiements dans la Vallée, derrière des rochers, et un instant plus tard le chien s'agitait joyeusement à leurs pieds.

Ellen s'agenouilla et le caressa.

— « Alors, mon vieux Pug, » dit-elle. « Tu as fait des découvertes ? Tu as été dans la Grotte de la Lumière Violette ? »

Elle sentit le corps du chien bouger tandis qu'il agitait frénétiquement la queue.

« Tu étais dans la Grotte ? » demanda-t-elle. « Donne-moi ta patte ! »

Le chien tendit sa patte et Ellen la tâta.

« L'autre patte ! » s'exclama-t-elle.

Celle-là aussi était intacte. Aucune bosse ni brisure nulle part.

« Jac ! » s'écria-t-elle. « Boite-t-il encore ? Est-il guéri ? »

— « Ma pauvre chérie. Ce n'est qu'une légende. »

— « Regarde-le, » dit-elle. « Est-ce qu'il boite ? »

— « Non. C'est fantastique, mais il est guéri. Viens ici, Pug. Montre-moi ta patte, celle qui est cassée. Il est bien guéri, Ellen. »

— « Oh, Jac ! »

— « Je ne croyais pas que c'était possible, et pourtant je n'étais pas tout à fait incrédule, » dit-il lentement. « Je suppose que nous autres Martiens, nous ne nous intéressons pas aux cures miraculeuses du fait que nous en avons tellement peu besoin. »

— « Mais Jac, alors ce doit être vrai ! »

Il la prit par la main, et ils continuèrent le long de la Vallée des Etoiles vers la Grotte.

— « Voici le tournant, » dit Jac, « et voici la Grotte. »

— « Décris-la-moi, » fit-elle. « Dis-moi comment elle est. »

— « L'entrée est triangulaire. Elle est de la hauteur de trois hommes. Il y a un amas de rochers brisés devant et quelques-uns à l'intérieur. Mais ensuite le sol est de la roche lisse et polie. Plus au fond, il y a une lueur violette. On dirait qu'elle vient des parois inclinées. Le sol est comme un lac profond. »

— « Je n'ai jamais vu de ma vie entière, » dit Ellen. « Je suis née aveugle. »

Elle se sentit trembler.

« On m'a dit que le violet est une couleur magnifique, » dit-elle. « Est-ce vrai ? »

— « C'est la plus belle couleur que j'aie jamais vue. Cela défie toute description. C'est tellement beau qu'on doit pouvoir le sentir si l'on est touché par la lumière. »

Puis il lui demanda : « Vas-tu y pénétrer ? »

Sa voix était douce, caressante et apaisante. Elle cessa de trembler. Elle l'aimait, maintenant, tel qu'elle le connaissait. Sa main maigre tenait la sienne doucement mais fermement.

Les paroles lui jaillirent dans l'esprit : chauve, nez épaté, sans menton. Que voulaient dire ces mots du point de vue visuel ? Qu'étaient la laideur ou la beauté pour quelqu'un qui n'avait jamais rien vu ?

Elle se souvint des personnages que ses doigts avaient reconstitués sur la paroi de la Vallée des Etoiles. La femme. L'enfant — qui n'était pas un bébé.

Elle frissonna.

La main de Jac se resserra jusqu'à lui faire mal.

— Tu as peur de me voir et de me trouver laid. Dans ton esprit ils ont fait de moi quelque chose de monstrueux parce que je suis différent d'eux ! »

— « Allons-nous-en, » articula-t-elle péniblement. « Je t'aime. »

Il fut silencieux un long moment.

— « Si la Grotte te permet de me voir, » fit-il enfin, « alors il le faut. Dans le noir, les ombres deviennent des choses terribles. »

Elle caressa doucement son visage. Il baisa les doigts minces et froids.

— « Vas-tu y pénétrer ? »

— « Oui, » chuchota-t-elle...

(Traduit par Evelyne Georges.)

La mort de chaque jour

(*The death of each dav*)

par IDRIS SEABRIGHT

Il y a longtemps que nous n'avions inscrit à notre sommaire le nom d'Idris Seabright, mais celle-ci n'a plus besoin d'être présentée aux lecteurs de « Fiction » (1). Son œuvre a généralement un ton assez amer, qui ne se dément pas dans la nouvelle post-atomique que vous allez lire. Il était difficile de faire quelque chose d'original dans ce domaine, mais Idris Seabright y est parvenue à notre avis.

Le titre de son histoire est emprunté à « Macbeth *», et elle y décrit un monde futur qui a appris (toujours pour citer la pièce de Shakespeare) à « donner des soins à l'esprit malade, arracher de la mémoire les racines du chagrin, effacer les troubles du cerveau grâce à un doux antidote dispensant l'oubli. » Mais, même dans un tel monde, le patient, s'il veut préserver sa virilité et son humanité, doit encore être son propre médecin...*



C'EST vers le crépuscule qu'ils commençaient à se rendre vaguement compte de la longue durée du combat et de l'intensité de leur lassitude. Sous les emplâtres en matière plastique et les pansements parfumés, leurs blessures se mettaient à empester. Ils pointaient leur canon atomique avec plus de négligence, ils échangeaient à peine un mot de temps en temps. Leur respiration se faisait plus courte. La thérapeutique de la veille au soir perdait graduellement son efficacité.

Cela paraissait toujours terrifiant ; et dès que le soleil se couchait — l'interdiction de toute attaque nocturne était l'une des conventions les plus observées de la Guerre Restreinte — ils se hâtaient de quitter le poste d'artillerie, en béton armé gainé de plomb, pour les paliers inférieurs de la ville.

Là les attendaient les soins dont ils avaient besoin. Là, les combattants trouveraient des robots médecins, des calmants, des anéantisseurs de mémoire et de l'hypnothérapie à hautes doses. De surcroît, à la fin de chaque séance, ils recevraient deux capsules de Nedradorm qui devaient leur assurer sept heures de sommeil sans rêve.

Denton ne soupirait pas moins que les autres après son répit, ce soir. La journée avait été dure, avec quelque chose de bizarre qu'il ne réussissait

(1) Voir n° 7 : « *Se battre et mourir* » ; n° 8 : « *La planète des tumulus* » ; n° 25 : « *L'œuf du mois* » ; n° 26 : « *Des mondes à profusion* » ; n° 28 : « *Le dieu a soif* » ; n° 30 : « *La crevasse dans la Lune* » ; n° 31 : « *Les altruistes* » ; n° 34 : « *Les questions* » ; n° 39 : « *La petite fille et la bête* ».

pas à définir exactement. Pourtant, comme il s'éloignait de son poste en boitillant — il dirigeait une équipe de canonniers — il hésita. Miriam, son amie, avait été atteinte récemment lorsqu'un des obus de l'ennemi avait explosé près d'elle. Elle lui était toujours très chère, bien qu'il n'eût guère eu le temps de la voir depuis que la guerre avait commencé, et il avait envie de lui rendre visite. Elle se trouvait à l'hôpital depuis... voyons, cela devait faire trois jours maintenant. Il n'arrivait pas à se rappeler exactement quand elle avait été blessée. Bien sûr, elle reprendrait son activité dans un jour ou deux. Mais il aimerait la voir ce soir.

Il pouvait y aller après avoir eu ses soins. Il serait reposé. Il serait lui-même. Mais il sentait qu'il désirait la voir *avant* d'être reposé et remis d'aplomb.

Il irait tout de suite.

L'escalator avait été endommagé par un bombardier robot la veille ou l'avant-veille. Les canonniers durent descendre deux étages avant d'en trouver un encore en état de marche. Denton les suivit, mais au second palier, il emprunta un trottoir mobile à déroulement lent qui descendait vers le quatrième palier, où était l'hôpital.

Il ne faisait pas encore complètement nuit. De longs rayons de lumière fauve tombaient des paliers supérieurs, aux croisements, et de lourdes particules de poussière y dansaient. Denton fut étonné de la rareté des passants sur le trottoir roulant. L'évacuation des civils avait dû être plus massive qu'il ne le pensait.

Il s'arrêta chez un fleuriste, au coin de l'hôpital, avec l'intention d'acheter un bouquet pour Miriam. On apporte toujours des fleurs aux malades. Mais il n'y avait personne dans la boutique, et les fleurs des vases en métal n'étaient plus que des touffes de fibres incolores et desséchées. Elles avaient l'air de se trouver là depuis au moins un mois. Dans la vitrine, les gardénias étaient réduits à l'état de masses brunâtres.

Dommage. Il soupira et se mordit la lèvre. Les douceurs de la vie, voilà une des choses pour lesquelles ils luttaient. Et, en outre, il aurait voulu offrir à Miriam un brimborion quelconque. Mais quand une guerre commence, on est bien obligé de se passer de certaines choses.

Il y avait un employé robot au bureau de réception de l'hôpital. Denton fut étonné de s'en sentir surpris. N'avait-il pas supposé qu'il aurait affaire à un employé ? Mais le robot lui indiqua sans difficulté où était Miriam.

Il s'engagea dans le couloir faiblement éclairé qui conduisait à la salle B-6. L'odeur particulière aux hôpitaux lui monta aux narines. Il s'y mêlait une autre odeur, lourde, écœurante, qu'il n'arrivait pas à identifier. Il ouvrit la porte de la salle.

Elle contenait dix lits, mais pour autant qu'il pouvait en juger, deux d'entre eux seulement étaient occupés. Bon, cela signifiait qu'il n'y avait pas trop de blessés. Il avança lentement vers le lit de droite, où il croyait reconnaître le profil de Miriam sur l'oreiller. L'éclairage laissait à désirer.

— « Miriam ? » demanda-t-il.

Tout le côté droit de sa tête disparaissait sous des bandages.

Au bout d'un instant, elle dit :

— « Oui ? »

— « C'est moi, Dick. » Il tira une chaise près de son lit. « Comment vas-tu, chérie ? »

Il eut l'impression qu'émanait de son lit une partie de l'odeur écœurante.

— « Dick ! » Elle se tourna vers lui. « Te voilà donc enfin. »

Il fut surpris.

— « Enfin ? Voyons, chérie, cela fait deux jours de passés au maximum. »

— « C'est ce que tu penses ? » Elle eut un petit rire. « Tu as probablement eu ton traitement, alors. Non, je suis couchée ici depuis plus d'un mois. J'ai cru que tu ne viendrais jamais. »

— « Mais... » Mieux valait changer de sujet. « Est-ce qu'on prend bien soin de toi ? » A peine posée, la question lui apparut dangereuse.

— « Plus maintenant, » répondit-elle d'un ton morne. « Plus depuis la fin de la première semaine. Je suppose qu'on estime que c'est à peu près inutile. »

Il s'agita avec gêne sur sa chaise. Elle devait se monter la tête. Et pourtant, cette odeur lourde...

— « Est-ce qu'il y a pénurie de personnel ? » s'enquit-il.

— « Je n'en sais rien. Les infirmières ne mettent pratiquement pas le pied ici. J'ai l'impression qu'elles ont peut-être être transférées au service du traitement des combattants... Je n'arrive pas à croire que tu es bien ici. Je ne pensais pas que tu viendrais. »

— « Et pourquoi ne serais-je pas venu ? » demanda-t-il avec une certaine irritation, heureux d'avoir un sujet de fâcherie.

— « Oh ! à cause du traitement. Je connais l'effet de la thérapeutique des combattants. J'en ai subi ma bonne part quand j'étais encore en service actif. »

— « Tu n'as plus de traitement ? » questionna-t-il, bouleversé.

— « Non. Il y a même des jours où l'on ne me donne pas à manger. Et des jours où je ne peux même pas garder mon lit propre. Pourquoi gâcherait-on un traitement en mon honneur ? Je ne fais plus partie des combattants. Je vais... »

Sa voix s'éteignit. Mais il devina, avec un choc au cœur douloureux et indigné, ce qu'elle avait été sur le point de dire.

Oh ! pourquoi s'était-il rendu directement ici en quittant sa batterie ? Il aurait dû avoir son traitement, ou au moins une pilule calmante, avant d'aller la voir. Il aurait alors compris que ses paroles n'étaient que maussaderies de malade. Les malades se plaignent toujours, ils s'estiment toujours mal soignés. Mais quoi qu'il en soit, ce que disait Miriam rendait un son terriblement réel. Et au fond de lui-même il avait peur de continuer à l'écouter, peur de l'entendre déclarer quelque chose de pire encore que d'annoncer qu'elle, sa bien-aimée, allait... qu'elle allait...

— « Non, sûrement pas, » s'écria-t-il. « Tu ne vas pas... »

— « Pourquoi non ? » répliqua-t-elle presque avec humeur. « Beaucoup sont morts. »

— « Il n'y a qu'une autre malade ici. Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— « La salle était pleine. »

— « Comment, quand tu es arrivée ? Il n'y avait pas tant de blessés que ça. La guerre ne dure que depuis quelques jours. »

— « Parler me fatigue, » répliqua-t-elle en fermant les yeux. « Tu as eu des anéantisseurs de mémoire. Je n'attends pas que tu me croies. Mais la guerre est commencée depuis plus de dix ans. »

Il la contempla, ahuri. Au bout d'un instant, il repoussa sa chaise. Il ne pouvait pas, non vraiment, il était incapable d'en écouter plus. Cela le terrifiait trop.

— « Au revoir, » dit-il à haute voix. « Au revoir, Miriam. »

Elle ne répondit pas.

De nouveau dans la rue, il s'arrêta, hésitant. S'il se dépêchait, il réussirait à atteindre la clinique avant que le service de traitement des combattants soit fermé. Et ainsi il se sentirait mieux, beaucoup mieux. Il serait à même de juger à quel point Miriam se montrait déraisonnable.

... Il ne l'avait même pas embrassée. Il ne lui avait même pas dit qu'il voulait qu'elle se hâtât de guérir...

Il se mit en marche. Il savait qu'il aurait dû emprunter un trottoir mobile, mais il persista en boitillant sur le trottoir fixe. Bah, peu importait qu'il arrivât tard à la clinique, il aurait toujours des somnifères. Après une bonne nuit, il retrouverait son état normal.

Comme la ville était déserte !

Il faisait tout à fait sombre. Quelques-uns des becs fluorescents s'étaient allumés. A la douce lueur argentée qui émanait d'eux, comme d'un clair de lune dilué, Denton vit que les boutiques étaient barricadées avec des planches, ou bien démolies par les bombes, ou encore livrées, vides, à l'abandon. Il n'y avait pas une âme dehors. Ses pas rendaient un son creux et léger.

Il passa devant un magasin d'alimentation. Lui, du moins, était éclairé. Mais il n'y avait que deux ou trois personnes à l'intérieur. Cela prouvait avec quel soin on avait procédé à l'évacuation des civils.

Ses blessures, en particulier celle de la cuisse, commençaient à le faire souffrir. Il serrait les dents quand il était obligé de contourner des tas de pierrailles. Puis il se trouva devant un amas si considérable qu'il bloquait la rue. Faire un détour était impossible. Il fallait grimper par-dessus. C'était un tas de briques, de plâtre et de matière plastique, avec des déchiquetures plates plantées au sommet, qui, d'après leur forme, devaient être des morceaux de verre, encore que si bien enduites de poussière qu'on ne pouvait l'affirmer. Elles devaient se trouver là depuis bien longt...

Il se sentit inondé de sueur. Il se rendit compte qu'il avait très peur. — Ce verre devait être là depuis bien longtemps pour être recouvert d'une telle gangue de poussière. Il devait être là depuis...

... près de dix ans.

Denton respira à fond. Il tenta de garder son sang-froid. Bon. Il voulait bien admettre que la guerre durait depuis aussi longtemps que le prétendait Miriam. Admettre que le traitement des combattants les avait débarrassés du souvenir de chaque journée une fois celle-ci écoulée, les laissant dans une perpétuelle illusion de présent, un présent où la guerre venait à peine de commencer et où la victoire semblait n'être qu'une question de jours.

Bon. Est-ce que c'était si grave ? De louables motifs avaient présidé à la mise au point de ce traitement. Il permettait aux combattants d'endurer une dose de peur et de souffrance qui en d'autres circonstances les eût anéantis. Il devait y avoir eu des fois — il pressentait vaguement qu'il y en avait eu effectivement — où il avait vu agoniser ceux qui l'entouraient, brûlés par la flamme, souffrant le martyre. Et pourtant il n'avait pas été ébranlé de ce spectacle. Il devrait en éprouver de la reconnaissance pour cette thérapeutique guérisseuse.

Quoi qu'eussent enduré ses concitoyens, l'autre bord avait certainement souffert autant. Le camp de Denton était sûr de gagner. La victoire, maintenant, ne devait pas être lointaine. Quelques jours à peine...

Il prit une seconde aspiration profonde. Tout allait bien, il n'avait pas besoin d'avoir si peur. Il n'avait qu'à se rendre à la clinique des combattants pour chercher ses cachets de somnifère.

Il fit quelques pas. Il s'arrêta. Il comprenait maintenant pourquoi la bataille d'aujourd'hui lui avait paru si bizarre. Il n'y avait pas eu d'action du côté ennemi, pas la moindre riposte, à part une courte mitraillade dans la matinée.

C'était sûrement un piège. L'ennemi était malin. Il devait préparer... quelque chose... une attaque massive...

Mais il savait au fond de lui-même que ce n'était pas cela. Le feu ennemi avait été de moins en moins nourri à mesure que les jours passaient. Qui sait, peut-être ne restait-il plus un seul ennemi vivant ?

Le camp de Denton était sûr de gagner ? Oui, peut-être avait-il déjà gagné. Mais il ne restait plus personne sur qui triompher.

Il escalada en sens inverse la pyramide de gravats. Il avait le cœur battant. Quand il arriva devant l'entrée du trottoir mobile, il hésita. Non, il irait plus vite à pied. Il se mit à courir.

Personne ne l'arrêta. Passé le second pâté de maisons, sa blessure à la cuisse se rouvrit. Il sentit couler un filet de sang le long de sa jambe. Mais il avait moins mal qu'avant. Il poursuivit sa course.

Quand il atteignit l'hôpital, il tremblait et haletait. Il avait derrière lui une journée de soldat, avec peu de repos et guère de nourriture. Passant devant le bureau d'admission, il s'engagea dans le couloir et entra dans la salle de Miriam.

Le lit occupé auparavant par l'autre femme était vide et dépouillé de ses couvertures. Il n'y avait plus que Miriam dans la salle.

Maintenant qu'il était là, il se sentait intimidé.

— « Miriam... » dit-il.

— « *Dick !* » Elle souleva la tête. « J'ai eu un bain, » reprit-elle.

« On a emmené ma voisine et on m'a donné un bain. ... Tu ne m'avais pas embrassée en partant. »

— « Oui. » Il la prit dans ses bras. Elle était beaucoup plus maigre et plus légère qu'il ne se la rappelait, au point qu'il en eut le cœur serré. Et ses cheveux... est-ce qu'elle n'avait pas les cheveux châtain foncé naguère ? Maintenant ils étaient presque blond cendré.

Elle s'agrippait à lui, riant et tremblant à la fois, avec des larmes qui roulaient sur ses joues.

— « Je suis tellement contente que tu sois venu, » dit-elle. « Je pensais que j'allais devoir rester là toute seule jusqu'à...

» Tu sais depuis combien de temps tu ne m'as pas embrassée, Dick ? Tu ne t'en souviens pas, j'en suis sûre. Le traitement brouille la mémoire, et quand chaque jour est le premier, peu importe ce qui n'a pas eu lieu la veille. Mais moi, je me le rappelle. Cela fait dix ans. »

Il l'étreignit fortement, en songeant qu'à l'époque où ils étaient amants, elle n'avait jamais voulu s'endormir sans le sentir près d'elle. Elle se réveillait dans la nuit pour le caresser, pour s'assurer qu'il était toujours là. Et voilà qu'ils avaient dormi séparés pendant dix années dans leur étroite couchette de combattants, certains que chaque jour de séparation était le premier jour.

— « Te rappelles-tu cette chanson que je jouais à la guitare ? » demanda-t-elle. « Celle de l'homme debout sur l'échafaud ? Tous l'avaient abandonné — son père, sa mère, ses frères — sauf sa bien-aimée. Elle lui avait apporté de l'or, elle lui avait payé sa rançon, elle l'avait sauvé.

» Je suis si heureuse que tu sois revenu m'embrasser, Dick. Cela me coûtera moins maintenant de... m'en aller. »

Il la déposa doucement sur son oreiller, mais il était furieux.

— « Non, tu ne le feras pas, » s'exclama-t-il.

— « Pas quoi ? »

— « Ce... ce que tu dis. Attends. Attends. Je reviens. »

Il se précipita dans le couloir.

Il eut du mal à trouver un robot-médecin. Les couloirs, les salles qu'il explora étaient vides. Il découvrit une réserve pleine de robots cassés et réduits en pièces détachées, mais il se sentait incapable d'en réparer un. Il ne croisa pas un seul surveillant en chemin. Et partout où il entra dans le grand bâtiment mal éclairé, il retrouvait la même odeur lourde de malpropreté et de pourriture.

Finalement, tout en haut de l'hôpital, il trouva la salle d'opération. Elle était brillamment éclairée, la première salle bien éclairée où il pénétrait.

Il s'avança vivement. Un robot médecin venait de terminer une opération, car il enlevait ses gants et les jetait dans un autoclave tandis que quatre robots infirmiers poussaient une table d'opération roulante où un malade était attaché.

— « Je veux que vous examiniez une malade, » dit Denton.

— « Je ne peux examiner personne sans une réquisition du CA-3, » répliqua le robot de sa voix neutre.

Denton était embarrassé. Il avait des armes sur lui, mais elles ne

feraient aucune impression sur un robot, et s'il endommageait celui-là, ce serait non seulement inutile pour Miriam mais encore dangereux. Et il savait que le CA-3 — en admettant qu'il y ait quelqu'un encore là-bas — ne lui accorderait pas la réquisition.

Il ne lui restait plus qu'à la forger. L'élévator qu'il voulut prendre ne marchait pas ; il descendit en courant les quatre étages jusqu'au bureau d'admission.

Là, pour la première fois, il eut de la chance. Personne n'était là, et il eut tout loisir de fouiller dans les piles de fiches et de formules jusqu'à ce qu'il tombât sur un des bordereaux jaunes du CA-3.

Il gomma le nom et inscrivit à la place celui de Miriam, avec son numéro d'immatriculation. Le sexe était bien féminin ; quant à la date, elle ferait probablement l'affaire. Ses mains étaient moites. Son cœur cognait contre ses côtes.

Il rattrapa le robot médecin au troisième étage.

— « Voilà la réquisition, » dit-il. Et il lui tendit le papier.

Le robot l'étudia soigneusement. Denton retenait sa respiration. Le robot lui rendit la fiche.

— « Parfait, » dit-il. « Où est-elle ? »

Denton était prêt à s'évanouir de soulagement.

— « Venez. Je vais vous conduire, » répliqua-t-il.

Le robot l'accompagna jusqu'à la salle de Miriam, avançant sans bruit sur ses roues bien huilées. Il prit la feuille de température et l'étudia.

— « Le pronostic est défavorable, » déclara-t-il.

— « Peu importe, » répliqua Denton. « Examinez-la et dites-moi ce qu'il y a faire. »

— « Comme vous voudrez. »

Sous le regard anxieux de Denton, le robot rabattit les couvertures et se mit à examiner Miriam. Il lui posa une ou deux questions. Puis il se redressa.

— « Elle souffre de lésions dues à des radiations. Voilà pourquoi ses blessures ne se cicatrisent pas. Il n'y a rien à faire. »

Denton resta paralysé un moment. Puis il dit :

— « Il doit bien y avoir quelque chose. Un traitement quelconque. On peut sûrement tenter quelque chose. »

— « Un traitement, oui, » répliqua le robot. « Des doses massives de laureal sulfhydrylique pourraient l'aider. Mais ce médicament est rare. Il est interdit d'en administrer plus de trois milligrammes à un malade. C'est un médicament de combattant réservé à ceux qu'on a toutes chances de sauver. »

Il s'ébranla sur ses roulettes.

— « Attendez ! » ordonna Denton. « Du laureal sulfhydrylique. Où en trouve-t-on ? »

— « Pourquoi voulez-vous le savoir ? »

— « Pour en obtenir la réquisition. »

— « Vous n'aurez pas de réquisition pour cela. Il est dans la pharmacie, avec nos autres médicaments. »

Le robot s'éloigna. Denton ne savait plus que faire. Un faux ne lui serait d'aucune utilité. La pharmacie devait être fermée. Il ne connaissait même pas le symbole chimique... Sottises ! Il se débrouillerait pour le découvrir.

— « Je vais me dépêcher, » dit-il à Miriam.

La pharmacie était fermée. La porte était verrouillée. Denton fit sauter la serrure au lance-flammes. Il pénétra dans une jungle de flacons et de bouteilles.

Il chercha longtemps avant de trouver le médicament, qui était rangé sur une étagère basse, sous la fenêtre, dans une boîte marron foncé.

Il ne voulait pas se tromper. Il relut l'étiquette : *Laureal sulfhydrylique. Capsules.* 3 *mg.* Oui, c'était bien cela.

Il ouvrait sa poche pour y mettre la bouteille quand une voix dit derrière lui :

— « Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il se redressa d'un bond, revolver au poing. C'était le pharmacien : un homme, pas un robot, au visage intelligent usé par le souci. Denton s'écria :

— « N'essayez pas de m'arrêter. »

— « Oh ! je n'en ai pas envie... Du laureal sulfhydrylique. Un spécifique des lésions radio-actives. Mais il est rationné, un médicament rare. »

— « C'est pour mon amie. D'ailleurs les attaques ennemies ont cessé. Les combattants n'en auront plus besoin. »

— « Hem. Vous ne devez pas avoir eu votre traitement pour vous rendre compte de la situation à ce point-là. »

Denton se demandait quelles étaient les réactions de cet homme à son égard. Il répliqua :

— « Et vous ? Vous n'avez pas pris de calmants non plus. »

— « Non. Je ne peux aider personne — parfois un pharmacien peut soulager un peu les gens — si je suis sous l'effet d'un calmant. »

Il prit un flacon sur un rayon et le tendit à Denton, qui le surveillait de près, son revolver braqué.

— « Vous feriez bien d'emporter cela aussi, » ajouta-t-il. « De la codéine. Si elle est fortement atteinte par les radiations, elle en aura besoin. Où est-elle ? Dans l'hôpital ? »

— « Oui. » Denton saisit le flacon de la main gauche.

— « Je ne vous trahirai pas, » reprit le pharmacien. « Mais quittez les lieux le plus tôt possible. Tout au moins avant le matin. La police est toujours en action. Si elle vous rattrape, non seulement elle vous arrêtera, mais encore elle vous prendra le médicament. »

Le pharmacien tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— « Venez avec nous, » lui cria impulsivement Denton.

— « Non, je peux encore rendre service à des gens ici. Mais vous seriez sage de partir. » Il ne s'était pas retourné pour répondre.

— « Oui. C'est juste. Merci. »

Denton revint auprès de Miriam. Il lui fit avaler deux capsules de laureal sulfhydrylique et un demi-cachet de codéine.

— « Est-ce que tu as eu quelque chose à manger ? » lui demanda-t-il.

— « Rien depuis ce matin. »

— « Je vais tâcher de dénicher des vivres. »

La cuisine de l'hôpital n'était guère fournie, mais il découvrit du pain et une boîte d'œufs en conserves qu'il ouvrit. Il rapporta son butin sur un plateau et ils mangèrent côte à côte, partageant un repas pour la première fois depuis bien des années.

— « Miriam... » dit-il quand ils eurent fini.

— « Oui ? » Elle lui tenait la main.

— « Il faut que nous partions d'ici. »

Il lui parla du pharmacien.

— « Mais... où pourrions-nous aller ? » Sa voix avait perdu son accent désespéré du début. Elle vibrait d'anxiété. « Et les routes doivent être surveillées. Comment est-ce, au dehors ? »

— « Tâchons de gagner une zone neutre. Nous ne savons pas jusqu'à quel point la guerre a été limitée, ni ce qui s'est passé exactement. Nous verrons bien. Quant au voyage... est-ce que tu te sens la force de partir en fauteuil roulant ? »

— « Je... je pense que oui. »

Il devinait qu'elle redoutait la souffrance physique provoquée par le moindre mouvement. Il pressa ses doigts.

— « Si tu peux te tenir assise, » expliqua-t-il, « je pense arriver à nous faire sortir par un des conduits horizontaux d'aération. »

— « Mais... est-ce qu'il n'y a pas des ventilateurs ? »

— « J'ai la conviction qu'ils ne marchent plus. » Il mentionna les particules de poussière qu'il avait remarquées en venant à l'hôpital. « Quelques-uns des conduits horizontaux sont d'un diamètre suffisant pour qu'on s'y tienne debout. Rappelle-toi, j'étais ingénieur autrefois. Et ils ressortent très loin des remparts de la ville, pour amener l'air pur.

» Je cours chercher un fauteuil roulant. »

— « Mon chéri ! »

Il trouva un fauteuil dans la réserve où étaient empilés les robots hors d'usage. Il entassa sous le siège des boîtes de conserves et une gourde pleine d'eau, puis il le garnit de couvertures et de coussins pour Miriam. Il se munit également d'une lampe-torche et de bandages pour les blessures de la jeune femme. Mais il était maintenant si fatigué qu'il fut obligé de se reposer. Il donna deux autres cachets à son amie, puis tira un lit auprès du sien et s'y étendit. Il s'endormit en lui tenant la main.

Le jour n'était pas encore levé quand ils quittèrent l'hôpital. Ils rencontrèrent un infirmier robot à la rampe de sortie, mais celui-ci ne tenta aucunement de les arrêter. Il y avait un orifice de ventilation à deux pâtés de maisons de là. Denton commença à pousser le fauteuil dans la rue sombre et silencieuse.

Aux trois quarts du chemin, il s'arrêta.

— « Une minute, » dit-il. Il se faufila entre deux des planches qui bouchaient en partie la devanture d'une boutique.

Avant que Miriam ait eu le temps de s'inquiéter, il revint avec un objet qu'il déposa sur ses genoux.

— « Dick ! Une mandoline ! » Son visage s'était éclairé. Elle caressa avec douceur le bois lisse de l'instrument.

— « Et voilà son plectre, » ajouta-t-il en le lui mettant dans la main.

Ils atteignirent enfin l'entrée du conduit. Elle était grillagée. Il en fit sauter la serrure avec son lance-flammes et poussa le fauteuil à l'intérieur, puis il remit la grille en place.

Le trajet était pénible — le conduit était raboteux à l'extrême — mais faisable. Quand il vit à quel point Miriam souffrait des cahots, Denton lui donna un cachet calmant. Ils avaient parcouru à peu près trois kilomètres lorsqu'il s'avisa qu'ils se trouvaient presque exactement en dessous du poste affecté à sa batterie.

Il hésita. La tête de Miriam dodelinait. La laisser lui répugnait, mais il voulait essayer de voir ce qu'il pouvait faire pour ses hommes. La jeune femme acquiesça quand il lui en parla.

Il la nantit de deux capsules de laureal et d'un second cachet calmant. Il se faufila à travers le grillage de ventilation qui était lâche à cet endroit, puis il grimpa à pied et par les escaliers mécaniques les quatre étages qui le séparaient de la surface.

Le soleil surgissait de l'horizon. Son équipe venait de prendre son poste, riant, bavardant, plaisantant. C'était un beau jour tout neuf.

Pendant un moment Denton les envia. Ils avaient l'air si dispos et si détendus, le visage lisse et reposé, enduit d'un vernis de calme. Peut-être un calme mensonger, une sensation de fausse sécurité valaient-ils mieux que rien. Puis il songea à Miriam qui l'attendait en bas.

Il entendit Terry, son lieutenant, déclarer aux autres :

— « Une journée splendide pour commencer la guerre ! »

Les autres rirent. Denton s'avança et posa la main sur la manche de Terry.

— « Terry, il n'y a plus de guerre. Elle est terminée. Tout est fini. »

L'autre écarquilla les yeux. Puis il se mit à rire.

— « Diable, mon commandant, voilà une bonne plaisanterie. Attendez que je la répète aux autres ! « Tout est fini. » Quelle bonne blague ! »

Denton secoua la tête.

— « Je parle sérieusement. La guerre est finie. Ceux de l'autre bord sont tous morts. *La guerre durait depuis plus de dix ans.* »

Terry hésita un instant. Puis il recommença à rire.

— « Pour un bateau, c'est un joli bateau... Donovan, tu ferais bien de te dépêcher de charger. Du nerf, mes enfants. C'est très important de prendre l'avantage dès les premiers jours.

Denton parla à Donovan, à O'Shea, à Carrignan. Ils lui rirent au nez ou détournèrent les yeux avec embarras. C'était inutile, ils ne voulaient pas l'écouter. Il avait bien pensé que c'était ce qui se passerait. Ils avaient eu leur traitement.

Il se résigna. Comme il se dirigeait de nouveau vers l'escalier par où

l'on accédait à la batterie, il entendit Terry répéter avec entrain : « Quelle journée magnifique pour commencer la guerre ! »

Le calmant avait soulagé Miriam. Elle lui sourit et l'embrassa.

— « J'ai accordé la mandoline pendant ton absence. Ecoute, » dit-elle.

« *Laisse aller ta corde, bourreau,*
Attends encore un moment
Je vois venir ma bien-aimée,
Qui a tant chevauché... »

Denton poussa le fauteuil sur la surface inégale et quand Miriam en vint à la fin de la chanson — la réponse à la question angoissée du condamné : « *Ou bien es-tu venue me voir pendre en haut du gibet ?* » — il se joignit à elle.

Ils chantèrent en chœur :

« *Oui, je t'ai apporté de l'or,*
Oui, j'ai payé ta rançon.
Et point ne suis accourue
Te voir pendre au gibet. »

Dans le conduit, l'air semblait maintenant plus frais. Qu'allaient-ils trouver au dehors ? Leurs chances ne pesaient pas lourd, Denton le savait. Une malade dans un fauteuil roulant, et une mandoline. Mais il souriait en poussant le fauteuil sur le sol accidenté.

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)



Drame de famille

par GÉRARD KLEIN

Où, en un conte ultra-bref, Gérard Klein nous montre que l'invasion de la Terre pourrait s'accomplir de la plus imprévue des façons...



Ils étaient cinq, autour de la table, qui mangeaient. Le père, la mère, les trois enfants. Tintements de fourchettes, de verres. Le vent apportait par la fenêtre ouverte un parfum de feuilles tombées et de pluie, de fleurs fanées, humides et grises de suie.

La fenêtre était ouverte, et le jardin calme comme l'air. Le tout petit pataugeait dans sa soupe. Les autres marmonnaient des phrases inintelligibles, la bouche pleine :

« Passe-moi le pain. » « Passe-moi le vin. »

Les mâchoires s'abaissaient, se serraient. L'aîné faisait des boulettes qu'il expédiait dans les yeux du chat.

C'était un soir comme les autres, une famille comme les autres. Le soleil rosissait un peu la nappe et dorait les couverts.

Les arbres étaient tranquilles, au dehors, mouillés. Il passa quelqu'un sur la route. Le petit se mit à rire. Ils continuèrent de boire, de mastiquer, de rêver, de discourir dans le vide, de suivre attentivement les évolutions de mouches fantômes.

Soudain, ils frissonnèrent, tous en même temps.

Ils ne bougèrent plus, une main resta tendue vers le plat, la cruche demeura suspendue en l'air, à bout de bras, les mâchoires se figèrent, les couteaux s'immobilisèrent tandis que la viande refroidissait, le sourire du petit devint une grimace, les paroles se gelèrent sur les lèvres, la fourchette du cadet cessa de tracer d'étranges arabesques.

Pas un bruit. Pas un geste.

Puis le bras s'abaissa et posa la cruche. Ils se remirent à manger, à découper, à tourner une cuiller inutile dans un potage froid. Mécaniquement.

Ils ne disaient rien. Ils s'arrêtèrent et croisèrent les bras.

Ils cessèrent de sourire, de fixer les insectes ou la route.

Ils se regardèrent tous, froidement, les yeux dans les yeux, comme ils ne l'avaient jamais fait. Puis la mère et les enfants tournèrent des yeux hostiles et étonnés vers le père :

— « Nous ne devions être que quatre. »

Le père écarta son assiette et dit :

— « Je représente Aldébaran IV. Nous voulons nous aussi notre part de la Terre. Et comme il restait un corps libre... »

Les quatre autres hésitèrent, puis approuvèrent de la tête, solennels, très droits.

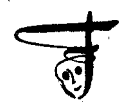
Et ils commencèrent leurs délibérations.

***

— « Voilà une famille qui a bien changé, » dit la voisine. « Ils n'ont même pas semblé me reconnaître, ce soir. Ils sont comme possédés. »

La lumière de la lampe vacilla brusquement.

« Des âmes passent, » dit-elle.



Le haut lieu

(The splendid source)

par RICHARD MATHESON

Richard Matheson est un des maîtres, entre autres, du récit d'épouvante, si l'on en juge par la plupart de ses nouvelles parues dans « Fiction » *et ses deux romans* « Je suis une légende » *et* « L'homme qui rétrécit » *(Denoël). Mais Matheson est également capable d'écrire d'excellents contes humoristiques, comme en témoignait déjà, naguère, sa nouvelle* « Funérailles » *(« Fiction » n° 27). Dans le récit que vous allez lire, il nous offre une satire de l'histoire où le monde entier est menacé par un vaste complot. Et il nous révèle à cette occasion la réponse à un grave problème...*



« ... *Doncques, mesnagez-moi dans vos médisances, et lisez cecy plus tost à la nuit que pendant le iour; et point ne le donnez aux pucelles, s'il en est encores... Mais ie ne crains rien pour ce livre, veu qu'il est extraict d'un haut et gentil lieu, d'où tout ce qui est issu a eu grant succez...* »

Balzac, Contes Drolatiques. Prologue.

C'EST celle que l'oncle Lyman raconta dans le pavillon d'été qui déclencha toute l'affaire.

Talbert eut juste droit à la fin de l'histoire ; il allait entrer dans le pavillon quand il s'immobilisa brusquement en entendant la voix de l'oncle Lyman :

— « Alors l'actrice s'écrie : Oh ! mon Dieu, j'avais compris que vous parliez de salsifis ! »

Tout le monde éclata de rire. Sans dire un mot, Talbert resta un moment à regarder à travers le rosier les invités qui se tapaient sur les cuisses. Dans ses sandales, ses doigts de pieds commencèrent à s'agiter, ce qui, chez lui, était signe de réflexion intense.

Ensuite, Talbert alla faire le tour du lac Bean, contempla les vagues argentées qui venaient mourir sur le bord, admira les cygnes qui glissaient lentement sur l'eau, fixa dans les yeux les poissons rouges. Et pensa.

— « J'ai pensé à quelque chose, » dit-il ce soir-là.

— « Ah non ! » s'écria l'oncle Lyman, déjà plein d'appréhension.

Mais il n'ajouta rien d'autre. Si une catastrophe devait arriver, autant en être débarrassé tout de suite.

Et elle arriva.

— « Les histoires cochonnes, » dit simplement Talbert Bean III.

— « Comment ? »

— « Oui, ces montagnes d'histoires cochonnes qui déferlent sur le pays tout entier. »

— « Tu m'excuseras, » dit l'oncle Lyman, « mais je ne crois pas que je comprenne très bien. »

Sa voix tremblait d'inquiétude.

— « Un sujet absolument plein de mystère ; fascinant. Tu ne trouves pas ? »

— « De mystère ? »

— « Regarde, » dit Talbert. « Dans tout le pays, à longueur de journée, les gens passent leur temps à se raconter des histoires gauloises. Dans les bars, sur les stades, dans les salles de spectacles, dans les bureaux, aux coins des rues, dans les vestiaires. Partout. Absolument partout. C'est un véritable déluge. »

Talbert se tut un moment, en pleine méditation.

Puis il s'écria :

« *Qui est-ce qui les fabrique ?* »

L'oncle Lyman regarda son neveu avec les yeux du pêcheur qui aurait trouvé un serpent de mer au bout de sa ligne — avec une expression d'horreur et de répugnance à la fois.

— « J'ai bien peur... » commença-t-il.

— « Je veux savoir d'où viennent ces histoires, » l'interrompit Talbert. « Leur origine, leur genèse. »

— « *Pourquoi ?* » demanda l'oncle Lyman en articulant avec peine.

— « Parce que c'est capital, » répondit Talbert. « C'est un domaine mystérieux, inexploré, de notre patrimoine culturel. Presque une aberration, et personne encore ne s'y est jamais attaché. »

L'oncle Lyman garda le silence. Ses doigts se replièrent mollement sur le journal financier qu'il avait à peine commencé. Derrière ses lunettes à verres octogonaux, ses yeux n'étaient plus que deux petites boules affolées.

Il finit par demander à son neveu, avec un gros soupir :

— « Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? »

— « Nous devons partir, » dit Talbert, « de l'histoire que tu racontais cet après-midi dans le pavillon d'été. Où l'as-tu entendue ? »

— « C'est Kulpritt qui me l'a racontée, » répondit l'oncle Lyman.

Andrew Kulpritt faisait partie de toute l'équipe de juristes qu'employaient les Entreprises Bean.

— « Excellent, » dit Talbert. « Appelle-le au téléphone, et demande-lui d'où il la tient.

L'oncle Lyman sortit sa montre plate de son gousset.

— « Il est près de minuit, Talbert, tu sais. »

Talbert eut un geste dédaigneux.

— « *Voyons,* » dit-il. « C'est sérieux. »

L'oncle Lyman fixa un bon moment son neveu sans rien dire. Que faire ? Avec un soupir de découragement, il prit l'un des trente-cinq téléphones de la Résidence Bean.

Debout sur le tapis en peau d'ours, les doigts de pieds recroquevillés, Talbert le regardait.

L'oncle Lyman composa le numéro.

— « Kulpritt ? Désolé de vous réveiller. Talbert voudrait savoir d'où vous tenez l'histoire sur l'actrice qui croyait que le directeur avait dit : salsifis. »

Il se tut un moment, puis reprit :

— « Je *disais...* »

Une minute plus tard, il raccrocha et déclara, l'air furieux :

— « Il la tient de Prentiss. »

— « Appelle-le. »

— « *Talbert !* »

— « Maintenant. »

L'oncle Lyman prit une grande respiration, plia avec soin son *Wall Street Journal,* éteignit son immense cigare dans le cendrier, sur la table d'acajou qui se trouvait à côté de lui, et, l'air épuisé, sortit de la veste de son smoking son carnet d'adresses en cuir marqué au fer.

Les investigations donnèrent les résultats suivants :

Prentiss la tenait de George Sharper, de la C. P. A. ; Sharper la tenait de Abner Ackerman, de la M. D. ; Ackerman la tenait de William Cozener, des Prune Products ; Cozener la tenait de Rodney Tassel, du Cyprian Club ; Tassel la tenait de O. Winterbottom ; Winterbottom la tenait de H. Alberts ; Alberts la tenait de D. Silver ; Silver de B. Phryne ; et Phryne de E. Kennelly.

Mais Kennelly assura que c'était l'oncle Lyman qui la lui avait racontée.

La piste tournait au cercle vicieux...

— « On cherche à cacher quelque chose, » dit Talbert. « Ces histoires ne naissent pas par génération spontanée. »

Il était quatre heures du matin. L'oncle Lyman, inerte, l'œil vide, était affalé dans son fauteuil.

« Elles viennent bien de quelque part, » insista Talbert.

L'oncle Lyman resta sans réaction.

« Mais on dirait que ça te *laisse froid !* », s'écria Talbert, l'air complètement stupéfait.

L'oncle Lyman grogna.

« Je ne te comprends vraiment pas, » reprit Talbert. « Nous nous trouvons devant un fait d'une importance incalculable, et dont la signification peut être absolument fantastique ! Peux-tu me trouver un être humain, juste un, qui n'ait jamais entendu de sa vie une seule histoire de ce genre ? Eh bien, moi, je peux te dire que non, tu ne le trouveras pas ! Et pourtant connais-tu un seul être humain qui puisse te dire *d'où* elles viennent ? Non, il n'existe pas non plus ! »

La démarche lourde, l'air absorbé, Talbert traversa la pièce et alla se poster devant l'immense cheminée. Fixant le feu, il médita un moment en silence, puis déclara :

— « J'ai beau être un milliardaire, ça ne m'empêche pas d'avoir une

âme sensible. » Et il ajouta en faisant brusquement demi-tour : « Et ce mystère me fascine. »

L'oncle Lyman essayait de dormir sans fermer les yeux.

« J'ai toujours eu plus d'argent que je n'en ai jamais eu besoin, » continua Talbert. « Je n'ai même pas eu besoin de m'occuper de son investissement. Mais mon père m'a laissé en mourant un autre capital, un autre atout, et c'est celui-là que j'ai toujours cherché à faire fructifier — je veux parler de mon cerveau. »

L'oncle Lyman remua. Il venait de penser à quelque chose.

— « Qu'est-ce qui est donc arrivé à cette société que tu avais fondée ? La S. P. S. P. A. ? »

— « Hein ? Ah ! la Société Protectrice de la Société Protectrice des animaux ! C'est du passé. »

— « Et ton intérêt pour les grands problèmes mondiaux ? Ce traité de sociologie, tu sais, que tu avais commencé à écrire. »

— « *J'ai vécu dans les taudis,* tu veux dire ? » dit Talbert en haussant les épaules. « Des bêtises ! »

— « Et ton parti politique, les Pro-Antidéparlementaristes ? Qu'est-ce qu'il en reste ? »

— « Rien. Sapé de l'intérieur par la réaction. »

— « Et le Bimétallisme ? »

— « Oh, ça ! » s'écria Talbert avec un sourire méprisant. « C'est antique, mon cher oncle. J'avais trop lu d'Emily Brontë. »

— « Et, puisqu'on parle de romans, tes ouvrages de critique littéraire ? *L'emploi du point virgule chez Jane Austen* ? Et *Horatio Alger, un satirique méconnu* ? Sans parler de *La reine Elizabeth était-elle Shakespeare ?* » !

— « *Shakespeare était-il la reine Elizabeth ?*, » corrigea Talbert. « Ça, mon oncle, c'est fini, complètement fini ! D'un certain intérêt à une certaine époque, c'est tout... »

— « C'est la même chose, j'imagine, pour *De l'embauchoir : le pour et le contre*, hein ? Et pour tous tes articles scientifiques aussi — *Relativisme de la relativité ; Darwin suffit-il ?*, etc. »

— « C'est mort et enterré, tout ce qu'il y a de plus enterré. Non, il était indispensable que je vienne apporter des solutions à tous ces problèmes à un moment donné de mon existence, mais maintenant, j'ai l'intention de me consacrer à des recherches autrement importantes. »

— « Comme de savoir qui fabrique les histoires cochonnes, » dit l'oncle Lyman.

— « Exactement, » lui répondit Talbert avec gravité.

*
* *

Le lendemain matin, quand son valet de chambre vint poser sur son lit le plateau avec son petit déjeuner, Talbert lui demanda :

— « Redfield, est-ce que vous savez des histoires drôles ? »

Redfield regarda un moment son maître avec l'expression impassible et morose dont la Nature l'avait gratifié à sa naissance, puis il dit :

— « Des histoires drôles, Monsieur ? »

— « Mais oui, vous savez ce que je veux dire, des gaudrioles. »

Redfield, debout près du lit de Talbert, prit la tête d'un cadavre choqué pour dire au bout de trente secondes :

— « Eh bien, Monsieur, quand j'étais tout jeune, je me souviens d'en avoir entendu une... »

— « Oui ? » s'écria Talbert.

— « Je crois que c'était à peu près comme cela, » reprit Redfield. Quelle est, heu... Quelle est la différence entre une valise... »

— « Mais non, » s'écria Talbert en secouant la tête, « je veux dire des histoires *sales !* »

Redfield ouvrit des yeux grands comme des soucoupes. On eût dit qu'il venait de trouver un crapaud dans son assiette.

— « Vous n'en connaissez pas ? » demanda Talbert, déçu.

— « Que Monsieur veuille bien m'excuser, » dit Redfield, « mais si je peux lui faire une suggestion, je crois que le chauffeur serait plus à même de... »

* * *

— « Connaissez-vous des histoires cochonnes, Harrison ? » demanda Talbert dans le tube acoustique de la Rolls-Royce qui filait silencieusement sur la route Bean en direction de la Nationale 27.

D'abord, Talbert crut que Harrison n'avait pas entendu. Mais au bout d'un moment, le chauffeur se retourna et regarda son patron. Et il commença, avec un sourire en coin qui lui rida toute sa figure rougeaude :

— « Eh bien, Monsieur, il y a celle du type qui est en train de manger un oignon, assis au bord d'une passerelle. Vous la connaissez ? »

Talbert sortit son stylomine à quatre couleurs.



L'ascenseur emmenait Talbert au dixième étage du Gault Building.

Le trajet pour arriver à New York avait pris une heure, mais pour une fois, il ne le regrettait pas.

Non seulement il avait pu prendre note des sept histoires les plus choquantes et les plus vulgaires qu'il eût jamais entendues de son existence, mais il avait obtenu d'Harrison qu'il lui promît de l'emmener dans les différents endroits où il les avait récoltées.

L'enquête avait démarré pour de bon.

Talbert lut sur le verre cathédrale de la porte : MAX AXE, DETECTIVE PRIVE — AGENCE DE RENSEIGNEMENTS. Il tourna le bouton et entra.

Une pin-up réceptionniste l'annonça et le fit entrer dans un grand bureau sobrement meublé. Accrochés aux murs, se trouvaient un permis de chasse et une mitraillette.

Mr. Axe donna une poignée de main à Talbert et lui dit :

— « Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? »

— « Tout d'abord, » dit Talbert, « est-ce que vous connaissez des histoires cochonnes ? »

Une bonne minute, Mr. Axe eut du mal à avaler. Quand il eut récupéré, il raconta à Talbert celle du singe et de l'éléphant.

Talbert la nota sur son carnet, puis il loua les services de l'agence pour qu'ils enquêtent sur toutes les personnes à qui l'oncle Lyman avait téléphoné la nuit dernière, et pour qu'ils signalent tout ce qui pourrait avoir de l'importance.

Après avoir quitté l'agence Max Axe, Talbert dit à Harrison que c'était à lui de décider de l'endroit où aller maintenant. Dans le premier bistro, Talbert récolta une histoire : celle du nain qui s'était déguisé en saucisse.

Toute la journée, Talbert fit découverte sur découverte. Le soir, il avait entendu l'histoire du plombier loucheur dans le harem, celle du curé qui gagne une anguille à une tombola, celle du pilote de chasse qui descend en enfer, celle des deux guides scouts qui font tomber leur chewing-gum dans la machine à laver.

Entre autres.



— « Il me faut, » dit Talbert, « un billet d'avion aller et retour pour San Francisco et une chambre retenue à l'hôtel Millard Filmore. »

— « Et puis-je savoir pourquoi ? » demanda l'oncle Lyman.

— « Parce qu'en faisant aujourd'hui cette tournée avec Harrison, un représentant en lingerie de dames m'a assuré que je récolterais une quantité extraordinaire d'histoires osées si j'allais voir Harry Shuler, le garçon du Millard Filmore. Ce vendeur m'a dit que, pendant les trois jours passés par lui dans cet hôtel à l'occasion d'une sorte de congrès, Shuler lui avait raconté plus d'histoires gauloises qu'il n'en avait jamais entendu pendant tout le reste de son existence. Et il a 39 ans. »

— « Et tu vas... ? » commença l'oncle Lyman.

— « Parfaitement, » dit Talbert. « Il faut remonter le fleuve qui a le plus gros débit. »

— « Talbert, » dit l'oncle Lyman, « *pourquoi* est-ce que tu fais ça ? »

— « Je fais une enquête, » répondit Talbert en toute simplicité.

— « Mais pour *quoi* faire, bon Dieu ? »

— « Pour trouver le *sens caché* des choses. »

L'oncle Lyman se mit les mains sur la figure et s'écria :

— « Tu es le portrait de ta mère ! »

— « Elle n'a rien à faire là-dedans, » dit Talbert d'un ton menaçant. « C'est la femme la plus merveilleuse qu'il y ait jamais eu sur terre. »

— « Et alors, comment se fait-il qu'elle soit morte piétinée par la foule à l'enterrement de Rudolph Valentino ? » répliqua l'oncle Lyman.

— « C'est un ragot de basse classe, et tu le sais bien. Maman passait par hasard devant l'église en allant porter des secours à la Maison des Malheureux Enfants des Marins Pécheurs — l'un de ses nombreuses

œuvres de charité. Elle a été entraînée par un remous de la foule déchaînée, et c'est bien malgré elle qu'elle a trouvé la mort au milieu de ces femmes hystériques. »

Un lourd silence s'établit dans la pièce. A la fenêtre Talbert contemplait le lac Bean que son père avait fait creuser au bas de la colline en 1923.

— « Réfléchis un peu » dit-il. « Le pays... que dis-je, le pays ?... le *monde entier* frissonne d'histoires grivoises ! Pourquoi ? *Comment ?* Oui, comment franchissent-elles les océans, comment se répandent-elles sur tous les continents ? Par quels moyens mystérieux bondissent-elles par-dessus jungles et déserts pour venir atteindre les endroits les plus reculés du globe ? »

Il se retourna et fixa un moment l'oncle Lyman immobile et dont le regard allait se perdre dans quelque lointain infini.

« *Je veux le savoir,* » dit Talbert.

A minuit moins dix, il montait dans l'avion de San Francisco et s'asseyait près d'un hublot. Un quart d'heure plus tard, l'avion s'envolait dans la nuit noire.

Talbert se tourna vers son voisin.

— « Est-ce que vous connaissez des histoires cochonnes, Monsieur ? » demanda-t-il, le crayon à la main.

L'homme le fixa sans répondre.

— « Oh ! excusez-moi, » s'étrangla Talbert, « mon Père. »

*
* *

Entré dans sa chambre, Talbert tendit un billet de cinq dollars tout neuf au garçon et lui demanda de lui raconter une histoire.

Shuler lui raconta (de nouveau) celle du type qui mange un oignon assis sur une passerelle. Talbert ouvrit des oreilles plus qu'attentives, ses doigts de pieds s'agitant frénétiquement dans ses chaussures. Quand Shuler eut terminé, Talbert lui demanda où il pourrait entendre d'autres histoires du même genre. Shuler lui dit qu'il n'avait qu'à aller sur les quais, dans un bistro qui s'appelait « *Chez Davy Jones.* »

Il était encore assez tôt dans la soirée quand Talbert, après avoir bu un verre avec l'un des représentants des Entreprises Bean pour la côte Ouest, prit un taxi et se fit conduire chez Davy Jones. C'était un endroit mal éclairé, tout rempli de fumée. Talbert alla s'asseoir au bar, commanda un double bourbon et sortit son stylomine.

Il lui fallut moins d'une heure pour recueillir l'histoire de la vieille fille qui se prend le nez dans le robinet de la baignoire, celle des trois voyageurs de commerce et de la fermière ambidextre, celle de la bonne qui croit que ce sont des olives et celle du nain déguisé en saucisse. Cette dernière, Talbert s'appliqua à la reproduire textuellement afin de pouvoir étudier plusieurs variantes imputables au folklore et aux coutumes régionales.

A 22 h 16, l'homme qui venait de raconter à Talbert l'histoire des

deux paysans jumeaux et de leur sœur bicéphale, lui dit qu'il trouverait en Tony, le barman, une source inépuisable d'histoires grivoises, de bouts-rimés cochons, d'anecdotes piquantes, d'épigrammes osées et de dictons licencieux.

Talbert se rapprocha du bar et demanda au dénommé Tony comment il avait acquis toute cette érudition spécialisée. Après lui avoir dit le bout-rimé sur le sexe de la bête à bon Dieu, le barman lui donna le nom d'un certain Frank Bruin, un commis-voyageur d'Oakland, mais qui n'était malheureusement pas là ce soir.

Talbert sauta sur un annuaire de téléphone. Il y avait cinq Frank Bruin à Oakland. La poche pleine de jetons, Talbert entra dans une cabine et se mit au travail.

Sur les cinq Frank Bruin, il y en avait deux qui étaient commis-voyageurs. L'un d'entre eux se trouvait momentanément retenu à Alcatraz. L'autre habitait Hogan's Alley, mais sa femme répondit à Talbert qu'il était en train de jouer aux boules, comme tous les jeudis soir, avec l'équipe de Moonlight Mattress Company.

Talbert sortit du bar, monta dans un taxi et dit au chauffeur d'aller à Oakland. Il avait l'impression que ses doigts de pieds avaient la danse de Saint-Guy.

Veni, vidi, vici ?

*
* *

Bruin était un type qui tenait plus de place qu'une aiguille dans une meule de foin.

En arrivant à Hogan's Alley, Talbert aperçut tout un groupe d'hommes qui faisaient cercle autour d'un orateur bien en chair, et complètement chauve. Il avait le crâne tout rouge. En s'approchant du conglomérat, Talbert entendit l'orateur dire une phrase qui fut suivie d'un énorme éclat de rire — et cette dernière phrase lui fit tirer l'oreille :

— « Alors l'actrice s'écrie : Oh ! mon Dieu, j'avais compris que vous parliez de fruits confits ! »

Un trait fondamental des histoires cochonnes venait de recevoir une application magistrale, se dit Talbert : à savoir, le mot de la fin interchangeable.

Quand tout le monde fut parti, Talbert s'approcha de Mr. Bruin, se présenta et lui demanda d'où il tenait cette histoire.

— « A quoi ça rime, cette question ? » demanda Mr. Bruin.

— « Oh ! à rien, » répondit Talbert, toujours plein de ressources.

— « Je ne me rappelle pas où je l'ai entendue, » dit Mr. Bruin d'un ton définitif. « Excusez-moi, vous voulez ? »

Talbert le suivit un moment, mais sans arriver à en tirer quoi que ce fût, si ce n'est la certitude que l'autre cherchait à cacher quelque chose.

Quand il rentra à son hôtel, Talbert trouva un télégramme qui l'attendait chez le portier.

« MR. RODNEY TASSELL REÇU APPEL LONGUE DISTANCE D'UN CERTAIN MR. GEORGE BULLOCK, HOTEL CARTHAGE, CHICAGO, FAISANT PART HISTOIRE NAIN DEGUISE EN SAUCISSE. STOP. INTERESSANT ? STOP. AXE. »

— « Oh, oh ! Mon petit Talbert ! » murmura-t-il.

Une demi-heure plus tard, il avait quitté son hôtel, pris un taxi jusqu'à l'aérodrome, et il volait vers Chicago.

Vingt minutes après son départ du Millard Filmore, un homme en complet sombre à rayures fines alla demander au concierge de l'hôtel dans quelle chambre habitait Mr. Talbert Bean III. Quand la concierge lui eut dit qu'il était parti, ses yeux se durcirent brusquement ; il se dirigea vers une cabine téléphonique. Quand il en ressortit, son visage était couleur de cendre.

*
* *

— « Je suis désolé, » dit l'employé de la réception. « Mr. Bullock nous a quitté ce matin. »

— « Oh... »

Le dos de Talbert se courba. Toute la nuit pendant qu'il était dans l'avion, il avait passé son temps à relire, à classer ses notes, essayant de distinguer des catégories, des régions de concentration géographiques, des rapports chronologiques. Mais sans résultats ; des efforts stériles. Il était épuisé. Et maintenant, ce nouveau coup.

— « Et il ne vous a pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier ? »

— « Juste Chicago. »

— « Je vois. »

Mais après avoir pris un bain et dîné dans sa chambre, Talbert se sentit en meilleure forme. Il s'installa dans un fauteuil avec, devant lui, le téléphone et l'annuaire. Il y avait quarante-sept George Bullock à Chicago. Après chaque coup de téléphone, Talbert en supprimait un de la liste.

A 15 h., il s'effondra.

A 16 h 21, il se réveilla et se remit au travail. Il ne lui restait plus que onze coups de téléphone à donner.

Finalement, il tomba sur la propriétaire du Mr. Bullock qu'il cherchait. Elle lui dit qu'il n'était pas là, mais qu'il allait rentrer dans la soirée.

— « Vous êtes trop aimable, merci infiniment, » répondit en raccrochant un Talbert pâle, aux yeux rouges, qui alla s'écrouler sur son lit — et se réveilla quelques minutes après sept heures.

Il s'habilla aussi vite qu'il put, sortit dans la rue, s'arrêta le temps d'avaler un sandwich et un verre de lait, et monta dans un taxi d'où il sortit une heure plus tard. Il était en face de chez George Bullock.

Ce fut Bullock lui-même qui vint lui répondre à la porte.

— « Oui ? » dit-il.

Talbert se présenta et lui dit qu'il était déjà allé à l'hôtel Carthage un peu plus tôt pour essayer de le voir.

— « Pourquoi ? » demanda Mr. Bullock.

— « Pour savoir d'où vous tenez cette histoire du nain déguisé en saucisse, » dit Talbert.

— « *Pardon ?* »

— « J'ai dit... »

— « Je vous ai entendu, Monsieur, » dit Mr. Bullock, « mais je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire. »

— « Et moi, j'ai l'impression, Monsieur, que vous cherchez à cacher quelque chose ! »

— « Cacher quelque chose ? Je crains... »

— « Le pot aux roses est découvert, Monsieur ! » rugit Talbert. « Alors, vous ne voulez pas vous mettre à table et m'avouer d'où vous tenez cette histoire ? »

— « Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, Monsieur ! » répondit Bullock d'un ton tranchant. Mais il était pâle comme la mort.

Talbert ajouta simplement :

— « Vraiment ? »

Et avec un ravissant sourire, il fit demi-tour en souplesse et abandonna Bullock qui tremblait de tous ses membres. En se rasseyant dans le taxi, Talbert lui jeta un dernier coup d'œil : Bullock le fixait toujours ; tout d'un coup, il se retourna et rentra dans la maison comme s'il avait le diable à ses trousses.

— « A l'hôtel Carthage ! » dit Talbert au chauffeur. Il était ravi de son coup de bluff.

Pendant le trajet du retour, Talbert repensa au trouble et à l'inquiétude de Bullock, et il se mit à sourire. C'était cuit. La bête était aux abois. Et s'il ne se trompait pas, il y avait de grandes chances pour que...

Talbert entra dans sa chambre. Un homme était assis sur son lit, en imperméable et en chapeau melon. En voyant Talbert, l'étranger frémit de toute sa moustache qui avait l'air d'une brosse à dents défraîchie.

— « Talbert Bean ? » demanda-t-il.

Talbert s'inclina.

— « Pour vous servir, » dit-il.

L'homme, un certain Bishop, Colonel en retraite, regarda Talbert sans dire un mot. Ses yeux étaient durs comme l'acier.

— « Où voulez-vous en venir, Monsieur ? » finit-il par dire d'une voix cassante.

— « Je ne comprends pas, » répliqua Talbert, amusé.

— « Je ne vous crois pas, Monsieur, » dit le Colonel. « Vous allez me suivre. »

— « Vraiment ? » dit Talbert.

Il s'aperçut brusquement que l'autre tenait en main un gros 45, un Webley Fosbery.

— « Nous y allons ? » demanda le Colonel.

— « Mais bien sûr, » lui répondit Talbert d'un ton froid. « Je ne me suis pas donné tout ce mal pour essayer de me dérober maintenant.

*
* *

Le voyage en avion de tourisme dura assez longtemps. Les hublots de la carlingue étaient bouchés et Talbert était incapable de se rendre compte de la direction dans laquelle ils allaient. Le pilote et le Colonel ne disaient pas un mot. Talbert fit quelques efforts de conversation, mais il ne rencontra qu'un silence glacé. Le Colonel garda tout le temps son revolver braqué sur la poitrine de Talbert, mais Talbert s'en moquait bien : la seule chose à laquelle il pensait, c'était que son enquête allait enfin aboutir. Il allait enfin savoir quelle était l'origine de toutes ces histoires.

Au bout d'un moment, pourtant, il avait la tête lourde. Il s'endormit à moitié — d'un sommeil plein de rêves, avec des nains habillés en saucisses et des actrices obsédées par des salsifis et des fruits confits, et parfois même par les deux en même temps.

Rouvrant les yeux, Talbert se demanda depuis combien de temps ils étaient en l'air. Il n'en avait aucune idée. Ils auraient pu franchir la frontière que cela n'eût fait aucune différence. Mais il se réveilla avec la sensation qu'ils étaient en train de perdre de l'altitude rapidement. Et le Colonel lui disait :

— « Nous atterrissons, Mr. Bean. »

Il avait toujours son revolver bien en main. Il mit un bandeau sur les yeux de Talbert qui se laissa faire. Le 45 dans le dos, on le fit sortir de l'avion, et, trébuchant un peu, il sentit sous ses pieds le sol dur d'une piste d'aérodrome. L'air était vif et Talbert avait la tête qui tournait un peu. Il se dit qu'ils devaient être dans une région montagneuse. Mais de quelles montagnes s'agissait-il, et dans quel pays ? C'était un mystère. Il ouvrit ses narines, il ouvrit ses oreilles, mais sans arriver à aucune conclusion intéressante.

Avec une certaine brutalité, on le fit monter dans une voiture, et ils se mirent à rouler sur ce qui lui parut être un chemin de terre : des pierres chassaient sous les roues et il entendait craquer du bois mort.

Tout d'un coup, on lui enleva son bandeau. En clignant des yeux, Talbert regarda par la portière. Il faisait nuit, et le ciel était couvert de nuages ; en dehors de la route, c'est-à-dire du peu qu'en éclairaient les phares, impossible de voir quoi que ce fût.

— « Eh bien, vous êtes plutôt isolés, » remarqua Talbert.

Toujours sur le qui vive, le Colonel ne desserra pas les dents.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, ils arrivèrent devant une grande maison toute noire. Quand le chauffeur coupa le moteur, Talbert entendit le raclement strident du chant des grillons.

— « Alors ? » dit-il.

— « Vous sortez, » dit le Colonel Bishop.

— « Mais certainement. »

Talbert descendit de la voiture. Le Colonel le conduisit jusqu'à un grand perron tandis que, derrière eux, la voiture s'en allait.

Le Colonel pressa sur un bouton. Talbert entendit un carillon résonner quelque part à l'intérieur de la maison. Ils attendirent en silence dans

l'obscurité, et au bout de quelques minutes, entendirent des pas qui s'approchaient.

Un minuscule judas s'ouvrit dans la grande porte. Talbert vit un œil qui cligna, puis entendit une voix qui disait, avec un accent indéfinissable :

— « Pourquoi la jarretelle droite de la veuve était-elle noire ? »

Le Colonel répondit gravement :

— « En souvenir de tous ceux qui ont passé l'arme à gauche. »

La porte s'ouvrit.

Le propriétaire de l'œil et de la voix était un homme d'un âge indéterminé, grand, maigre, avec des cheveux noirs parsemés de fils d'argent ; il eût été difficile de dire son origine. Sa figure était tout anguleuse et ses yeux, perçants derrière les lunettes d'écaille. Il portait des pantalons de flanelle et une veste de sport.

— « Voici le Doyen, » dit le Colonel Bishop.

— « Enchanté, » dit Talbert.

— « Entrez, *entrez* donc, » dit le Doyen en tendant la main à Talbert. « Soyez le bienvenu, Mr. Bean. »

Il eut un regard irrité pour le revolver du Colonel.

— « Alors, Colonel, » dit-il, « toujours à jouer à la petite guerre ? Cachez vite ça, mon cher ! »

— « On ne saurait être trop prudent, » grogna le Colonel.

Talbert parcourut des yeux le grand vestibule d'entrée dont la décoration témoignait d'un goût très sûr. Un sourire mystérieux sur les lèvres, le Doyen lui dit :

— « Ainsi, vous nous avez découverts, Monsieur ! »

Talbert avait l'impression que ses doigts de pieds battaient du tambour.

— « Vraiment ? » dit-il en essayant de maîtriser son émotion.

— « Oui, » dit le Doyen. « Vous y êtes parvenu. Et vous avez fait preuve d'une intuition absolument extraordinaire, je dois dire. »

Talbert parcourut encore une fois des yeux l'endroit où il se trouvait.

— « C'est donc *ici,* » murmura-t-il d'une voix qui tremblait.

— « Eh oui, » dit le Doyen. « Aimeriez-vous que je vous fasse visiter ? »

— « *Oh ! plus que tout au monde,* » répondit Talbert avec ferveur.

— « Voulez-vous me suivre ? »

Les trois hommes traversèrent le vestibule. L'espace d'une seconde, une certaine inquiétude vint ternir la joie de Talbert. Est-ce que ce n'était pas trop facile ? Un piège ? Mais non ; il chassa la mauvaise pensée. C'était trop passionnant.

Au bout du vestibule, ils prirent un grand escalier de marbre.

— « Comment l'idée vous est-elle venue à l'esprit ? » demanda le Doyen. « Je veux dire, qu'est-ce qui vous a poussé à passer à l'action ? »

— « J'ai simplement *réfléchi,* c'est tout, » dit Talbert d'une voix pénétrée. « Toutes ces histoires dont personne ne sait d'où elles viennent. Dont personne ne se *soucie.* »

— « C'est vrai, » fit remarquer le Doyen. « Ce manque de curiosité est bien l'un de nos atouts. Y a-t-il un homme sur dix millions qui va

demander comment on a appris une histoire ? Non, tout le monde essaye tout simplement de se souvenir de cette histoire pour pouvoir s'en servir lui-même plus tard. Et c'est ce qui nous permet de rester dans l'ombre. »

Et le Doyen ajouta avec un sourire : « Mais quand nous avons affaire à des hommes comme vous, c'est différent. »

Talbert rougit, mais les deux autres firent comme s'ils ne voyaient rien.

Arrivés sur un palier, ils prirent un large corridor éclairé par des candélabres. Il n'y avait plus rien à dire ; toute conversation aurait été inutile. Au bout du corridor, ils tournèrent à droite, et se trouvèrent nez à nez avec une immense porte montée sur des gonds d'acier impressionnants.

— « Est-ce vraiment sage ? » demanda le Colonel.

— « Trop tard pour s'arrêter maintenant, » dit le Doyen.

Talbert sentit un frisson lui courir tout le long du dos.

Il avala sa salive, se gonfla la poitrine. Le Doyen l'avait dit. Il était trop tard pour s'arrêter maintenant.

La grande porte s'ouvrit lentement.

— « Et voilà, » dit le Doyen.



C'était une immense galerie. Un épais tapis couvrait tout le sol. En marchant dessus, encadré du Doyen et du Colonel, Talbert eut l'impression d'y enfoncer jusqu'à la cheville. Au plafond, des haut-parleurs accrochés à intervalles réguliers diffusaient de la musique. Talbert reconnut « *La Gaîté Parisienne.* » Au mur, une grande tapisserie au petit point représentait des scènes, disons assez animées, qui se déroulaient au-dessus d'une banderole portant ces mots :

« HEUREUX CELUI QUI N'A PAS LES MAINS VIDES »

— « Incroyable, » dit Talbert. « Ici ; dans cette maison ! »

— « Eh oui, » fit le Doyen.

Talbert, émerveillé, hocha la tête en disant :

— « Penser à une chose pareille ! »

Le Doyen s'arrêta devant une porte de verre et Talbert, à côté de lui, vit qu'elle donnait sur un bureau richement meublé. Un homme jeune, en gilet de soie à rayures et à boutons dorés, y marchait de long en large, un grand cigare à la main, et parlait en faisant des gestes expressifs devant une belle blonde au sweater généreusement rempli, assise, les jambes croisées, sur un long divan recouvert de cuir. En apercevant le Doyen, l'homme s'interrompit un moment et lui fit un geste de la main et un sourire, puis il se remit à dicter.

— « L'un de nos meilleurs éléments, » expliqua le Doyen.

— « Mais, » dit Talbert, « je croyais qu'il était l'un des directeurs de... »

— « Oui, oui, mais dans ses moments de liberté, il collabore également à notre entreprise. »

Talbert bouillonnait d'excitation.

— « Je ne savais pas ; je m'imaginais que votre organisation ne comprenait que des hommes comme Bruin ou Bullock. »

— « Ceux-là ne sont que nos moyens de diffusion, nos porte-paroles en quelque sorte. Nos *créateurs,* eux, c'est tout autre chose — des directeurs, des hommes d'Etat, les meilleurs chansonniers, des écrivains... »

Le Doyen se tut brusquement. La porte d'un bureau venait de s'ouvrir. Un homme en vêtement de chasse, assez corpulent, avec un collier de barbe, en sortit. Il les croisa, les bousculant au passage et grommelant dans sa barbe quelques vérités assez crues à son propre usage.

— « En panne d'inspiration ? » lui dit le Doyen en souriant.

Pour toute réponse, l'homme poussa une sorte de grognement animal. Et il disparut en roulant des épaules.

— « Incroyable, » dit Talbert. « Lui aussi ? »

— « Mais oui, » dit le Doyen.

Ils passèrent devant de nombreuses portes, Talbert en touriste, le Doyen tel un mandarin souriant, et le Colonel gardant les lèvres pincées, comme s'il était en compagnie d'un lépreux.

— « Mais comment tout ceci a-t-il commencé ? » demanda Talbert qui n'en revenait toujours pas.

— « Ah ! c'est un secret de l'Histoire, » dit le Doyen, « un mystère qui se perd dans la nuit des temps. Notre entreprise a un passé glorieux, remarquez bien. De grands hommes nous ont honorés de leurs faveurs et de leurs contributions. Benjamin Franklin, Mark Twain, Dickens, Swinburne, Balzac, Rabelais ; la liste est longue, vous savez. Shakespeare, naturellement, et son ami Ben Johnson. Et avant, Chaucer et Boccace. Et encore avant, Horace, Sénèque, Démosthène, Plaute. Aristophane et Apulée également. Les palais de Qoubilaï ont entendu nos œuvres ; tout comme ceux de Toutânkhamon l'avait fait auparavant. Où est le commencement ? Qui pourrait le dire ? Dans certaines grottes, on a pu relever certains dessins gravés à même le roc, et plusieurs de nos membres sont convaincus que ce sont des témoignages des travaux des premiers fondateurs de notre Fraternité. Mais ce n'est là qu'une légende... »

Au bout de la galerie, ils trouvèrent un plan incliné recouvert lui aussi d'un épais tapis.

— « Tout ceci représente une énorme affaire, » dit Talbert.

— « *Juste Ciel !* » s'écria le Doyen, s'arrêtant sur place. « Ne nous confondez pas avec les vendeurs de cartes postales douteuses ! Tous, nous travaillons bénévolement au mieux de nos capacités et suivant la liberté que nous laissent nos occupations. Nous ne sommes animés par aucun autre motif que le souci de défendre la Cause. »

— « Oh ! excusez-moi, » s'empressa de dire Talbert. Puis il ajouta : « Mais quelle Cause ? »

Le regard du Doyen parut se perdre dans quelque lointaine méditation intérieure. Il se remit à marcher, lentement, les mains croisées dans le dos.

— « La Cause de l'Amour, » dit-il, « opposée à celle de la Haine. La Cause de la Nature opposée à celle de l'Artificiel. De la Liberté contre la Contrainte. De la Santé contre la Maladie. Oui, Mr. Bean, la maladie.

La maladie qui a nom bigoterie. Cette maladie effroyable, contagieuse plus qu'on ne saura jamais le dire, et qui contamine tout ce qu'elle touche. Quelle Cause ? » Il s'arrêta brusquement, dans une pose dramatique et dit : « La Cause de la Vie, Mr. Bean, opposée à celle de la Mort ! »

Et le Doyen continua en levant un index accusateur :

« Nous nous considérons comme une armée de moines-soldats, de croisés, en guerre contre la pudibonderie. Des nouveaux Templiers chargés d'une grande et noble mission !

— « Et qu'il en soit toujours ainsi ! » conclut Talbert, plein de ferveur.

Ils entrèrent dans une grande salle. D'innombrables petites cloisons, perpendiculaires aux murs, délimitaient et isolaient autant de bureaux tout autour de la pièce. Partout, des hommes qui tapaient à la machine, qui écrivaient, qui regardaient dans le vide, qui téléphonaient. On entendait parler à la fois toutes les langues du monde. Et tout le monde avait l'air comme inspiré. Au fond de la salle, un homme, la figure fermée, n'arrêtait pas de contacter et de débrancher des fils dans un grand central téléphonique.

— « Notre salle d'apprentissage, » dit le Doyen. « C'est d'ici que sort le monde de demain... »

Mais il se tut en voyant s'approcher d'eux un jeune homme, une feuille de papier à la main, un sourire craintif aux lèvres.

— « Ah ! Olivier, » dit le Doyen en lui faisant un signe de tête.

— « Je viens de faire une histoire, Monsieur, » dit Olivier. « Puis-je... ? »

— « Mais bien sûr, » dit le Doyen.

Olivier s'éclaircit la gorge — la peur l'empêchait de parler — et lut son histoire où il était question d'un petit garçon et d'une petite fille qui regardaient un double de tennis sur le court d'une colonie de nudistes. Le Doyen sourit, hocha la tête. Olivier leva les yeux.

— « Non ? » dit-il.

— « Elle ne manque pas de qualités, » lui dit le Doyen d'une voix bienveillante, « mais sous sa forme actuelle, voyez-vous, elle rappelle trop l'effet « duchesse-valet de chambre » de la catégorie « *Femme au bain* ». Sans parler du double effet en retour « évêque-barmaid », justement célèbre. »

— « Oh ! Monsieur, » dit Olivier d'un ton plaintif, « je ne percerai jamais. »

— « Des bêtises, » dit le Doyen, et il ajouta gentiment : « *mon fils*. Les histoires les plus courtes sont de loin les plus difficiles à composer. Elles doivent être à la fois logiques et précises, et posséder en plus impact et vigueur. »

— « Oui, Monsieur, » murmura Olivier.

— « Voyez donc Wojciechowski et Sforzini, » ajouta le Doyen. « Et Ahmed El-Hakim également. Ils vous montreront comment vous servir du Grand Répertoire. D'accord ? »

Il donna une petite tape amicale à Olivier.

— « Oui, Monsieur, » dit Olivier en souriant, l'air misérable.

Il retourna dans son bureau. Le Doyen poussa un soupir.

— « Une bien triste histoire. Il ne pourra jamais arriver en Classe 1. On n'aurait jamais dû le mettre ici, dans le secteur Composition, mais... » Il eut un geste de résignation pour ajouter : « Il y a aussi tout un côté sentimental dans cette affaire. »

— « Oui ? » dit Talbert.

— « Eh oui. C'est son arrière-grand-père qui, le 23 juin 1848, a écrit la première histoire de la catégorie « *Commis-Voyageur,* » section Amérique. »

Le Doyen et le Colonel restèrent un moment tête baissée, en signe de respect pour les vieux souvenirs qu'ils venaient d'évoquer. Talbert fit de même.

***

— « Et voilà, » dit le Doyen.

Ils se retrouvaient en bas, assis dans un grand salon, avec des verres de sherry devant eux.

« Y a-t-il quelque chose d'autre que vous aimeriez savoir ? » demanda le Doyen.

— « Une seule chose, » dit Talbert.

— « Et c'est ? »

— « Pourquoi m'avez-vous montré tout ceci ? »

— « Oui, » dit le Colonel, une main à l'intérieur de la veste, sur la crosse du revolver, « pourquoi, je me le demande ? »

Le Doyen scruta longuement Talbert, comme s'il pesait définitivement le pour et le contre avant de lui répondre.

— « Vous n'avez pas deviné ? » finit-il par dire. « Non, je vois que vous n'avez pas deviné. Mr. Bean... vous ne nous êtes pas inconnu. Qui n'a entendu parler de vos travaux, de votre dévouement en faveur de certaines causes, parfois obscures, dirai-je, mais toujours dignes d'intérêt ? Qui pourrait ne pas admirer votre altruisme, votre désintéressement, votre généreux mépris des conventions et des préjugés ? »

Le Doyen se tut. Puis il reprit en se penchant en avant : « Mr. Bean... » (et sa voix était comme assourdie par l'émotion à laquelle il était en proie) « Talbert — puis-je me permettre de vous appeler ainsi ? — Talbert, *venez rejoindre nos rangs !* »

Comme Talbert ne disait mot, le Doyen ajouta : « Réfléchissez. Pensez à la grandeur de notre Cause. En toute modestie, je crois pouvoir dire que vous avez devant vous la chance de votre vie, celle de venir vous joindre à la plus grande, à la plus noble Cause qui soit. »

— « Je suis muet... » balbutia Talbert, « ... je n'ose... c'est-à-dire, comment puis-je... »

Mais déjà dans ses yeux se lisait la joie la plus intense, la gratitude la plus infinie !

(*Traduit par Yves Rivière.*)

Excès de vitesse

par MICHEL JANSEN

Michel Jansen (pseudonyme littéraire de Jacques Van Herp) nous avait précédemment donné une histoire dans la lignée de Jean Ray : « Weerwolf » (*n°* 44). *Il traite cette fois un thème de science-fiction, en un raccourci frappant.*



« ALORS ? Qu'en pensez-vous ? »

Adossé au vantail blindé emmurant le Pr Cros, Nikita Dulles, chef du Département interplanétaire, attendit l'avis des deux experts.

Le Pr Kennedy eut une moue dubitative, interrogea du regard le Pr Hirst qui hocha la tête...

— « Tout... Il nous a tout expliqué : son procédé, la théorie sur laquelle il se base. Il a même ajouté un mémoire où tout est consigné. »

— « Quoi ! »

Les deux professeurs comprirent l'incrédulité de Dulles. Très doucement Hirst confirma :

— « Il nous a donné le secret de son procédé permettant d'accélérer indéfiniment un mobile, d'atteindre, de dépasser la vitesse de la lumière. »

Dulles parut ne pouvoir réaliser la chose.

— « C'est inimaginable, impossible... Ce... c'est trop beau... » Il dut se secouer, reprendre ses esprits avant de poursuivre : « Voyons. Etes-vous bien certains qu'il s'agit de ce que nous désirons ? Qu'il ne vous a pas remis un mémoire factice, simplement destiné à nous amuser un moment ? »

— « Ce qu'il nous a remis demande étude et vérification, mais à première vue cela paraît convaincant. Il semble bien que nous ayons tous, autant que nous sommes, mal abordé le problème. Nous restions inconsciemment écrasés par la Relativité. Son premier mot, quand nous sommes entrés, a été : « Oubliez tout d'abord la Relativité, jetez-la par-dessus bord, efforcez-vous de n'y plus penser, même une seconde, sinon vous ne pourrez jamais comprendre mon travail. »

» Il sera long à vérifier, car pour aborder le problème il a élaboré une nouvelle algèbre, introduit de nouveaux symboles, de nouveaux opérateurs. Avant de pouvoir critiquer son travail nous devrons assimiler ces nouveaux procédés de calcul. C'est ce qui vous explique que les quelques notes non détruites lors de son arrestation à Rugen soient restées incompréhensibles. »

— « C'est incroyable... Non pas le procédé, nous savions qu'il l'avait découvert, mais ce retournement d'attitude... Enfin... Rappelez-vous... »

***

Depuis des décades l'humanité restait prisonnière du système solaire. Toutes les planètes avaient été explorées, même Thor et Wotan, les deux planètes transplutoniennes. L'homme avait essaimé, peuplé Vénus, couvert de dômes les astéroïdes et les satellites des Planètes Géantes, pris pied sur Pluton et au-delà. Présentement il travaillait à restituer une atmosphère à Mars. Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune n'avaient pas été occupées car elles n'étaient que des amas de méthane liquide et d'ammoniac solide.

Et l'homme n'avait fait que changer de prison. Comme jadis de sa planète, il restait captif du système solaire. De ses derniers postes il contemplait, affamé d'inconnu, des étoiles trop lointaines.

Laboratoires et centres de recherches travaillaient nuit et jour, mais, dans les meilleures conditions, le voyage à Proxima du Centaure aurait encore pris un siècle.

Or, l'indiscrétion d'un disciple avait révélé que le Pr Cros, dans sa tanière de Rugen, avait mis au point une nouvelle théorie permettant d'atteindre, puis de dépasser la vitesse de la lumière, mettant ainsi les étoiles en la main de l'homme. D'après le jeune physicien il s'agissait d'une action complexe où intervenaient la courbure de l'espace suivant la 4e dimension, et sa torsion suivant la 5e. L'étude ultérieure des travaux prouva que cette conception était fausse. La réalité était à la fois plus simple et plus ardue.

Emus par cette révélation, les services du Département prirent contact avec le professeur. Celui-ci reconnut volontiers les faits, mais se refusa à tout éclaircissement quant à ses travaux. Se rendait-il compte qu'il était coupable du seul fait de celer un secret scientifique profitable à la communauté humaine ? Il le savait mais n'avait nul souci de la communauté. Et puis seraient-ils plus heureux, les hommes, d'aller se promener dans les étoiles ? La question n'était pas là. En effet ! Et ils commençaient à l'ennuyer. Là-dessus Cros ferma son récepteur.

La décision fut aussitôt prise d'arrêter le professeur. Cros était inculpé de « non-coop », c'est-à-dire de non coopération, refus d'esprit communautaire, le plus grand crime à cette époque d'unification totale. Cros semblait avoir prévu cette arrestation, et quand se présentèrent les policiers chargés de l'amener à New-Woomera, les services d'investigation ne trouvèrent que des cendres : plus un papier, plus un micro-film. Les quelques notes épargnées se révélèrent incompréhensibles.

Dans sa cellule, Cros ne cessa d'opposer un refus hargneux à toute approche. Toutes les pressions furent essayées : le jeûne, la privation de lecture, de papier, de lumière, de sommeil, le penthotal et la scopolamine. Rien ne pouvait briser le secret de ce cerveau. Quand les enquêteurs devenaient par trop insupportables, Cros grognait :

— « Continuez, vous serez sûrs de ne rien savoir. »

C'est ce qui fut communiqué quand l'opinion, surexcitée par la presse, réclama l'usage de procédés plus radicaux. Au Département ne manquait

pas l'envie de les utiliser, mais l'état physique du professeur permettait de craindre une issue fatale. Aussi fallait-il s'armer de patience.

Et, voici quelques jours, Cros avait réclamé un tableau noir et du papier, ajoutant :

— « Envoyez-moi deux experts le plus vite possible... »

Puis il était parti d'un bienheureux fou rire...

*
* *

— « Il rit ainsi depuis deux jours. »

— « Mais alors ? »

— « Non, nos psychiatres l'ont examiné. Il est parfaitement sain d'esprit : aussi sain d'esprit qu'on peut l'espérer d'un savant. Il est seulement prodigieusement amusé. L'état d'esprit de quelqu'un qui a réussi une bonne farce, m'a dit notre délégué. Alors, je ne sais pas... Il est capable de nous avoir joués... »

*
* *

Les craintes de Dulles se révélèrent vaines.

L'étude de la théorie de Cros, l'utilisation de son champ polarisé furent œuvre ardue. Débrouiller sa théorie prit des mois, tant la pensée se révélait abstruse, l'appareillage mathématique compliqué et confus. De plus Cros n'avait indiqué que les points principaux, les équations fondamentales, négligeant tous les calculs intermédiaires, indispensables charnières qu'il fallait rétablir en vue des vérifications.

Bien des fois le Pr Kennedy, les nerfs vrillés par le ronronnement des robots mathématiques, le regard chancelant sous les équations, abruti de café noir, murmura à son collègue : « J'ai quelquefois l'impression qu'il nous a emmenés en bateau. »

Mais d'autres alors prenaient la relève, poussaient plus avant, clarifiant une théorie embrouillée comme à plaisir. Bientôt il apparut que le problème était bel et bien résolu, que l'application n'était qu'une question de calcul et de temps. Le seul point noir était l'obligation de ne tenter l'expérience que dans l'espace. Et tandis que l'on mettait au point les calculatrices capables de manipuler des déterminants cubiques et des matrices prismatiques, on édifia, sur Néréide, l'immense astronef permettant l'expérience préalable.

*
* *

— « Je suis certain, » déclarait Dulles, « que ce vieux fou l'a fait exprès ; il a tout machiné pour nous faire gaspiller notre temps et nos ressources. J'ai même vu ce que je ne croyais pas possible : des calculatrices frappées de dépression nerveuse. Des relais électroniques surmenés se sont mis à fonctionner de travers et des machines à divaguer. »

S'adressant à Hirst, il cria violemment :

— « Ne riez pas. J'ignore s'il l'avait prévu, mais c'est de son fait en

tout cas. Je ne sais ce qu'il nous réserve, mais je crains confusément quelque chose.

» J'oserais parier que tout va nous claquer dans la main : ce sera un pétard mouillé. »

— « Allez l'interroger ! »

— « Il est muet. C'est toujours le même éclat malicieux qui brille dans ses yeux. Maintenant je ne le crois plus fou. Oh ! non, je suis certain qu'il nous ménage une surprise, un piège. Quand j'apparais, il me salue en criant : « Voilà le demi-dieu, le démiurge, le radieux fils des étoiles. » Et il rit aux larmes. »

— « Il n'y a pas de piège, croyez-moi. Nous avons mobilisé les meilleurs cerveaux du système, les meilleurs robots, tout est correct, tout marchera parfaitement. »

— « Je voudrais vous croire. Mais je ne dormirai paisiblement que le lendemain de l'expérience. »

***

L'Argo s'était envolé. Dans les bureaux du Département, on classait les rapports venus des observatoires.

— « Voici le dernier rapport de Pulkowa : le déplacement vers le rouge se poursuit. Ils ont atteint 200 000 km par seconde. Compte tenu du temps que la lumière met à nous parvenir, c'est exactement ce que nous avions prévu. »

— « Je me suis trompé, » reconnut Dulles. « Mais j'avoue que la mort de Cros était bien faite pour m'alarmer. »

— « Il est mort en riant, n'est-ce pas ? »

— « A la lettre ! Il est mort de joie quand je lui ai communiqué les dernières nouvelles. « Je le sais pardieu bien que cela doit marcher ! Mais quand je pense... » Là-dessus, il s'est quasiment étouffé de rire. »

— « C'est la joie de voir vérifiées ses théories. La satisfaction de savoir qu'on a raison, cela compte tout de même, ne croyez-vous pas ?... Voici un nouveau message d'Allemagne maintenant. C'est signé Winkelmann. Le déplacement vers le rouge s'accentue toujours. Si tout va bien, la vitesse de la lumière sera donc atteinte dans quelques minutes. Après... » Il eut de la main un geste éloquent, tout en souriant de bonheur. « Ah ! Il ajoute que dans cette direction les étoiles se sont déplacées comme si une masse importante de matière était là pour en dévier les rayons. »

Hirst haussa les épaules.

— « C'est l'Argo. Souvenez-vous de notre vieille Relativité, que nous avons si bien oubliée. Si la vitesse d'un corps atteint celle de la lumière, sa masse doit devenir infinie. C'était même la raison du mur de la lumière : impossible d'accélérer une masse infinie, toute l'énergie contenue dans l'univers n'y suffirait pas. Maintenant la masse de l'Argo augmente et dévie les rayons lumineux comme le font les étoiles naines... »

Pensivement Kennedy murmura :

— « Une masse infinie qui courbe les rayons lumineux, c'est-à-dire les géodésiques de l'espace... »

Soudainement ses traits se décomposèrent. Pour lui tout était devenu clair et lumineux. Les fous rires de Cros, sa phrase péremptoire : « Oubliez la Relativité », et le fouillis, les lacunes, les obscurités de la théorie, toute cette confusion était voulue pour les aveugler tous.

— « Il faut les arrêter, » cria-t-il, « tout de suite... »

— « C'est impossible, vous le savez... Il faudrait des heures avant qu'un message leur parvienne. Expliquez-vous... »

— « Mais il sera trop tard ! Une masse infinie ! *Et la courbure de l'espace en un point est fonction de la masse de matière qui s'y trouve.* Avec une masse infinie la courbure devient infinie, le rayon de courbure nul et... »

Il ne put achever, tous chancelèrent sous la même secousse, comme si la Terre venait de quitter son orbite, de se précipiter vers un point du ciel. Et, dans le ciel, le soleil bondit, grandit, s'enfla.

Tout l'univers se refermait, se tassait sur lui-même, rassemblant les soleils et les constellations, mêlant les galaxies et les astres les plus lointains, étoile contre étoile, planète contre planète, atome contre atome.

Tout s'abîmait dans une immense flambée de lumière. Puis la lumière elle-même, pressée de toutes parts, se coagula, se fit matière, se fondit dans la foule des particules intra-nucléaires, se tassa, s'agrégeant à cette sphère de matière pure, incroyablement dense et sans faille.

L'espace se referma sur cette sphère, puis ce noyau explosa, l'univers entra en expansion.

De nouveaux mondes s'apprêtaient à naître...



Les orphelins

(*Wilderness*)

par ZENNA HENDERSON

Après le succès énorme rencontré en Amérique par ses histoires consacrées au « Peuple », Zenna Henderson ne pouvait que continuer dans cette voie. C'est pourquoi nous sommes aujourd'hui en mesure de vous présenter, après « Les rescapés » (*n*° 13), « Les isolés » (*n*° 25) *et* « Les égarés » (*n*° 31), *le quatrième épisode de cette attachante chronique consacrée aux descendants d'une race interstellaire réfugiés sur la Terre. C'est, comme les précédents récits de la série, une réussite psychologique. On y remarquera une évolution caractéristique du thème initial, qui laisse prévoir qu'un jour Zenna Henderson nous montrera les membres du Peuple partageant pleinement leurs pouvoirs avec les gens de la Terre.*



« VOYONS, comment voulez-vous que Bruce se concentre sur l'orthographe quand il se fait un tel souci pour son papa ? » dis-je tout en feuilletant les compositions de dessin de mes plus jeunes élèves. J'avais toujours l'espoir d'en trouver une d'inspiration moins prosaïque que les autres.

— « Du souci pour son père ? » Mrs. Kanz leva les yeux des devoirs d'orthographe qu'elle était en train de corriger. « Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ? »

— « Eh bien, il est presque malade à l'idée que, cette fois-ci, son père pourrait ne pas rentrer à la maison. » Je tournai le dessin que je tenais pour l'examiner sens dessus-dessous. « Je croyais que vous saviez tout sur tout le monde, » ajoutai-je pour taquiner ma collègue. « Vous m'avez fourni tant de détails au cours de ces trois semaines que j'ai l'impression d'être une titulaire et non une stagiaire fraîchement débarquée. »

Je soupirai et remis le dessin dans le bon sens. C'était toujours un arbre porteur de six pommes.

— « En tout cas, vous pouvez être sûre que j'ignorais que Stell et Mark ne s'entendaient plus. »

Mrs. Kanz paraissait vexée.

— « Ils ont eu une scène terrible la veille de son départ, » dis-je. « Bruce était à demi mort de peur. »

— « Comment le savez-vous ? » Le regard de Mrs. Kanz s'était soudain aiguisé. « Vous ne connaissez pas encore Stell, et Bruce n'a pas ouvert la bouche de la semaine autrement que pour dire oui et non. »

Je poussai un long soupir. « *Oh ! non !* » pensai-je. « *Pas déjà ! Pas déjà !* »

— « Oh ! c'est mon petit doigt qui me l'a dit, » fis-je d'un ton désinvolte tout en tripotant mes compositions pour cacher le léger tremblement de mes mains.

— « Ne me racontez pas de bêtises, » continua-t-elle. « Vous l'avez probablement appris par Marie, bien que je me demande comment... »

— « Possible, » dis-je. « Possible. » Je rassemblai rapidement mes papiers. « Juste ciel ! La récréation est presque finie. Il faut que je sois en bas avant mon troupeau de petits diables. »

Les marches usées du vieil escalier sonnaient le vide sous mes pas pressés, mais ce vide n'était rien en comparaison de celui qui s'était creusé dans ma poitrine.

Trois semaines seulement et je m'étais déjà presque trahie. Pourquoi ne pouvais-je pas *me souvenir !* Et puis l'enfant n'était même pas dans ma classe. Je n'avais pas à savoir quoi que ce fût sur lui. Tout cela simplement parce qu'il s'était penché si calmement, si longtemps sur son livre de lecture lundi dernier — et je n'avais fait que jeter un regard...

Au pied de l'escalier, je fus engloutie jusqu'à la taille dans le flot des enfants arrivant en trombe de la cour de récréation et c'est avec soulagement que je me laissai entraîner par eux dans la classe.

*
* *

Cet après-midi, je vins m'appuyer le dos au rebord de la fenêtre et je regardai ma classe tranquille. Quand je dis « tranquille », j'entends qu'il n'y avait pas d'allées et venues, mais chacun de mes petits fredonnait ses pensées sur sa note particulière, comme s'il eût possédé en lui une dynamo inépuisable. Tous sauf Lucine, une grande fille de douze ans bien qu'élève de mon cours élémentaire, dont le fredonnement atteignait rapidement son point culminant, puis cessait tout d'un coup, pour reprendre et cesser de nouveau. Un rouage « désengrenait » quelque part dans son esprit, ainsi qu'en témoignaient ses yeux vides et sans éclat.

Je soupirai et tournai le dos à ma classe, laissant errer mon regard sur les pentes abruptes du Plateau Noir qui dominait l'école, essayant d'échapper à mon appréhension, d'oublier pourquoi je m'étais enfuie — à près de huit cents kilomètres — essayant d'oublier ces choses avec lesquelles ma raison était aux prises, ces choses qui pouvaient m'arracher à la réalité et m'envoyer à la dérive... A la dérive ? Oh ! splendeur ! Pouvoir me libérer !

Je m'assis à mon bureau, sans cesser de combattre — mais vainement — les pincements et les tiraillements qui me déchiraient l'âme. Cette petite maladresse qui avait failli me trahir avait fissuré ma cuirasse protectrice. Tout ce que j'avais si résolument emballé et rangé là à l'intérieur cherchait à toute force à se frayer une issue...

Je fis passer si vite mes enfants de la leçon d'orthographe à celle de calcul que Lucine, surprise, s'arrêta au bord des larmes avant que, dans son esprit embrumé, les rouages s'enclenchent de nouveau et qu'elle comprenne où nous en étions.

*
* *

Après le départ des autocars scolaires, je rangeai en hâte mes affaires et descendis la pente raide de la colline sur laquelle s'élevait la vieille maison d'école toute délabrée, puis je suivis la voie de chemin de fer désaffectée, en marchant sur les traverses, jusqu'au modeste hôtel où je prenais pension. Regardant attentivement où je posais les pieds, sans pour cela perdre de vue les rails de part et d'autre, je m'attachai à compter mes pas jusqu'au-delà du groupe de vieilles bâtissses constituant la petite ville. Si j'arrivais à fixer mon esprit sur quelque chose, je pourrais chasser les fantômes qui m'obsédaient.

Je m'arrêtai un court instant à l'hôtel pour y déposer mes affaires et je me remis en route le long de la voie ferrée. Je la suivis jusque dans la petite vallée, traversai le vieux pont branlant qui était désaffecté, et quittai la voie pour remonter la pente de la colline. J'éprouvais une joie intense à faire les efforts nécessaires pour porter mon corps en avant, m'accrocher à ce que je pouvais, tirer sur mes bras et m'élever pas à pas, tandis que les battements de mon cœur s'accéléraient et que mes poumons aspiraient et chassaient l'air à grands coups de soufflet.

Haletante, je saisis une branche de pommier sauvage et me hissai en haut de la crête. Je m'installai là-haut, sur l'affleurement de schistes à la base de l'énorme cheminée de briques, les genoux ramenés contre ma poitrine, les bras passés autour de mes jambes, la joue pressée sur mes genoux. Je restai assise les yeux fermés, laissant le soleil de cette fin d'après-midi pénétrer tout mon corps. « Si seulement ce pouvait être aussi simple, » pensai-je tristement. « Si seulement il n'y avait qu'à rester au soleil et à s'imprégner de sa chaleur. S'il n'y avait qu'à exister, tout simplement, sans se poser de questions. » Un long moment, je m'abandonnai à cette illusion.

Mais je ne pus repousser l'assaut plus longtemps. Je sentis les premières lentes infiltrations à travers la fente de mon armure. Je comptai des arbres, je comptai des poteaux télégraphiques, je récitai des tables de multiplication jusqu'à ce que j'en vinsse à penser que six fois neuf font quatre-vingt-seize, et alors j'y renoncai et laissai les vannes s'ouvrir toutes grandes.

C'est toujours comme cela, criait une partie de moi-même à tout le reste de ma personne. *Tu avais promis ! Tu avais promis et maintenant tu cèdes encore... après si longtemps !*

Autant vaudrait promettre de ne pas respirer, rétorquai-je.

Mais c'est être folle... tu le sais ! Tout le monde sait que c'est être folle.

Folle ou non, c'est moi ! criai-je intérieurement. *C'est moi ! C'EST MOI !*

Cesse de discuter, dit une autre partie de moi-même. *On ne se chamaille pas pour une chose si sérieuse. Nous avons des problèmes.*

C'était un triste inventaire auquel j'avais à me livrer et je l'avais fait déjà si souvent, cherchant à simplifier ce problème complexe qui me han-

tait, que je retombai automatiquement dans le même processus de pensées.

Premier point. Etais-je vraiment folle ou devenais-je folle — ou allais-je le devenir ? Tout portait à le croire. Les autres personnes ne voyaient pas les sons. Elles ne percevaient pas les couleurs par le sens du goût. Elles ne sentaient pas battre les émotions des autres comme des choses vivantes. Elles ne ressentaient pas le poids de leur chair comme une douloureuse camisole de force. Elles ne croyaient pas plus qu'à moitié que seule la mort pouvait vous débarrasser du fardeau.

Mais pourtant, objectai-je, je continue à vivre en société et je n'ai pas l'écume à la bouche. Je ne me livre pas à des actes désordonnés et dès l'instant que je surveille mes paroles, on ne me prend pas pour une démente.

Je réfléchis un instant sur tout cela et me dis : *Je crois que je suis saine d'esprit... jusqu'ici.*

Deuxième point. Qu'avais-je alors d'anormal ? Etait-ce parce que je laissais vagabonder mon imagination ? Non, c'était quelque chose de plus, quelque chose au-delà de la simple imagination, quelque chose au-delà... de quoi ?

Que faire dans ces conditions ? Devais-je combattre âprement comme je l'avais déjà fait ? Devais-je refuser, refuser sans trêve jusqu'à ce que...

Je frissonnai en me rappelant la panique aveugle qui m'avait finalement fait prendre la fuite pour ne m'arrêter qu'à Kruper. Toute sérénité me quitta et je restai là, l'âme à vif.

J'appuyai de nouveau mes yeux sur mes genoux et j'attendis que le sombre flot bouillonnant de l'appréhension se transformât en désespoir et me submergeât. C'étaient toujours les mêmes questions. Est-ce que je voulais faire quelque chose pour que cela cessât ? Devais-je y mettre fin par un acte de volonté ? En serais-je *capable ?* Le *désirais*-je ?

Je me relevai et contournai en courant l'énorme cheminée pour en chercher l'entrée. Mes pieds criaient *Non ! non !* sur le gravier. Chacun de mes halètements criait *Non ! non !* tandis que je faisais en glissant le tour du sommet de ce monticule escarpé. Je plongeai dans l'intérieur sombre de la grande cheminée et m'appuyai contre les briques noircies et croulantes, chacun de mes muscles tendus criant *Non ! non !*, et dans le silence que seul le vent troublait, je criai un « *Non !* » que j'entendis monter et se répercuter dans l'obscurité au-dessus de moi. Je pus presque voir mon exclamation heurter le disque pâle du ciel au sommet de la cheminée.

« Parce que je pourrais ! » criai-je en moi-même d'un ton de défi. « Si je n'avais pas peur, je pourrais m'élancer à la suite de ce mot et exploser dans le ciel comme une chandelle romaine et ne jamais, jamais plus sentir le poids du monde ! »

Je me mis à sangloter sans force contre le mur rugueux. Le picotement des larmes salées sur ma joue me tira de ma rébellion.

Pleurer ? Me lamenter contre un vieux mur sale de cheminée de fonderie à cause d'un rêve ? Joli comportement pour une pédagogue responsable !

Je me frictionnai les joues avec un mouchoir et je souris en le voyant tout maculé de noir. Je me dis que je ferais bien de rentrer à l'hôtel et de me débarbouiller avant de manger l'inévitable souper à l'ail dont j'avais senti l'odeur en m'en allant.

Je sortis en trébuchant dans la lumière du couchant et descendis par un sentier tortueux que je n'avais pas voulu prendre en montant. Je m'enfonçai d'un pas rapide dans la pénombre du bois de cotonniers bordant le ruisseau au pied de la colline. A cet endroit, où aucun regard ne pouvait me surprendre, où aucune langue ne pouvait caqueter sa réprobation d'une conduite si peu digne, je me mis à courir droit devant moi, à toutes jambes, affectant de croire que je pouvais m'échapper... m'échapper et tout laisser derrière moi. Peut-être qu'avec des larmes assez salées et en courant assez vite je pourrais gagner une nuit sans rêves.

Je pris le tournant où le rocher de granit rose et gris empiétait sur le sentier et je chancelai sous un choc soudain. Je venais de me jeter tête baissée contre quelqu'un. Avant que j'eusse pu avoir une vision nette de cette personne, on m'avait empoignée et remise sur mes pieds, et avant que se fût dissipé le voile de larmes que mon nez contusionné avait fait monter à mes yeux, j'étais déjà seule dans la demi-obscurité.

Je me frottai doucement le nez. « Ma foi, » dis-je tout haut, « c'est une façon comme une autre de chasser la sottise qui est en moi. » Puis je me demandai aussitôt si c'était un signe de déséquilibre mental que de se parler tout haut.

Une fois sortie du bois, je regardai en arrière vers le sommet de la colline. La cheminée de la fonderie se profilait, sombre et massive, sur le ciel, au-dessus des ruines de l'usine. Elle donnait une agréable impression de puissance et je m'arrêtai un court instant pour la contempler. Soudain, je vis autre chose de sombre là-haut ; quelqu'un qui avait fait le tour de la cheminée et dont la silhouette se détachait sur l'horizon plus clair.

Je me demandai si le bruit de mon chagrin se répercutait toujours le long de la cheminée, puis je me retournai, honteuse, et repris mon chemin. Celui qui se trouvait là-haut avait mieux à faire qu'à écouter les échos de vieux chagrins.

*
* *

Cette nuit-là, malgré ma course de l'après-midi, je glissai à peine sous une mince pellicule de sommeil et pendant une éternité je cherchai vainement à saisir quelque chose qui me fît plonger dans un oubli complet. Puis je sentis la morsure et le tiraillement familiers et, désespérément, impétueusement, je me jetai dans mon rêve, ce rêve que j'avais réussi à étouffer si longtemps.

Les mots sont impuissants à décrire mon rêve. Je le ressentais comme un délicieux jaillissement, l'expansion de mon âme, la liberté sans bornes, la chaude possession. Et je serrais mes émotions contre moi, tout contre moi, sachant que le réveil devait venir...

Et le réveil vint finalement, m'accablant, me forçant à reprendre mon enveloppe de chair, me rivant à la terre comme si j'avais porté des semelles

de plomb, bannissant toute délectation, resserrant mon âme dans sa prison et m'abandonnant comme une épave dans la faible lueur humide du matin, de nouveau si abattue que c'était pour moi un effort presque intolérable d'ouvrir les yeux.

Etendue, le corps rigide, sous la pression des couvertures, je rassemblai tous les lambeaux de mon rêve et les nouai fermement en une petite boule serrée que je rangeai dans le coin le plus reculé de ma conscience. *Reste là. Reste là,* implorai-je. *Oh ! reste là !*

Je me décidai à aller prendre mon petit déjeuner et descendis à la salle à manger de l'hôtel avec ma circonspection habituelle. Etant la seule femme en pension à l'hôtel, j'hésitais toujours un peu à y entrer quand elle était pleine, car toutes les mains et toutes les mâchoires s'immobilisaient jusqu'à ce que je fusse parvenue à la seule place libre. Ce n'était qu'alors que j'entendais les convives recommencer à manger avec ensemble, comme sur un mot d'ordre. Mais j'étais en retard ce matin et la salle était presque vide.

— « Comment va la vieille cheminée ? »

Marie me fit un sourire de la moitié de sa bouche en me poussant sous le nez une assiette de galettes chaudes et en la laissant tomber sur la table d'une hauteur de quinze centimètres. Je réprimai une grimace quand l'assiette heurta bruyamment la table, mais je ne pus m'empêcher de regarder l'empreinte noire de suie qu'un pouce avait inscrite dans la graisse sur le bord. Marie prit le torchon empesé par la crasse qui pendait comme toujours de sa poche de tablier et étala l'empreinte jusqu'à ce que je ne pusse plus en distinguer les arabesques.

— « La cheminée m'a intéressée, » dis-je, sans me soucier de savoir comment elle avait eu vent de ma promenade. « Kruper devait être une ville animée quand la fonderie marchait à plein. »

— « Depuis que je suis ici, c'est une ville qui meurt, » dit Marie. « Ça va faire trente-cinq ans en février prochain, et moi je ne suis jamais montée jusqu'à la cheminée. Je n'ai rien perdu là-haut ! »

Elle se mit à rire en silence, mais par saccades, et je dus retenir ma respiration jusqu'à ce que l'odeur d'ail se fût dissipée.

« Mais je sais qu'il y a des filles qui y sont montées et qui y ont perdu... »

— « Marie ! » hurla le vieux Charlie de l'autre côté de la table. « Boucle-la et apporte-moi à bouffer. Si madame l'institutrice veut monter voir cette sacrée cheminée, laisse-la. Elle aime peut-être ça ! »

— « Façon idiote de perdre son temps, » marmonna Marie.

Et elle se dirigea vers la cuisine en balançant son corps massif sur des jambes incroyablement fuselées.

— « Ne faites pas attention à elle, » dit le vieux Charlie. « Elle, tout ce qui l'intéresse, c'est la bière. Pourtant il ne manque pas de gens pour aller regarder des choses comme ça. Tenez, voyez Lowmanigh, là. Il est monté là-haut pas plus tard qu'hier... »

— « Hier ? »

Mes sourcils levés donnaient plus de poids à ma question tandis que je

regardais l'homme assis devant moi. C'était l'un des pensionnaires que je n'avais pas encore remarqués. Son nom m'avait sans doute été jeté avec ceux des autres par le vieux Charlie lors de ma première soirée à l'hôtel, mais j'avais oublié la plupart de ces noms, sauf ceux du vieux Charlie lui-même et de Severeid Swanson, un Mexicain frêle, à la démarche titubante, qui semblait toujours entre deux vins.

— « Oui. »

Lowmanigh me regarda sans qu'un sourire vînt adoucir ce sec monosyllabe. Mon cœur tressauta quand je vis sur ses joues la pâleur figée qui est le reflet d'une âme transie. Je savais à quoi m'en tenir ; c'est ainsi que je m'étais vue dans la glace le matin même, avant de conclure ma trêve avec la journée.

Il avait dû lire quelque chose dans mes yeux, car son visage se ferma soudain en un masque étrangement neutre et, avec un visible effort, il ajouta : « J'ai regardé le coucher du soleil de là-bas. »

— « Oh ? »

Ma main se porta machinalement à mon nez endolori.

— « Coucher de soleil ! » Marie était de retour avec le liquide boueux baptisé café. « Encore des idioties. Pourquoi perdre son bon temps ? »

— « A quoi passez-vous votre temps ? »

La voix de Lowmanigh était très douce.

L'esprit de Marie bondit comme un oiseau effrayé et cria : « *A attendre la mort !*

— « A boire de la bière, » dit-elle cependant, avec un sourire qui fendit la moitié de sa figure. « Quatre bières, ça vaut un coucher de soleil. »

Elle posa avec énergie la cafetière sur la table et regagna la cuisine, laissant une douleur nette, aiguë et presque visible derrière elle en partant.

— « Vous êtes faits pour vous entendre, » dit le vieux Charlie d'une voix profonde. « Puisque vous aimez les mêmes choses. Lowmanigh connaît plus de tas de ferraille et de dépôts de gravats que n'importe qui dans le pays. Il collectionne les villes fantômes. »

— « J'aime les villes fantômes, » dis-je à Charlie, essayant de combler le vide immense qui menaçait la conversation. « J'en ai moi-même toute une collection. »

— « Tu vois, Low ! » tonna-t-il. « Voilà l'occasion d'escorter une jolie maîtresse d'école pour lui faire connaître les environs. Ensemble, vous devriez être capables de nous collectionner toute une province ! »

Il s'étrangla sur sa plaisanterie et sur une dernière gorgée de café, et quitta la salle en toussant bruyamment dans un mouchoir à carreaux bleus grand comme une serviette.

Nous étions seuls dans la grande salle à manger. Les rayons du soleil matinal glissaient sur le plancher poli, butaient contre les chaises de cuisine branlantes, s'élançaient sur la glace monumentale au-dessus du buffet et en repartaient, vaporisés, pour tomber finalement sur la toile cirée craquelée qui recouvrait l'énorme table de bois.

Le silence se faisait de plus en plus profond et le moment vint où je posai ma fourchette, craignant de la heurter contre mon assiette. Je restai

une demi-minute stupéfaite, percevant le battement sourd d'un pouls, dont l'intensité allait croissant jusqu'à devenir presque audible et qui questionnait : *Ensemble ? Ensemble ? Ensemble ?* Le battement se brisa sur l'arête vive d'une vague de désolation et je sortis en chancelant de la pièce, comme aveuglée.

— « Non ! » soupirai-je en m'appuyant contre le pilastre au bas de l'escalier. « Pas involontairement ! Pas si tôt dans la journée ! »

Non sans effort, je parvins à me ressaisir : « Laisse ces extravagances. Tu divagues assez pour affoler ceux qui t'approchent. »

Je commençai résolument à monter l'escalier, mais je m'arrêtai, un pied en l'air, à mi-chemin. « Ce n'était pas ma désolation, » me dis-je éplorée. « C'était la sienne ! »

*
* *

« Comme c'est étrange, » pensai-je la nuit suivante, en me réveillant à deux heures du matin au souvenir de cette désolation.

« Comme c'est étrange ! » pensai-je en me réveillant à trois heures au souvenir de la question *Ensemble ?* que j'avais perçue comme une pulsation.

« Vraiment, comme c'est étrange ! » pensai-je en me réveillant à sept heures et en me glissant hors du lit, les paupières lourdes, ayant complètement oublié l'aspect physique de Lowmanigh, mais gardant avec étonnement dans ma conscience un souvenir de lui plus parfait qu'une image en trois dimensions.

Pendant toute la semaine suivante, l'école me tint occupée au point que l'ancienne douleur trop familière resta enfouie presque assez profondément pour que je l'oublie. Rien ne vint troubler le calme de la semaine, jusqu'au vendredi, jour où la cour de récréation fut mise en effervescence.

Le vieil air sur lequel les enfants psalmodiaient leurs paroles de dérision m'attira dans la cour de récréation :

— « Lu-cine est fol-le ! Lu-cine est fol-le ! Lu-cine est fol-le ! »

Le groupe tournait en dansant et en gesticulant autour de Lucine qui se tenait appuyée contre le seul arbre desséché survivant dans notre cour. Les yeux de Lucine étaient vides au-dessus de sa bouche ouverte, mais des flammes commençaient à s'allumer dans ce vide et ses muscles de gamine de douze ans se durcissaient.

— « Lucine ! » criai-je en m'élançant, la peur me donnant des ailes. « Lucine ! »

Je me jetai en avant de moi-même et saisis la masse pesante et homicide de son esprit. De justesse, je parvins à la calmer jusqu'à ce que j'arrive à elle.

— « Arrêtez ! » criai-je aux enfants. « Allez-vous-en, vite ! »

Ma voix transperça l'esprit collectif surexcité de l'attroupement et celui-ci se brisa en éléments craintifs qui se dispersèrent. Je saisis les deux mains de Lucine et, pendant un moment angoissant, je les tins serrées fermement dans les miennes. Alors elle poussa un hurlement — un hurlement étrangement animal — et, se dégageant d'un brusque mouvement du bras, elle m'envoya rouler à plusieurs pas.

Dans une panique folle, je fus entraînée — presque physiquement, me sembla-t-il — dans le délire irrationnel de sa rage et de sa confusion. J'étais perdue dans des labyrinthes de pensées irraisonnées et des impasses effrayantes, et, à ce jour, je ne puis me souvenir de ce qui se passa réellement.

Quand la marée rouge se retira et que vint le moment triste et gris où les rouages désengrenaient, j'étais assise contre le vieil arbre avec la tête de Lucine sur mes genoux, sa bouche humide contre ma main, ses larmes silencieuses inondant et tachant ma jupe, tout son corps détendu, très jeune et très las.

Ses lèvres remuèrent.

— « Je ne suis pas folle. »

— « Non, » dis-je, lissant ses cheveux dépeignés et m'étonnant de voir l'égratignure irritée et suintante sur le dos de ma main. « Non, Lucine. Je le sais. »

— « Lui aussi, » murmura Lucine. « Il arrive presque à redresser ça, mais ça redevient tordu. »

— « Oh ! » dis-je d'un ton apaisant, arquant le dos pour ramener sur mon épaule ma manche de corsage déchirée. « Qui fait cela ? »

Elle dressa la tête sous ma main et je la sentis rentrer en elle-même aussi nettement qu'un lapin qui cherche, cœur battant, à échapper aux mains qui l'étreignent. « Il a dit de ne pas en parler. »

Je laissai la presssion de ma main la calmer et je regardai son visage ravagé. *Moi,* pensai-je. *Moi dépouillée de mon enveloppe extérieure. Intérieurement, je suis une infirme aussi sûrement qu'elle peut l'être, seulement mon infirmité passe pour normale. Je voudrais pouvoir désengrener parfois moi aussi et ne pas rêver de vivre sans clopiner — doux rêve impossible.*

Avec une longue inspiration moite, Lucine s'assit et me regarda de ses yeux mornes et sans curiosité.

— « Votre figure est sale, » dit-elle. « Les maîtresses n'ont pas la figure sale. »

— « C'est exact. » Je me levai avec raideur, tout en faisant tourner ma jupe pour en ramener la fermeture métallique dans sa position normale. « Il faut que j'aille me débarbouiller. Voici Mrs. Kanz. »

De l'autre côté de la cour, les classes étaient alignées pour rentrer dans les salles. Les bousculades et les brutalités habituelles continuaient dans les rangs, mais personne ne se souciait de regarder dans notre direction. « S'ils savaient seulement, » songeai-je, « combien certains d'entre eux ont frôlé la mort... »

— « J'ai été méchante, » dit Lucine en pleurnichant. « Je me suis encore battue. »

— « Lucine, vilaine fille ! » cria Mrs. Kanz dès qu'elle fut assez près de nous pour être entendue. « Tu t'es encore battue. Tu vas aller immédiatement dans le bureau et y rester pendant le restant de la journée. Tu devrais avoir honte ! »

Et Lucine se dirigea en pleurant vers les bâtiments scolaires.

Mrs. Kanz me regarda longuement.

— « A vrai dire, » fit-elle en riant pour s'excuser, « j'aurais dû vous avertir au sujet de Lucine. Laissez-la tranquille quand elle a un accès de fureur. N'essayez pas de l'arrêter. »

— « Mais elle allait *tuer* quelqu'un ! » criai-je, percevant de nouveau la soif de sang et imaginant le grincement d'os brisés.

— « Elle n'est pas assez vive, » dit Mrs. Kanz. « Les autres enfants parviennent toujours à lui échapper. »

— « Mais il se peut qu'un jour... »

Mrs. Kanz haussa les épaules.

— « Si elle devient dangereuse, il faudra nous en séparer. »

— « Mais pourquoi laissez-vous les autres l'exaspérer ? » protestai-je, sentant monter en moi une bouffée de colère.

Elle me lança un regard acéré.

— « Je ne les « laisse » pas, » dit-elle. « Les enfants sont toujours cruels envers quiconque n'est pas comme eux. N'en avez-vous jamais fait l'observation ? »

— « Si, » murmurai-je. « Oh ! si. »

Et je me recroquevillai en moi-même contre l'envahissement glacé du souvenir.

— « Ce n'est pas bien, mais c'est ainsi, » dit-elle. « On ne peut redresser tous les torts. Il faut parfois cultiver l'insensibilité. »

Je chassai de la main un peu de la poussière de mes vêtements.

— « Oui, » soupirai-je. « L'insensibilité a du bon par moments. Mais je pense néanmoins qu'on devrait faire quelque chose pour cette enfant. »

— « Ne le dites pas tout haut, » m'avertit Mrs. Kanz. « Sa mère s'est torturé les méninges pour essayer de trouver un moyen de la soulager. Ces choses arrivent dans les meilleures familles. On n'y peut rien. »

— « Alors qui va... »

Je me rappelai tardivement comment Lucine s'était retirée en elle-même et les mots s'arrêtèrent dans ma gorge.

— « Qui va quoi? » demanda Mrs. Kanz par-dessus son épaule tandis que nous regagnions les bâtiments.

— « Qui va s'occuper d'elle toute sa vie ? » demandai-je d'un air malheureux.

— « Eh bien ! Voilà qui s'appelle se créer des soucis ! » dit en riant Mrs. Kanz. « Faites-moi le plaisir d'oublier tout cela. A chaque jour suffit sa peine. Ce qui est malheureux, c'est que vous ayez abîmé votre beau corsage. »

***

Je pensais à Lucine tout en enlevant mon corsage déchiré dans ma chambre d'hôtel, après l'école. Je m'appliquais à loucher pour essayer d'apercevoir l'extrémité de mon épaule et de me rendre compte si elle était aussi contusionnée que la douleur me le faisait supposer, lorsque ma porte s'ouvrit et se referma en claquant. Lowmanigh était adossé contre le battant, respirant avec bruit.

— « Par exemple ! » J'enfilai vivement mon corsage propre et le bou-

tonnai avec nervosité. « Je ne vous ai pas entendu frapper. Voudriez-vous sortir et faire un nouvel essai ? »

— « Lucine a-t-elle été blessée ? » D'un geste bref, il rejeta en arrière ses cheveux tombés sur son front moite. « Etait-ce une crise ? Je croyais la tenir bien en main... »

— « Si vous voulez me parler de Lucine, » dis-je, le premier moment de surprise passé, « je serai sur le balcon dans une minute. Voudriez-vous m'y attendre ? Les oreilles me tintent encore du sermon que Marie m'a fait à propos des « Règles de Conduite » à observer par une femme dans cet hôtel. »

— « Oh ! » Il jeta un regard hébété autour de lui. « Oh ! bien sûr, bien sûr. »

Ma porte se referma en silence avant que j'eusse pris conscience de son départ. Je rentrai le bas de mon corsage dans ma jupe et me donnai un coup de peigne.

« Lowmanigh et Lucine ? » pensai-je, confuse. « Que cela signifie-t-il ? Mrs. Kanz doit avoir des défaillances de mémoire. Elle ne m'en a rien dit. » Je reposai lentement le peigne. « Oh ! C'était de lui que devait parler Lucine... *Il arrive presque à redresser ça, mais ça redevient tordu.* » Mais comment cela se pouvait-il ?

Low était assis sur la balustrade du balcon infléchi par l'âge qui courait le long de deux côtés du premier étage de l'hôtel. Il ne se retourna pas quand, faisant craquer le parquet, je m'approchai de la chaise d'osier et du banc poussiéreux et bancals qui meublaient le balcon.

— « Qui êtes-vous ? » Il parlait d'une voix étranglée. « Que faites-vous ici ? »

Le pressentiment fit courir un frisson le long de ma nuque.

— « Nous avons été présentés l'un à l'autre, » dis-je faiblement. « Je suis Perdita Verist, la nouvelle institutrice, vous vous souvenez ? »

Il se tourna brusquement vers moi.

— « Cessez de parler vocalement, » dit-il. « J'écoute en profondeur. Vous savez aussi bien que moi que vous ne pouvez pas vous échapper. Mais comment le savez-vous ? Qui êtes-vous ? »

— « Arrêtez ! » criai-je. « Vous n'avez pas à écouter en profondeur. Qui êtes-vous donc, vous ? »

Nous restâmes debout, figés, à nous regarder dans les yeux, jusqu'au moment où, avec un soupir simultané, nous nous détendîmes et prîmes place sur les sièges branlants. Je joignis mes mains sur mes genoux et sentis la boule serrée et dure qui était en moi commencer à fondre et à se dénouer. Finalement, je me tournai vers Low et tendis la main pour rencontrer la sienne offerte dans le même geste. Une partie de moi-même cria : *Quelqu'un comme moi ? Quelqu'un comme moi ?*, mais une autre partie pressa le bouton de la panique.

— « Non, » criai-je, retirant brusquement ma main et me dressant sur mes pieds. « Non ! »

— « Non. » La voix de Low était douce et tendre. « Je ne vous trahis pas. »

Je fis un effort pour avaler ma salive et m'appliquai à observer Severeid Swanson qui rentrait à l'hôtel, ivre comme toujours, en zigzaguant sur toute la largeur de la route.

— « Lucine, » dis-je. « Lucine et vous. »

— « Est-ce que ç'a été terrible ? »

Sa voix était tout à fait audible maintenant.

— « A peu près ce à quoi on pouvait s'attendre, d'après Mrs. Kanz, » répondis-je. « J'ai essayé d'arrêter une scie circulaire, c'est tout. »

— « C'était terrible ! »

Je sentis sa voix pénétrer en moi.

— « Arrière ! » criai-je. « Arrière ! Laissez-moi... »

Mais il était là à l'intérieur de moi et j'étais Lucine et il était moi et nous tenions l'horreur rouge-et-noire dans nos mains nues et la regardions avec des yeux fixes. Ensemble, nous refluâmes à travers la grisaille vide jusqu'à ce qu'il fût Lucine et que je fusse moi, et alors je me vis à l'intérieur de Lucine, tout en rougissant de l'amour passionnément reconnaissant qu'elle me témoignait. Embarrassée, je trouvai soudain un moyen d'expulser Low de moi-même et je clignai des yeux devant le vide et la solitude.

« ... et restez dehors ! » criai-je.

— « Bravo ! » Je sursautai en entendant l'exclamation indignée de Marie. « Je l'ai vu entrer dans votre chambre sans frapper et fermer la porte ! » Sa voix exprimait l'horreur la plus profonde. « Vous avez bien fait de le chasser et de lui dire deux mots ! »

Mon rire intérieur entrouvrit la barrière pour répondre à l'amusement de Low.

— « Oui, Marie, » dis-je calmement. « Vous m'avez avertie et je m'en suis souvenue. »

— « Eh bien, c'est parfait ! » La moitié du visage de Marie fit un sourire de satisfaction. « Je savais que vous étiez une fille honnête. Et vous, Low, j'ai honte de vous. Je vous croyais au-dessus de ces satanés coureurs qu'on voit par ici et voilà que vous chassez les jupons en plein jour ! » Elle s'éloigna dans le couloir au plancher craquant, sa voix s'élevant dans la cage d'escalier. « En plein jour ! Le souper va être prêt en deux temps et trois mouvements. Allez vous laver les mains. »

Nous nous mîmes à rire, Low et moi, et obtempérâmes.

Un peu plus tard, je regardai s'écouler entre mes doigts l'eau que mes mains incurvées avaient puisée dans ma grande cuvette en faïence, et je ressentis une chaleur bienfaisante m'envahir, à la pensée que c'était la première fois depuis un temps infini que j'avais ri en profondeur. Je contemplai longuement le reflet frémissant de mon visage dans l'eau. *Et pas seule,* cria une partie de moi-même, bondissant d'étonnement, *pas seule !*

***

Le lendemain matin, je partis pour la ville, à quarante kilomètres, et descendis dans un hôtel pourvu non seulement de l'eau courante — dans la maison même — mais aussi d'une salle de bains ! Je mis largement à profit

ce luxe inaccoutumé pour me libérer par un bon savonnage de tout ce dont Kruper m'avait imprégnée.

Je restai là à sommeiller l'après-midi du dimanche, repoussant le plus loin possible le moment où je devrais me préparer à reprendre l'autocar de Kruper. Mais soudain, subtilement, le temps de respirer, je me trouvai alertée, mon attention vibrant comme un fil métallique tendu, et je m'assis toute droite dans mon lit. Quelqu'un était ici dans l'hôtel. Low était-il venu en ville ? Etait-il ici ? Je me levai et finis de m'habiller à la hâte. Je m'assis calmement sur le bord du lit, consciente du flux et du reflux de quelque chose en profondeur. Finalement, je descendis dans le hall. Je m'arrêtai sur la dernière marche. Quel qu'il fût, l'objet de mon alarme avait disparu. J'étais dans un hall comme tous les autres. Je cherchai vainement Low des yeux parmi les meubles de style rustique dont il était encombré. Mais comme je me dirigeais vers la fenêtre pour contempler une fois de plus les ravissantes pentes boisées du canyon au bout de la cour, Low fit son apparition.

— « Etiez-vous là il y a une minute ? » lui demandai-je de but en blanc.

— « Non, » dit-il. « Pourquoi ? »

— « Je croyais... » Je m'interrompis. Puis, délicatement, les rouages se remirent en prise sur le thème le plus banal et je dis : « Que faites-vous donc ici ? »

— « Le vieux Charlie m'a dit que vous étiez en ville et que je pourrais vous prendre pour vous économiser le retour en car. » Il me fit un vague sourire. « Marie n'était pas très disposée à me faire confiance après m'avoir vu sous mon vrai jour vendredi, mais finalement elle m'a dit que vous étiez dans cet hôtel. »

— « Mais je ne savais pas moi-même à quel hôtel je descendrais quand j'ai quitté Kruper ! » m'écriai-je.

Low me sourit d'une manière engageante.

— « Sapristi ! Vous êtes *nouvelle* ici, pas vrai ? Etes-vous prête à partir ? »

*
* *

— « J'espère que vous n'êtes pas pressée de rentrer à Kruper. » Low manœuvra adroitement ses vitesses comme nous arrivions au pont de Lynx Hill après une descente vertigineuse, puis il prit un virage périlleux pour monter la côte de Lynx Hill. « Parce qu'il va falloir que je m'arrête. »

Je pouvais sentir sur moi son attention vigilante bien qu'il fût absorbé par la route.

— « Non, » dis-je, soupirant intérieurement et envisageant de longues heures d'attente tandis que, penché sur une clôture, il échangerait d'interminables silences et de brèves remarques avec quelque mineur de sa connaissance. « Je ne suis pas pressée, du moment que je serai à l'école pour neuf heures du matin. »

— « Parfait. » Sa voix était amusée. Je ressentis de l'embarras et éprouvai de nouveau la solidité de la barrière dans mon esprit. Elle était

toujours intacte. « A vrai dire, » poursuivit-il, « celle-là, vous pourrez l'ajouter à votre collection. »

— « Ma collection ? » répétai-je avec étonnement.

— « Votre collection de villes fantômes. Je vais passer par Machron — ou du moins là où était Machron. C'est dans une étroite gorge, passé le Plateau de l'Ours. C'est un endroit qui pourrait être... »

Un obstacle sur la route — un caillou et une petite branche de pin — interrompirent sa phrase.

— « Qui pourrait être quoi ? » demandai-je, m'accrochant à dessein aux mots qu'il essayait de laisser tomber.

— « Qui pourrait être intéressant à explorer. »

Sa bouche s'incurvait en un sourire entendu.

— « J'aimerais trouver un morceau de verre fumé, » dis-je. « Pour recoller au bord multicolore d'un joli vase pourpre que j'ai dans ma chambre. »

— « Je vous montrerai ma collection un de ces jours, » dit Low. « Vous en serez ravie, j'en suis sûr. »

— « Comment se fait-il que vous aimiez les villes fantômes ? » demandai-je. « Qu'est-ce qui vous attire vers elles ? L'histoire ? Des trésors ? Une curiosité morbide ? »

— « Histoire, trésors, curiosité morbide... » Il goûtait lentement les mots et approuvait chacun d'eux d'un hochement de tête. « Tous les trois, je crois. Je fais des recherches. »

— « Des recherches ? »

— « Oui. »

Le ton de sa voix mit fin à la conversation. Avec effort, je mis un frein à l'accès de colère tout à fait illogique provoqué par cette exclusion, et je perdis mon regard dans les merveilleuses pentes boisées qui enserraient la route.

Finalement, Low donna un brusque coup de volant, qui fit jaillir le sable sous nos pneus, et arrêta la voiture sous un énorme noyer au feuillage sombre.

— « Vous avez des chaussures de marche ? Pour les véhicules, c'est jusqu'ici et pas plus loin. »

Une demi-heure plus tard, nous débouchions sur un petit plateau, au-dessus du passage pierreux où nos pieds avaient dérapé et glissé sur les rocs entaillés par les chariots de minerai, qui passaient là sur leurs hautes roues un demi-siècle auparavant. Aux jours de sa splendeur, la ville avait progressé sur les pentes des collines et le long des ruisseaux desséchés qui partaient du plateau, ramifiés comme les doigts d'une main. Des marches cimentées menaient à des fondations écroulées et des portails gauchis subsistaient, dépourvus de grilles de clôture, au bord d'allées au ciment craquelé par la broussaille envahissante.

Quelques bâtiments étaient presque intacts, résistant avec obstination au délabrement. J'avais cheminé le long d'une rue au tracé à peu près effacé et m'étais engagée dans une autre avant de m'apercevoir que Low ne me suivait pas. Connaissant les goûts solitaires des amateurs de villes fantômes,

je n'essayai pas de le retrouver. J'aurais simplement voulu savoir ce qu'il pouvait bien chercher, mais je m'abstenais avec soin de me demander de nouveau qui il était et pourquoi lui et moi nous correspondions ainsi en profondeur. Mais même réprimée, la question me brûlait sous mon irritation superficielle, tandis que je marchais parmi les ruines de la ville morte.

Je trouvai un bouton blanc qui n'avait que trois trous et le haut de la tête d'une poupée dont l'unique œil restant était d'un bleu laiteux, et en grattant de ma main nue dans les décombres, j'éprouvai une vive joie en croyant trouver un sucrier intact en verre fumé... mais il n'y avait plus que l'anse et un fragment de verre enfouis dans la terre.

Je maugréais sur un ongle cassé quand, soudain, un cri inaudible me frappa en pleine poitrine, me coupant la respiration. Je descendis le talus en trébuchant et courus à grand bruit le long de la route semée de pierres. Je trouvai Low près de la décharge publique de l'ancienne ville, un objet précieusement niché dans son bras replié.

Il leva sur moi des yeux remplis d'extase.

— « Peut-être... ! » cria-t-il. « C'en est peut-être un morceau. Ça n'a jamais fait partie de la vie de cette ville. Regardez ! Regardez cette forme. Voyez ces lignes fuyantes ! » Ses mains caressaient avec amour la beauté lisse du métal. « Et si c'en est un morceau, ce n'est peut-être pas loin d'ici que... » Il s'interrompit soudain, son pouce s'immobilisant sous l'objet. Il retourna celui-ci et le regarda avec attention. Et tandis qu'il regardait, quelque chose mourut tragiquement dans ses yeux. « General Electric, » dit-il d'une voix sans timbre. « Made in USA. »

Le morceau de métal échappa à ses mains frappées de paralysie et il se laissa tomber à terre. Il martela de son poing le sol caillouteux. « Toujours rien ! L'impasse ! L'impasse ! »

Je pris ses mains dans les miennes et j'en chassai le gravier, puis je pressai un mouchoir sur la coupure qu'il s'était faite au petit doigt.

— « Qu'avez-vous perdu ? » lui demandai-je doucement.

— « Moi-même, » murmura-t-il. « Je suis perdu et je ne peux pas retrouver mon chemin. »

Il ne remarqua même pas que nous nous levions et que je le conduisais vers un pan de mur qui empêchait un sureau rabougri de tomber dans le canyon. Nous nous assîmes et, pendant un moment, nous fûmes ballotés sur l'océan de sa désolation tandis que je pensais confusément : Lui aussi. *Perdu aussi. Tous les deux.* Puis je l'aidai à canaliser sa pensée en paroles, encore que je ne me souvienne pas s'il l'exprima vocalement ou non.

— « J'étais si jeune alors, » dit-il. « Je n'avais que trois ans, je suppose. Combien de temps peut-on conserver des souvenirs d'enfant de trois ans ? Ma mère adoptive m'a dit tout ce qu'elle savait, mais j'ai pu me rappeler d'autres choses. Il y a eu un accident — une collision avec une voiture venant en sens inverse, de l'autre côté de Chuckawalla. Mes parents ont été tués. La voiture a essayé de voler juste avant de heurter l'autre. Je me rappelle comment papa l'a *lévitée*, pour tenter de passer par-dessus l'autre voiture, et comment maman a pris une poignée de soleil et m'a *platté* hors de danger, mais les deux voitures se sont écrasées l'une contre l'autre et j'ai

juste pu entendre maman me crier : « N'oublie pas ! Retourne au Canyon, » et papa : « Souviens-toi ! Souviens-toi de la Patrie ! » et ils disparurent, leurs corps et tout ce qui aurait permis de les identifier, dans l'incendie qui suivit. Mes parents adoptifs m'élevèrent comme leur propre enfant, mais il faut que je retourne au Canyon. C'est là ma place. »

— « Quel canyon ? » demandai-je.

— « Le Canyon où vit le Peuple maintenant... mon Peuple. Le Canyon où ils se sont établis après le naufrage de l'astronef. C'est cet astronef que je recherche, en priant pour trouver ne fût-ce qu'un petit morceau de métal qui me mette sur la voie du Canyon. Du moins de la partie de l'Etat où il se trouve. Le Canyon où je me suis endormi avant de me réveiller dans l'accident. Le Canyon, que je ne peux pas trouver parce que je ne me rappelle pas la route.

» Mais vous savez, vous ! Vous *devez* savoir ! Vous n'êtes pas comme les autres. Vous êtes l'une de Nous. Vous êtes sûrement l'une de Nous ! »

Je me repliai en moi-même.

— « Je ne suis personne, » dis-je. « Je ne suis pas l'une de vous ni de qui que ce soit. Ma mère et mon père peuvent me dire qui sont mes grands-parents et mes arrière-grands-parents et mes arrière-arrière-grands-parents, et ils l'ont souvent fait, en essayant de comprendre pourquoi ils étaient affligés d'une telle enfant, jusqu'à ce que j'eusse fait semblant d'être devenue « normale ».

» Vous croyez que vous êtes perdu ! Du moins vous savez de quoi vous êtes séparé. Vous pourriez vous retrouver. Mais moi je ne peux pas. Je ne me suis jamais retrouvée ! »

— « Mais vous pouvez parler en profondeur. » Il clignait des yeux devant mon accès de violence. « Vous m'avez montré Lucine... »

— « Oui, » dis-je avec témérité. « Et regardez ceci ! »

En haut du coteau, un roc se mit soudain en mouvement. Il dévala la pente, labourant le sol sur son passage et faisant voler les graviers, et s'écrasa en menus fragments sur un bloc de pierre, en bas.

« Et ça, je ne l'ai encore jamais essayé, mais regardez ! »

Je m'avançai vers le mur en ruine, m'éloignant de Low, et je continuai de marcher droit sur le canyon, sentant le sol céder sous mes pas, bercée par la douce caresse du vent, grisée par l'espace, le vide et l'absence de contrainte. Je poussai un cri et levai les bras, cherchant avec extase à saisir l'ourlet de mon rêve de liberté. Une minute, une minute de plus et je pourrais glisser hors de moi-même et plus jamais, *plus jamais...*

Et alors...

Low me rattrapa juste au moment où j'allais m'empaler sur les maigres chicots de pins au-dessous de nous dans le canyon. Il me souleva, tandis que je me débattais en protestant, et me fit remonter, à travers le vide fragile de l'air, jusqu'au sureau rabougri.

— « Vous voyez, j'ai pu ! J'ai réussi ! » dis-je en sanglotant contre lui. « Je ne suis pas tombée. Pendant un moment, j'ai vraiment pu *quitter le sol !* »

— « Pendant un moment vous avez réussi, Dita, » me murmura-t-il

comme à une enfant. « Aussi bien que je pourrais le faire moi-même. Ainsi vous possédez quelques-uns des Pouvoirs. D'où les tenez-vous si vous n'êtes pas l'une des Nôtres ? »

Mes sanglots cessèrent subitement sans laisser d'écho, mais mes larmes continuèrent. Je scrutai Low dans le fond des yeux, luttant contre la colère qui prenait flamme devant cette insistance à raviver la plaie que je portais au cœur. Il soutint mon regard jusqu'à ce que mes larmes s'arrêtassent et que je parvinsse à lui ébaucher un sourire.

— « J'ignore de quels Pouvoirs vous parlez, » dis-je, « mais j'ai probablement eu les miens là où vous avez hérité cette ligne de sourcils. »

Il rougit et se recula d'un pas.

— « Nous ferions bien de repartir. Il n'est pas recommandé de se laisser surprendre par la nuit sur ces mauvaises routes. »

Nous rebroussâmes chemin jusqu'à la voiture.

— « Naturellement, vous comblerez mes lacunes pendant ce retour, » dis-je, rattrapant tout juste l'équilibre après une glissade sur un morceau de granit lisse. Je sentis sa protestation immédiate. « Il le faut, » dis-je, m'arrêtant pour secouer le gravier qui avait pénétré dans ma chaussure. « Vous ne pensez pas que j'oublierai cette journée, surtout maintenant que j'ai trouvé quelqu'un d'aussi insensé que moi. »

— « Vous ne me croirez pas... » Il évita une grosse branche qui encombrait la route étroite.

— « Toutes ces années, il a fallu que je croie sur moi des choses que je me refusais à croire, » dis-je. « Et il est plus facile de croire des choses concernant d'autres personnes. »

***

Nous roulâmes à travers la magie d'un crépuscule soudain tombé qui fit bientôt place à la nuit étoilée. Je contemplais le scintillement des étoiles à travers la voûte des arbres bordant la route de part et d'autre, tout en écoutant l'histoire de Low. Il la dépouillait pour n'en plus laisser que la charpente, mais celle-ci brûlait comme le feu à mesure qu'il avançait dans son récit.

— « Nous sommes venus d'un autre monde, » dit-il, une fierté nostalgique perçant dans ce *nous*. « La Patrie a été détruite. Nous cherchions un refuge et nous avons trouvé cette terre. Ceux de nos vaisseaux qui ne se sont pas écrasés au sol ont brûlé avant l'atterrissage, mais nous fûmes quelques-uns à pouvoir échapper à la mort dans des engins de sauvetage. Mes grands-parents étaient avec le Groupe initial qui s'est rassemblé au Canyon. Mais nous y étions tous aussi, parce que nos souvenirs se rejoignent continuellement dans le Radieux Commencement. C'est pourquoi je connais l'histoire de mon Peuple. Seulement je ne parviens pas à me rappeler où est le Canyon, parce que je dormais la seule fois où nous l'avons quitté, et parce que maman et papa n'ont pu me dire où il était dans cette fraction de seconde avant notre accident de voiture.

» Il faut que je retrouve le Canyon. Je ne peux continuer à vivre en clopinant. » Il ne remarqua pas le sursaut que j'eus en l'entendant répéter la

pensée qui m'était venue quand j'étais avec Lucine. « Je ne peux trouver ma fierté tant que je ne suis pas avec mon Peuple.

» Je ne connais même pas le nom du Canyon, mais je me souviens que notre vaisseau s'est écrasé dans les collines et j'espère toujours qu'un jour j'en trouverai quelque trace dans une de ces vieilles villes fantômes. C'était avant le début du siècle que nous sommes arrivés, et, quelque part, il doit subsister un indice de notre vaisseau. »

Son histoire était un disque bien gravé et, comme la mienne, elle était devenue banale à force d'être répétée — répétée à nul autre auditeur que lui-même, dans sa douloureuse solitude. Je me demandai un moment, en le voyant si malheureux, pourquoi je me sentais stimulée par une sensation de réconfort, mais je compris bientôt que c'était parce qu'il n'y avait pas besoin entre nous de murmures de sympathie ni de ces lieux communs qu'on échange en société, ni même d'explications. Les paroles superficielles ne nous étaient pas nécessaires pour communiquer.

— « Vous n'êtes pas surprise ? »

Il paraissait presque déçu.

— « Que vous soyez un extra-terrestre ? » demandai-je. Je souris. « Ma foi, je n'en ai jamais rencontré un auparavant, aussi je trouve cela intéressant. Je souhaiterais seulement avoir pu rêver une histoire féerique semblable pour m'expliquer ma propre personne. Mais... »

Je me raidis, prise au dépourvu par la brusque flambée de rage de Low.

— « Histoire féerique ! Je vous dis que je me souviens ! J'avais pensé que vous sauriez. J'avais pensé que, étant sûrement des Nôtres, vous seriez... »

— « Je ne suis pas des vôtres ! » dis-je avec emportement. « Que vous soyez ce que vous voudrez. Je suis de la Terre, moi. Et au moins je ne cherche pas à me persuader que je suis « normale » eu égard à un critère quelconque, terrestre ou autre. »

Un long moment, nous restâmes dressés l'un en face de l'autre, inflexibles, nous regardant avec hostilité. Les dents me faisaient mal tant les muscles de mes mâchoires étaient noués. Puis Low soupira et, tendant le doigt vers mon visage, il en dessina le contour, du front au menton et, de l'autre côté, du menton au front.

— « Pensez ce que vous voulez, » dit-il. « Vous avez probablement vécu assez de mauvais moments pour *vouloir* oublier. Peut-être qu'un jour vous vous souviendrez que vous *êtes* des Nôtres et alors... »

— « Peut-être, peut-être ! » dis-je, peinant pour trouver mon souffle. « Mais je n'en puis plus. C'est trop pour une journée. » Je fermai toutes les barrières mentales que je pus atteindre et poussai en avant ma personnalité de tous les jours. Au moment où nous repartions, je rouvris suffisamment une des barrières pour demander : « Qu'est-ce qu'il y a entre vous et Lucine ? Etes-vous un ami de sa famille pour vous intéresser à elle ? »

— « Je connais vaguement sa famille, » dit Low. « Ils ne savent rien sur Lucine et moi. Elle a frappé mon imagination un jour de l'année dernière, alors que je passais devant l'école. Les autres gosses la tourmentaient.

Jamais de ma vie je n'ai ressenti une telle confusion, un tel déchirement. Pauvre petite gamine terrienne. C'est un esprit de trois ans dans un corps de douze ans... »

— « De quatre ans, » murmurai-je. « Ou presque cinq. Elle commence à apprendre un peu. »

— « Quatre ou cinq, peu importe, » dit Low. « Ce doit être terrible d'être enfermé dans un corps... »

— « Oui, » soupirai-je. « D'être enfermé dans la prison de son propre corps. »

Je sentis de nouveau de façon tangible la chaleur de son doigt glissant sur le contour de mon visage, doucement, me procurant un doux réconfort, bien qu'il n'eût fait aucun mouvement vers moi. Je détournai la tête dans la pénombre pour cacher les larmes soudain montées à mes yeux.

Il était tard quand nous rentrâmes. Il y avait encore de la lumière dans les bars et dans une ou deux maisons quand nous atteignîmes Kruper, mais l'hôtel était plongé dans le noir et, dans les premiers instants qui suivirent l'arrêt de la voiture, j'entendis le faible grincement du portail d'entrée secoué par le vent. Nous descendîmes de voiture, sans bruit, chuchotant dans le silence imposant, et gagnâmes le portail à pas feutrés. Au passage, je me pris comme d'habitude les cheveux dans l'églantier touffu qui pendait de la clôture et tandis que Low m'aidait à me dégager, nous pouffâmes de rire. Je suppose que nous ne nous étions jamais sentis si jeunes et heureux l'un et l'autre. Nous nous étions délestés de nos tensions internes et, ayant enfin découvert chacun une âme sœur, nous donnions soudain libre cours à notre exubérance. Nous restâmes sous le balcon du premier étage, essayant de réprimer nos rires.

— « Les gens vont croire que nous sommes fous s'ils nous entendent, » dis-je avec peine, manquant d'étouffer.

— « J'ai une nouvelle à vous apprendre, » me dit Low à l'oreille. « Nous *sommes* fous. Et je vous parie que je le prouve. »

— « Oh ! Comme s'il y avait besoin d'une preuve ! »

— « Je vous le parie. »

Son rire me chatouillait la joue.

— « Comment ferez-vous ? » demandai-je dans un souffle.

— « Ne prenons pas l'escalier, » susurra-t-il. « Nous allons nous téléporter. Pourquoi dépenser de l'énergie quand nous pouvons... »

Il me tendit la main. Retrouvant mon sérieux, je lui donnai la mienne et nous retournâmes à la grille où nous nous tînmes un moment immobiles, les yeux levés.

— « Prête ? » murmura-t-il, et je le sentis qui me tirait en l'air.

Je m'élevai dans l'air après lui, tenant toute la peur que je pouvais avoir dans mon autre main crispée.

L'églantier tendit une de ses branches et me prit aux cheveux.

— « Attendez ! » murmurai-je, sans pouvoir m'empêcher de rire de nouveau. « Je suis accrochée. »

— « Captive de la Terre ! » dit-il en gloussant tout en dégageant mes cheveux.

— « Souriez en disant cela, mon ami, » répliquai-je, sentant mon cœur défaillir du plaisir d'en être arrivée au point où je pouvais plaisanter sur un sujet si amer. Mes cheveux libérés, il me souleva jusqu'à lui. Je crois que nos lèvres ne firent que s'effleurer, mais nous dépassâmes la hauteur du balcon et dûmes redescendre pour nous poser dessus. Low me soutint pour enjamber la balustrade.

— « Nous avons réussi, » murmura-t-il.

— « Oui, » fis-je d'une voix à peine perceptible. « Nous avons réussi. »

Et alors nous nous immobilisâmes. Quelqu'un pénétrait dans la cour. Quelqu'un qui trébuchait et zigzaguait et qui cogna le montant du portail en déclenchant un bruit de verre cassé.

— « *Ay ! Ay ! Madre mia !* » Severeid Swanson tomba à genoux près de la bouteille brisée. « *Ay ! Virgen purissima !* »

— « Nous a-t-il vus ? » chuchotai-je en retenant ma respiration.

— « J'en doute. » Ses paroles étaient chaudes sur ma joue. « Il y a des années qu'il ne voit que lui seul. »

— « Attention de ne pas vous cogner dans le fauteuil. »

Nous gagnâmes à tâtons le vestibule du premier. Une ampoule jetait une faible lumière au-dessus des filets d'eau qui s'écoulaient des deux antiques robinets au chromage usé. C'est grâce à ces deux robinets à l'étanchéité imparfaite que nous pouvions faire notre toilette au premier étage.

Nous nous souhaitâmes bonne nuit rapidement et d'une voix qui restait en dessous de l'audibilité.

* * *

J'étais assise sur le bord de mon lit, en chemise de nuit et en robe de chambre, occupée à brosser mes cheveux, quand j'entendis un bruissement et un murmure derrière ma porte. Je m'assurai que le loquet était bien poussé et continuai de me brosser. Il y eut un coup sourd, puis on frappa doucement et on manœuvra le bouton de la porte.

— « Madame ! » L'appel était lancé d'une voix prudente. « Madame ! »

Qui diable peut être là ? pensai-je, allant à la porte. « Oui ? » Je m'appuyai au battant à la peinture écaillée.

— « Laissez-moi entrer. »

Les mots étaient laborieux et espacés.

— « Que voulez-vous ? »

— « Vous parler, Madame l'institutrice. »

Remplie d'étonnement, j'ouvris la porte. Severeid Swanson était dans le vestibule, oscillant sur ses pieds. Mais on m'avait dit qu'il ne parlait pas anglais... Il se pencha dangereusement en avant, conservant un équilibre précaire, son visage luisant à la lumière, plus jeune que je ne l'avais jamais vu.

— « Ma bouteille est cassée. C'est vous qui avez cassé. C'est pas bon voler sans ailes. *Los angeles santos, si, pero* les amoureux pas voler pour

s'embrasser. Ça me fait tomber la bouteille. Par terre tous les rêves renversés. »

Il se recula en chancelant et épongea son front moite de transpiration.

« C'est pas bon. Je vous le dis parce que vous avez de la lumière dans vos yeux. Vous avez des rêves qui sont pas dans la bouteille. Vous avez des sourires, pas des rires, pour ceux qui sont perdus. Mais il faut pas voler. C'est pas bon. Ma bouteille est cassée. »

— « Je suis navrée, » dis-je dans mon étonnement. « Je vous en paierai une autre. »

— « Non, » dit Severeid. « La dernière fois on m'a dit pareil, mais je peux pas boire à cause du miracle. La dernière fois, comme des oiseaux, tous, tous dans le ciel — par-dessus les collines — ceux qui sont gentils. Ceux qui ont pas de rires pour ceux qui sont perdus. »

— « La dernière fois ? »

Je l'empoignai par son bras ballant, je le tirai dans ma chambre et je refermai ma porte. L'émotion me faisait courir de petits frissons jusqu'au bout des doigts.

— « Où ? Quand ? Qui volait ? »

Il me regarda en clignant des yeux de chouette et en humectant ses lèvres sèches du bout de sa langue.

— « C'est pas bon voler sans ailes, » répéta-t-il.

— « Oui, oui, je le sais, » dis-je. « Où avez-vous vu les autres voler sans ailes ? Il faut que je les trouve. Il le faut ! »

— « Comme les oiseaux, » dit-il en se balançant sur ses pieds. « Par-dessus les collines. »

— « Je vous en prie, » dis-je, cherchant désespérément à rassembler mes faibles connaissances en espagnol.

— « J'ai travaillé là longtemps. Je les vois plus. Je bois plus qu'avant. Chinee Joe me donne des bouteilles. »

— « *Por favor, señor,* » m'écriai-je, « *dónde... dónde... ?* »

Une ombre descendit sur son visage. Sa bouche se détendit. Des yeux morts me considérèrent entre les paupières baissées.

— « *No comprendo.* » Il regarda autour de lui, comme ébloui. « *Buenas noches, señorita.* »

Il sortit à reculons et ferma doucement la porte.

— « Mais... » criai-je en direction de la porte. « Mais, attendez ! »

Puis je me jetai en boule sur mon lit et serrai précieusement contre moi l'incroyable nouvelle que je venais d'apprendre.

D'autres ! Volant par-dessus les collines ! Tous, tous dans le ciel ! Peut-être, oh ! peut-être que l'un d'entre eux était à l'hôtel, en ville. Peut-être qu'ils n'étaient pas trop loin. Si seulement nous savions... !

Alors je me sentis soudain au bord d'un gouffre terrifiant. Si cela était vrai, si Severeid en avait réellement vu d'autres voler comme des oiseaux au-dessus des collines, alors Low avait raison — il y en *avait* d'autres ! Il *devait* y avoir un Canyon. Il *avait dû* y avoir un vaisseau interstellaire, une Patrie. Mais où cela me menait-il ? Je me refusais à admettre les possibilités. Je me retournai et enfouis ma tête dans l'oreiller. Mais maman et papa ! Et

grand-père Josh et grand-mère Malvina et mon arrière-grand-père Benedaly et... Je m'accrochais aux souvenirs de toutes les histoires de famille que j'avais entendu raconter. La traversée clandestine *de l'océan*. La fondation d'un nouveau pays. Voyons ! Mes ancêtres étaient solides comme un mur de pierre derrière moi, remontant jusqu'à... jusqu'à *Adam* ou presque. Je m'appuyai à cette certitude et poussai un cri en sentant le mur de pierre vaciller et devenir un rideau de gaze que le doute agitait comme la brise.

— « Non, *non !* » sanglotai-je.

Pour la première fois de ma vie, je pleurai en pensant à ma mère, me sentant aussi malheureuse que si elle eût été morte.

Puis je m'assis soudain dans mon lit. « Ce n'est peut-être pas vrai ! » m'écriai-je. « Cet homme n'est qu'un ivrogne. Qui sait quelles extravagances il peut tirer de sa bouteille. Ce n'est peut-être pas vrai ! »

Mais peut-être que si, murmura malicieusement une autre partie de moi-même. *Peut-être que si !*

***

Les jours suivants n'apportèrent rien de remarquable. Dans ma bataille avec moi-même, l'accalmie avait succédé à l'agitation, peut-être parce que mon esprit avait trouvé un nouveau sujet d'occupation, ou peut-être parce qu'il est fatal que toute émotion s'atténue avec le temps.

Cependant, la merveilleuse rencontre de Low avait soulevé en moi un enthousiasme qui n'était pas près de se calmer. Je pouvais percevoir son *bonjour* dès que je mettais le pied dans l'escalier le matin et parfois son *bonsoir* muet me réveillait dans l'obscurité.

Un soir, après dîner, Marie se planta fermement devant moi alors que j'allais sortir de table. Sans un mot, elle désigna mon assiette où j'avais fait, comme une gamine, de petits pâtés avec ma nourriture. Je rougis.

— « Pas bon ? » demanda-t-elle, croisant les avant-bras sur la rotondité de son abdomen et reculant d'un pas pour garder l'équilibre.

— « Si. C'est très bon, Marie, » dis-je. « Seulement je n'ai pas faim. »

Et je m'échappai à travers l'odeur d'ail de son exhalation indignée, à l'amusement non extériorisé de Low. Comment aurais-je pu expliquer à Marie que Low m'avait montré un double arc-en-ciel qu'il avait vu dans l'après-midi et que j'avais été si accaparée à en savourer les couleurs et à m'émerveiller de pouvoir les recevoir de lui que j'en avais oublié de manger ?

Low et moi passions beaucoup de temps ensemble, à faire connaissance, mais le plus souvent, nous restions assis ostensiblement avec les autres pensionnaires sur le balcon dans le crépuscule, écoutant les vieilles histoires de mine et de bétail qui circulaient comme des pièces de monnaies usées chaque fois que les citoyens de Kruper étaient assemblés. Une bonne histoire pouvait resservir indéfiniment, aussi, au bout de peu de temps, nous fut-il facile d'en suivre les répétitions tout en restant isolés tous deux au milieu du groupe.

Ne pensez-vous pas que vous auriez besoin d'un peu plus de pratique

pour léviter ? La question de Low était nette et limpide sous le grondement des voix.

Léviter ? Je remuai dans mon fauteuil, moins habile que lui à suivre à la fois le fil de deux conversations.

Voler, dit-il avec une patience exagérée. *Comme vous avez fait au-dessus du canyon et pour monter au balcon.*

Oh ! L'extase et la terreur se confondirent en une boule qui se mit à tournoyer en moi. Puis je sentis que je m'abandonnais à la chaleur des bras de Low au lieu de lutter contre eux comme je l'avais fait quand il m'avait emportée au-dessus du canyon.

Oh ! je n'en sais rien, répondis-je, faisant aussitôt tous mes efforts pour le chasser hors de moi. *Je crois que je peux très bien le faire.*

Un peu plus de pratique ne nuirait pas. Il y avait du rire dans sa réponse. *Mais il vaut mieux que vous attendiez que je sois là — on ne sait jamais.*

Vraiment ? demandai-je. *Regardez.* Je me soulevai dans l'obscurité jusqu'à ce que je me trouve assise moelleusement à environ quinze centimètres au-dessus de mon fauteuil. *Et voilà !*

Quelque chose me poussa doucement et je me sentis partir à la dérive. Je me hâtai de me laisser retomber et repris contact avec le bord avant de mon siège, mes talons heurtant le sol avec un grand bruit. L'histoire en cours s'interrompit net et tout le monde me regarda.

— « Les moustiques, » improvisai-je. « Je ne peux pas les supporter. »

Ce n'est pas de jeu ! balbutiai-je à Low. *Vous trichez !*

Tous les coups sont permis... répondit-il, et il laissa en suspens le reste de la citation.

Hum ! En amour comme à la guerre, complétai-je pour moi-même. *S'agit-il de la guerre dans notre cas ?*

Et tout le reste de la soirée, je me sentis heureuse au-delà de toute expression.

Ensuite, il y eut ce samedi où le ciel était d'un bleu si pur et les nuages si duveteux que je me sentis incapable de rester enfermée à laver des vêtements et à recoudre des boutons. J'enfilai mes chaussures de marche et ma jupe de grosse toile, je retroussai les manches de ma blouse écossaise, nouai celles de mon chandail autour de ma taille et me mis en route en direction des collines. Je suivis le trajet de la conduite d'eau de la ville, qui remontait vers la source où elle s'alimentait.

Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle sur la dernière terrasse rocheuse surplombant la ville et regardai l'amas confus de maisons battues des intempéries qui s'élevaient de ce côté de Kruper. Puis je tournai le dos à la ville. Çà et là, dans les collines, j'apercevais des sections de la conduite d'eau soutenues parfois par des tréteaux de bois pour franchir les inégalités de terrain, ou suivant en d'autres endroits le contour tourmenté des pentes. Quelques minutes et quelques sections de conduite plus tard, je m'amusais à essayer d'arrêter avec mes mains le jet d'eau qui sortait d'un des nombreux trous de la vieille canalisation rouillée et à compter les chevilles de bois taillées à la main qui en obturaient d'autres. Que de l'eau pût parvenir à

la ville dans ces conditions tenait presque du miracle. J'étais si accaparée par ce jeu que je portai inconsciemment la main à mon visage quand un doigt chaud se mit à en dessiner...

— « Low ! » m'écriai-je en me tournant vers lui d'un bloc. « Que faites-vous là-haut ? »

Il se laissa glisser d'un gros rocher surplombant la canalisation.

— « Johnny ne se sent pas bien aujourd'hui, » dit-il. « Il m'a demandé de vérifier si des chevilles n'étaient pas parties. »

Nous éclatâmes de rire en regardant au loin et en découvrant le tracé de la conduite grâce aux panaches blancs des jets d'eau et au vert plus vif de la végétation qui en bénéficiait de part et d'autre.

— « Je parie qu'il y a enfoncé un millier de chevilles, » dit Low.

— « Pourquoi diable ne la remplace-t-il pas aux endroits où elle est comme une passoire ? » demandai-je.

— « Objet de famille, » dit Low, maniant vigoureusement le couteau pour tailler un morceau de bois. « Il a fallu qu'il se sente bien faible pour avoir seulement l'idée de me laisser boucher les fuites de sa canalisation. Toutes ces chevilles ont une valeur sentimentale pour lui. Elles remontent jusqu'à trois générations. »

Il enfonça la cheville dans le plus grand des trous et se recula en passant sa main sur son visage que l'eau avait aspergé.

— « Continuons à monter. Je vais vous montrer la source. »

Nous nous assîmes dans la fraîcheur humide du taillis entourant la grotte où la source bouillonnait et gargouillait, bleue, blanche et vert pâle, avant de disparaître dans la vieille tuyauterie bosselée. Nous étions assis de part et d'autre de celle-ci, goûtant le réconfort de notre présence réciproque, quand, tout à coup, pendant une précieuse minute, nous nous rejoignîmes en esprit comme des cours d'eau qui se confondent, unis si complètement que le choc en retour qui nous sépara ensuite nous laissa abasourdis. Une telle douceur sans même qu'il y eût de contact entre nous...

Cependant, nous nous détournâmes en hâte de cette nouvelle et effrayante émotion et, comme les mots ne lui venaient pas, Low fit descendre une fleur du talus au-dessus de nous.

— « Merci, » dis-je en la sentant. « Je voudrais bien pouvoir en faire autant. »

— « Mais vous le pouvez ! » dit Low. « Vous avez lévité ce rocher à Machron et vous pouvez vous léviter vous-même. »

— « Moi-même, oui. » Ce souvenir me fit frissonner. « Mais pas le rocher. Je n'ai été capable que de le déplacer. »

— « Essayez sur celui-ci, là-bas. »

Low fit rouler un caillou vers un petit roc d'un bleu ardoise qui émergeait du sable humide. Avec soumission, le roc descendit en traçant un petit sillon dans le sable jusqu'aux pieds de Low.

— « *Lévitez-le,* » dit-il.

— « Je ne peux pas, » répliquai-je. « Je vous ai dit que je ne peux pas soulever les choses. Je peux juste les déplacer. » Je fis glisser un des pieds de Low sur le côté.

Surpris, il lui fit reprendre sa position.

— « Mais il *faut* pouvoir soulever les choses, Dita, » dit-il. « Vous êtes l'une... »

— « Non, je n'en suis pas ! »

Je jetai avec force dans la source la fleur avec laquelle mes doigts jouaient depuis un moment et je la vis aspirée par la conduite. Quelqu'un, en bas, allait être surpris en la voyant arriver sur son évier, à moins que l'une des milliers de fuites sur le parcours d'ici à la ville ne se mît à fleurir.

— « Mais tout ce que vous avez à faire, c'est de... de... »

Low cherchait ses mots.

— « Oui ? » fis-je en me penchant en avant avec intérêt. Peut-être avais-je une chance d'apprendre...

— « Eh bien, vous n'avez qu'à *léviter* et c'est tout ! »

— « Baliverne ! » dis-je avec déception. « En tout cas, pouvez-vous faire *ceci ?* Regardez. » Je fouillai dans ma poche, mais je n'en sortis que deux épingles de nourrice et trois grammes de poussière prise sous mes ongles. « Auriez-vous une pièce de dix cents ? »

— « Certainement. » Il en tira une de sa poche et me la fit parvenir. Je la lui rendis. « Embrasez-la, » dis-je.

— « L'embraser ? Vous voulez dire l'embrasser ? » Il la retourna dans sa main.

— Non. *Embrasez-la.* Allez-y. C'est facile. Vous n'avez qu'à l'embraser. N'importe quel métal convient, mais l'argent s'y prête mieux. »

— « Je n'ai jamais entendu parler de ça, » dit-il en fronçant les sourcils d'un air soupçonneux.

— « Sûrement que si, » m'écriai-je, « si vous faites partie de Moi. Si nous remontons tous deux au Radieux Commencement, vous devez vous souvenir. »

Low tourna lentement la pièce de monnaie.

— « C'est une farce que vous me faites, » dit-il. « Vous allez vous moquer de moi. »

— « Une farce ! » Je m'approchai de lui et le regardai dans les yeux. « N'y a-t-il pas assez longtemps que je cherche une réponse ? Ne me considérerais-je pas comme du Groupe si je l'avais trouvée ? Mon cœur se briserait-il et saignerait-il chaque fois qu'il faut que je dise *non,* si je pouvais le calmer en disant *oui ?* Si je pouvais seulement tendre les mains et dire : *je suis des vôtres...* » Je détournai la tête en clignant des yeux. « Tenez, » dis-je en contenant mes larmes. « Donnez-moi la pièce. »

Je la lui pris des doigts et, me rasseyant, je la fis tourner rapidement comme une toupie dans ma paume. Elle s'illumina immédiatement et resplendit avec un éclat de plus en plus vif jusqu'à ce que je dusse clore à demi les paupières pour pouvoir la regarder. Je refermai mes doigts dessus et la sentis palpiter, fraîche dans ma main.

— « Tenez. » Je tendis mon poing à Low, mes os éclairés en rose de l'intérieur. « Elle est embrasée. »

— « De la lumière, » murmura-t-il. J'ouvris la main et il prit la pièce

avec une admiration mêlée de crainte. « De la lumière froide ! Combien de temps pouvez-vous la conserver ainsi ? »

— « Je n'ai pas besoin de faire quoi que ce soit pour lui garder son éclat, » dis-je. « Elle va briller jusqu'à ce que je l'éteigne. »

— « Combien de temps ? »

— « Combien de temps faut-il pour que du métal devienne poussière ? » dis-je avec un haussement d'épaules. « Je n'en sais rien. Votre Peuple sait-il embraser le métal ? »

— « Non. » Ses yeux se posèrent sur mon visage. « Je n'en ai pas souvenance. »

— « Alors, je ne suis pas des vôtres. » J'essayai de le dire d'un ton léger malgré le déchirement de mon cœur. « Nous avons presque l'air d'être engrenés l'un à l'autre, mais nous ne le sommes pas. Vous êtes venu par un chemin et moi par un autre. » *Pas même comme lui !* criai-je intérieurement. *Je ne peux même pas être comme lui !* J'aspirai une grande bouffée d'air et contins mon émotion.

« Ecoutez, » dis-je. « Ni l'un ni l'autre nous ne correspondons à un certain type. Nous sommes tous deux *différents.* Vous êtes satisfait de votre explication de la raison pour laquelle vous êtes ainsi. Je n'ai pas encore trouvé mon explication. Ne pourrions-nous laisser là ce sujet ? »

Low m'empoigna aux épaules et la pièce de monnaie m'échappa, décrivant un arc de cercle, avant de tomber dans la source. Il me secoua avec une fermeté contenue, à peine plus sensible qu'un tremblement de ses mains crispées.

— « Je vous assure, Dita, que je n'invente pas d'histoires ! Je fais partie du Peuple et vous aussi et toutes vos dénégations n'y changeront rien. Nous sommes les mêmes... »

Nous nous regardâmes avec obstination un long moment, puis sa prise se relâcha et il laissa glisser ses doigts tout au long de mes bras.

Nous tournâmes le dos à la source et reprîmes le sentier en silence, la main dans la main. Regardant en arrière, j'aperçus l'éclat de la pièce de dix cents et je l'éteignis.

Non, me dis-je. *Ce n'est pas vrai. Je le saurais si c'était vrai. Nous ne sommes pas semblables. Mais que suis-je alors ? Que suis-je ?* Et je trébuchai de fatigue dans l'étroit sentier.

*
* *

Pendant ce temps tout était calme à l'école. Avec notre aide, Lucine — symbole de notre emprisonnement, pour Low et pour moi — rougissait de plaisir à la lecture de son second abécédaire.

Cependant, je me souviens du dernier jour de tranquillité. J'étais assise à mon bureau, relisant la dixième lettre répondant à celles que j'avais envoyées pour savoir s'il existait un Chinee Joe, et j'ajoutais tristement un autre *non* à ma liste. Jusque-là, j'avais pu taire à Low l'étonnant épisode de Severeid Swanson. Je voulais lui rendre moi-même son Canyon si celui-ci existait. Je voulais que ce fût mon cadeau pour lui... et pour mon pauvre

moi ébranlé. Et surtout je voulais avoir une certitude sur une chose au moins, même si cette chose devait prouver que j'étais dans l'erreur et devait même me séparer de Low. Une seule certitude serait un réconfort et la promesse d'une véritable union pour nous deux.

Il m'arrivait souvent de souhaiter pouvoir empoigner Severeid et le secouer de toutes mes forces pour obtenir de lui d'autres renseignements, mais il avait disparu ; il avait quitté son emploi sans même attendre de toucher sa dernière paye. Nul ne savait où il était parti. On l'avait vu pour la dernière fois à Kruper de bonne heure le lendemain du jour où il m'avait parlé. Il s'était posté au carrefour, titubant, les jambes molles, une bouteille dans chaque main, sans même se donner la peine de faire signe aux voitures qui passaient, mais attendant stupidement que quelqu'un l'emmenât, et selon toute apparence quelqu'un s'était arrêté pour le prendre.

Je soupirai en pensant à lui et je revins à ma lettre décevante. Soudain, je fronçai les sourcils et m'agitai sur mon siège. Qu'y avait-il d'anormal ? Je me sentais terriblement mal à l'aise. Je me passai physiquement en revue, puis portai un regard attentif sur ma classe. Petie était à lui seul l'escadrille d'avions à réaction qu'il dessinait, et les *Vrrr ! Vrrr ! Vrrr !* des décollages étaient à peu près le seul bruit vocal dans la salle. Je vérifiai en profondeur et constatai que le placide murmure mental des enfants était le même que d'habitude. J'étais revenue au niveau vocal quand je replongeai soudain. Je percevais un bourdonnement aigu et pénétrant comme celui d'une abeille irritée, un bourdonnement rageur et malfaisant ! Qui était-ce ? Je rencontrai le regard enflammé de Lucine et je compris.

J'eus le souffle presque coupé par le flot soudain de colère et de haine. Et quand je cherchai à atteindre Lucine, loin en profondeur, je fus repoussée — non pas délibérément, mais comme s'il n'y avait jamais eu de contact entre nous. J'essuyai mes mains tremblantes sur ma jupe, comme si elles avaient été souillées par ce que je venais de lire.

La cloche de la récréation retentit avec un tel fracas que j'eus un sursaut comique et que je fus forcée d'en rire avec les enfants. Dès que je le pus, je courus à la classe de Mrs. Kanz.

— « Lucine va encore avoir une crise, » dis-je sans autre préambule.

— « Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? »

Mrs. Kanz inscrivit une note en haut d'un devoir d'anglais.

— « Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude, » dis-je. « Et elle n'hésitera pas longtemps. Il arrivera malheur à un enfant si nous ne faisons pas quelque chose. »

Mrs. Kanz posa son crayon et croisa les bras sur son pupitre, les lèvres serrées.

— « Vous pensez beaucoup trop à Lucine, » dit-elle sans aménité. « Si vous en êtes au point où vous croyez pouvoir prédire sa conduite, je vous vois mal partie. Les gens ne vont pas tarder à dire que vous êtes bizarre. Pourquoi ne l'oubliez-vous pas, tout simplement, pour vous concentrer sur... eh bien, ma foi, sur Low. Il est plus amusant qu'elle, en tout cas, j'en suis sûre. »

— « Lui aussi vous le dirait ! » m'écriai-je. « Il en sait plus sur Lucine qu'on ne le croit. »

— « C'est ce que j'ai entendu dire. » Il y avait dans sa voix un ronronnement mauvais que je n'aurais pas cru y trouver. « On les a vus ensemble dans les collines. Vous savez, elle n'est retardée *que* mentalement. Elle a plus de douze ans maintenant, ne l'oubliez pas, et il y a des hommes... »

Je frappai violemment le dessus du bureau de ma main ouverte. Je sentais que mes yeux lançaient des flammes et je la vis esquiver comme si elle avait redouté un coup. Elle appliqua le dos de sa main sur sa joue dans un geste de défense.

— « Je... Je... voulais plaisanter, c'est tout ! » balbutia-t-elle.

Je respirai profondément pour contenir ma fureur.

— « Est-ce que vous allez faire quelque chose au sujet de Lucine ? » Ma voix était très douce.

— « Que puis-je faire ? » demanda-t-elle. « Que peut-on faire ? »

— « C'est bon, » dis-je amèrement. « N'en parlons plus. »

Tout l'après-midi, j'essayai d'atteindre l'esprit de Lucine, mais elle était assise, massive et indifférente... superficiellement. En profondeur, la violence et la haine bouillonnaient comme de la lave et, à un certain moment, sans provocation apparente, elle se pencha dans l'allée et pinça le bras de Petie qui se mit à crier.

Elle était debout au piquet, le visage tourné contre le mur, quand la cloche sonna pour annoncer la fin de la classe.

— « Tu peux partir maintenant, Lucine, » dis-je à l'étrangère boudeuse en laquelle s'était transformée l'enfant que je connaissais.

Je lui mis la main sur l'épaule. Elle se dégagea d'un geste rapide, fluide. Je la vis de profil comme elle s'échappait. Elle serrait les mâchoires et, dans son cou, ses tendons saillaient comme des cordes.

Je rentrai en hâte à l'hôtel et j'attendis, rongée par le souci, que Low eût fini sa journée à la mine. Je me mis à arpenter le tapis d'Orient élimé du living-room et à faire le tour du vieux poêle ventru. Je m'arrêtai une douzaine de fois pour regarder à travers les rideaux de dentelle et les carreaux crasseux et fêlés.

Puis l'instant vint où je m'y postai juste à temps pour voir une voiture s'arrêter à l'entrée. J'empoignai mon manteau et fus en bas des marches au moment où la portière de la voiture s'ouvrait.

— « Lucine ? » fis-je, haletante.

— « Oui. » Le shérif m'ouvrit la portière arrière. Son adjoint écarquillait les yeux devant la rapidité des événements. « Où est-elle ? »

— « Je l'ignore, » dis-je. « Qu'est-il arrivé ? »

— « Elle est devenue enragée en rentrant de l'école. » Nous démarrâmes et nous éloignâmes de l'hôtel à toute vitesse. « Elle a attrapé Petie par les jambes et l'a lancé contre un rocher. Elle a poursuivi les autres gosses en leur jetant des pierres et elle est revenue s'acharner sur Petie. Il est encore en vie, mais le docteur ne compte plus les points de suture et on lui fait des transfusions sans arrêt. Miss Kanz dit que vous devez savoir où elle est. »

— « Non. » Je fermai les yeux et avalai ma salive. « Mais nous allons la trouver. Voyons d'abord Low. »

L'autocar de la mine s'arrêtait justement devant le poste d'essence. Low en descendit et prit place dans la voiture du shérif avant qu'on ait eu le temps d'échanger deux paroles. Je lus sur son visage le reflet de mon angoisse sans même que nous nous soyons étreint la main.

Pendant les deux heures suivantes, nous parcourûmes les routes autour de Kruper. Nous visitâmes tous les endroits où nous pensions que Lucine pouvait s'être réfugiée, mais nulle part, ni au pied des collines parmi la broussaille, ni sur les sommets parmi les sapins, je ne pus percevoir sa présence.

— « Nous allons faire encore un tour, en passant par le Canyon de la Pologne. Si on est bredouille, alors il faudra demander des hommes et employer des chiens. » Le shérif accéléra à fond pour monter la forte côte à l'entrée du canyon. « Ce qui me dépasse, c'est qu'une gosse ait pu filer si vite. »

— « Vous ne l'avez pas vue réellement courir, » dit Low. « Elle sèmerait les chiens lancés à sa poursuite si ça devait en arriver là. »

— « Arrêtez ! » J'empoignai le dos du siège. « Arrêtez la voiture ! »

Les freins n'étaient pas des plus doux. Nous nous désenchevêtrâmes et sautâmes à terre.

— « Là-bas, » dis-je. « Elle est quelque part là-bas. » Nous regardâmes le versant broussailleux de la colline de l'autre côté du canyon.

— « Cré nom ! » tonna le shérif. « Pas dans Cléo II ! Ce trou d'enfer n'arrête pas de nous porter la poisse depuis le jour où on a creusé le premier puits. De l'eau, des gaz et des éboulements de sable, tout le bataclan. J'ai retiré mon compte de cadavres de là-dedans, et mon père avant moi. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle est là, madame l'institutrice ? Vous voyez quelque chose ? »

— « Je sais qu'elle est quelque part aux alentours, » dis-je évasivement. « Peut-être pas dans la mine, mais elle est par là. »

— « Allons jeter un coup d'œil, » soupira le shérif. « Ce que je suis curieux de savoir, c'est comment vous avez pu la voir depuis l'autre côté de la voiture. »

Il descendit et je vis qu'il emportait un fusil de chasse.

— « Un fusil ? » fis-je, le souffle coupé. « Pour Lucine ? »

— « Vous n'avez pas vu Petie, n'est-ce pas ? » dit-il. « Moi je l'ai vu. Pour chasser les bêtes dangereuses je prends un fusil. »

— « Non ! » criai-je. « On va l'appeler et elle viendra. »

— « Peut-être, » lança-t-il, l'air méditatif. « Ou peut-être pas. »

Nous traversâmes la route et nous enfonçâmes dans la gorge avant de remonter de l'autre côté.

— « Etes-vous sûre, Dita ? » murmura Low. « Je ne l'atteins pas du tout. Je ne perçois qu'une espèce de rapace... »

— « C'est Lucine, » dis-je d'une voix étranglée. « C'est Lucine. »

Je sentis la répugnance de Low.

— « Ce... cet *animal ?* »

— « Oui, cet animal. Y sommes-nous pour quelque chose ? Peut-être aurions-nous dû la laisser tranquille. »

— « Je n'en sais rien, » dit-il. « Je souffrais de sa détresse. Dieu m'est témoin que je n'en sais rien. »

Elle était bien dans Cléo II.

Troublant notre silence angoissé, le bruit de pierres roulant sous les pas de Lucine nous parvenait de l'intérieur. J'avais presque la nausée.

— « Lucine, » criai-je dans les ténèbres de la galerie. « Lucine, sors de là. Il est temps de rentrer à la maison. »

Une pierre de la grosseur du poing me fit chanceler et je frictionnai mon épaule meurtrie.

— « Lucine ! »

La voix de Low était autoritaire. Un grognement inarticulé lui répondit.

Le shérif nous regarda.

— « Alors ? »

— « Elle est complètement folle, » dit Low. « Nous ne pouvons pas l'atteindre. »

— « Bon sang ! » grogna le shérif. « Comment allons-nous la faire sortir de là ? »

Personne n'avait de solution et nous restions là, l'air emprunté, tandis que le soleil de cette fin d'après-midi nous caressait la nuque et s'étalait en flaques dorées à l'entrée de la mine. Une soudaine grêle de pierres jaillit tout autour de nous, rebondissant sur le sol nu et faisant craquer les branchages, puis une longue plainte gutturale me glaça les os et fit pâlir le visage du shérif.

— « Je vais tirer, » dit-il d'une voix blanche. « Je vais l'abattre raide comme balle. »

Il leva le fusil et se cala sur ses pieds.

— « Non ! » m'écriai-je. « Une enfant ! Une fillette ! »

Ses yeux se tournèrent vers moi et sa bouche se tordit.

— « Ça ? » fit-il, et il cracha.

Son adjoint le tira par la manche et l'emmena à l'écart pour lui murmurer quelques mots rapides. Je jetai à Low un regard inquiet. Il cherchait Lucine en lui, les yeux clos, les traits tendus.

Les deux hommes entreprirent de rassembler une provision de pierres qu'ils empilèrent à portée de leur main près de l'entrée de la mine. Puis, prenant simultanément une profonde inspiration, ils commencèrent à bombarder consciencieusement la galerie. Pendant un moment une grêle de pierres leur répondit, puis il y eut un cri outragé qui décrut tandis que Lucine s'enfonçait plus loin dans l'obscurité.

— « Je l'ai eue ! »

Les deux hommes redoublèrent d'efforts, avançant plus près de l'entrée, et Low me prit par le bras pour m'empêcher de les suivre.

— « Il y a un trou vertical, là-dedans, » dit-il. « Ils essaient de l'y pousser. J'ai jeté un caillou dedans un jour et je ne l'ai pas entendu toucher le fond. »

— « C'est un assassinat ! » m'écriai-je, me libérant d'une secousse et saisissant le bras du shérif. « Arrêtez ! »

— « Attrapez-la donc autrement, » grogna le shérif, ses muscles se tendant sous ma main. « Il vaut mieux que ce soit elle qui meure plutôt que Petie ou nous autres. Elle cherche à tuer. »

— « Je vais la faire venir, » criai-je, tombant sur les genoux et cachant mon visage dans mes mains. « Je vais la faire venir. Donnez-moi une minute. »

Je me concentrai comme je ne l'avais encore jamais fait. Je m'élançai impétueusement hors de moi-même pour pénétrer dans l'obscurité de la mine, puis dans une obscurité plus épaisse, plus profonde et plus horrible, et je luttai avec l'obscurité qui était en Lucine jusqu'à la sentir envahir irrésistiblement mon propre esprit. Je persévérai, je m'obstinai, essayant de faire reculer cette rage et cette déraison pour y introduire un peu de bon sens à la place. Low m'atteignit juste avant que le flot me submergeât. Il m'atteignit et me retint jusqu'à ce que je pusse me dégager et revenir, tremblante, de l'enfer.

Soudain, de l'intérieur de la colline nous parvint un grondement épouvantable tandis que l'entrée de la galerie vomissait un nuage de poussière jaune.

Il y eut un hurlement animal qui s'interrompit aussitôt, puis un cri de pure douleur et de terreur — un cri d'enfant horrifié s'éveillant dans les ténèbres, un appel au secours — un cri demandant de la lumière !

— « C'est Lucine, » dis-je en étouffant un sanglot. « Elle est là. Que s'est-il passé ? »

— « Un éboulement ! » dit le shérif. « Les étais ont cédé. Il y a des années qu'ils sont pourris. Elle est dessous maintenant, c'est sûr. »

— « Mais c'est Lucine, vivante ou morte, » dit Low. « Il faut que nous la sortions. »

— « Si cet éboulement s'est produit là où je crois, » dit le shérif, « elle est fichue. Il y a là-dedans un passage qui est tout en poussière. La saleté la plus fine et la plus glissante que vous ayez jamais vue. Ça vous descend dessus comme une cascade et ça vous noie un type exactement comme de l'eau. » Ses lèvres se serrèrent. « Le premier cadavre que j'aie vu, je l'ai tiré d'une couche de sable là-dedans. J'avais seize ans, je crois bien, et comme j'étais le plus mince du lot, c'est moi qu'on a envoyé après avoir repéré le corps et étayé une galerie de fortune. Je l'ai tiré les pieds les premiers. Il tenait bon — enfoui dans ce sable comme si ç'avait été de la boue. Noyé dans la poussière. On va avoir un sacré boulot pour aller chercher ce corps aussi.

» Bah ! » (Il passa la courroie de son arme sur son épaule). « On ferait aussi bien de rentrer en ville et de revenir avec une équipe. »

— « Elle n'est pas morte, » dit Low. « Elle respire encore. Elle est prise sous quelque chose et elle ne peut pas se dégager. »

Le shérif lui lança un regard entre ses paupières plissées.

— « Je me suis laissé dire que vous étiez un peu dérangé, » dit-il. « Ça doit être votre minute de crise aussi, pour parler comme ça.

» Vous voulez rentrer en ville, madame ? » Sa voix s'adoucit. « Vous n'avez plus rien à faire par ici, vous savez. Elle est morte. »

— « Non, elle n'est pas morte, » dis-je. « Elle est encore en vie. Je l'entends. »

— « Bon Dieu ! » grommela le shérif. « Aussi dingues l'un que l'autre. Bon, c'est parfait. Je vous détache tous les deux ici pour veiller à ce que la mine ne s'envole pas pendant que je suis absent. »

Il se força à sourire de son trait d'esprit et s'éloigna, emmenant son adjoint.

***

Nous écoutâmes les échos du moteur jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent dans le calme des collines boisées qui nous entouraient. Nous entendîmes le léger bruissement du vent dans la broussaille et le cri lointain de quelque oiseau en vol. Nous entendîmes le battement de nos pouls et l'égarement et la frayeur qui étaient en Lucine. Et nous entendîmes la douleur qui se mit à lui broyer le corps à coups de marteaux d'airain jusqu'à un coup de poignard éblouissant qui se brisa net en inconscience. Et alors nous nous trouvâmes tous deux cherchant notre chemin à tâtons dans l'obscurité du tunnel. Je trébuchai et tombai, et je sentis quelque chose de lourd couler comme un fluide sur mes jambes et mon ventre, me clouant au sol. Low continuait de progresser devant moi.

— « Ressortez, » me cria-t-il. « Ressortez ou nous allons être pris tous les deux. »

— « Non ! » criai-je en essayant de me dégager. « Je ne peux pas vous laisser. »

— « Ressortez, » dit-il. « Je vais la trouver et la maintenir jusqu'à ce que les hommes arrivent. Il faudra m'aider de dehors à retenir le sable. »

— « Je ne peux pas ! » pleurnichai-je. « Je ne sais pas comment faire ! »

Je puisai à deux mains dans la couche pesante qui immobilisait mes jambes.

— « Si, vous pouvez, » dit-il, en profondeur. « Concentrez-vous et vous verrez. »

Je refis sur les genoux l'interminable distance dont je n'avais même pas eu conscience en m'avançant dans le tunnel et je m'accroupis dehors, à l'entrée de la mine, mes mains sales pressées sur mon visage humide. Je regardais profondément, profondément en moi... dans un abîme qui devint soudain une cime. Je me soulevai, âme et esprit, de plus en plus haut, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une nouvelle faculté, un nouveau Pouvoir, et lentement, lentement, j'endiguai le flot sec à l'intérieur de la mine... je commençai lentement à couper en deux le fleuve sombre qui avait submergé Lucine, au point que seul son bras replié empêchait le sable envahisseur de pénétrer dans sa bouche et dans son nez.

Low se fraya un chemin dans la masse de sable, s'efforçant d'atteindre Lucine avant que tout l'oxygène eût été épuisé.

Nous étions ensemble et nous travaillions avec une telle ardeur que nous n'étions plus deux êtres distincts. Nous ne faisions qu'un, mais nous étions

une multitude, unis dans cette somme d'efforts prodigieux. Puisque nous étions l'un et l'autre ensemble, nous n'avions pas besoin de parler tandis que nous ouvrions le passage vers Lucine. Nous trouvâmes un genou replié, un bord de jupe déchiré, une cheville tordue... et le madrier qui la clouait au sol. Je retins le sable pendant que Low creusait pour atteindre sa tête. Avec un soin infini, nous déblayâmes un espace plus grand pour son visage et nous enlevâmes les gravats pour dégager son corps. Finalement, Low tint ses épaules flasques dans ses bras... *et alors il disparut ! Il disparut complètement, le temps que j'exhale un soupir.*

— « Low ! » criai-je en me levant précipitamment à l'entrée du tunnel, mais le bruit de mon cri fut noyé dans le craquement terrifiant qui ébranla le sol. Je regardai, horrifiée, la colline s'incurver, s'affaisser et retomber dans le silence, après qu'une dernière poignée de cailloux, masquée par un nuage de poussière, eut roulé avec fracas jusqu'à mes pieds.

Je poussai encore un cri strident et le ciel se mit à tourner en une spirale étourdissante bordée de sommets de sapins, et tout à coup, de façon inexplicable, Severeid Swanson fut là, se joignant aux cimes des arbres et au ciel et tournoyant avec eux tout en disant : « Madame, Madame ! »

Le monde reprit son aplomb comme si une main s'était posée dessus. Je me remis sur mes jambes.

— « Severeid, » criai-je. « Ils sont là-dedans ! Aidez-moi à les sortir ! Aidez-moi ! »

— « Madame, » dit Severeid avec un haussement d'épaules impuissant, « *no comprendo.* Je vous amène un qui vole. J'ai été chercher. Vous avez dit vous vouliez trouver. J'ai trouvé celui-là pour vous. Qu'est-ce que vous faites ici à pleurer ? »

Avant d'avoir conscience de la présence de quelqu'un auprès de Severeid, je sentis une autre personne dans mon esprit. Avant que j'aie pu, haletante, les articuler, les mots me furent ravis. Avant de pouvoir bouger, j'entendis le déchirement des rochers. Je me retournai, tombai à genoux et regardai, partagée entre la terreur et l'émerveillement, tout le flanc de la colline se soulever et se bomber comme un sillon qui se forme au passage du soc de la charrue. Je vis le sable s'élever comme un jet de couleur brun-rouge au-dessus du sillon. Je vis Low et Lucine s'élever avec le sable. Je vis le flanc de la colline retomber sur lui-même. Je vis Low et Lucine atterrir en douceur devant moi et je vis la lumière du jour s'évanouir tandis que je tombais en avant, le bout de mes doigts effleurant en esprit la courbe de la joue de Low, juste avant de sombrer dans l'obscurité.

*
* *

Le soleil m'inondait. A travers la mince couverture, je sentais le sable fin comme un coussin sous ma joue. J'entendais le froid souffler dans les arbres qui gémissaient au-dessus de ma tête, mais la chaleur du soleil de cette fin d'automne, rassemblée entre des paumes de granit, se déversait dans la petite poche où nous nous trouvions, contre la montagne. Sans avoir besoin de bouger, je pouvais atteindre Low et les Autres... Valancy et

Jemmy (1). Sans ouvrir les yeux, je pouvais les voir autour de moi, me prodiguant leur réconfort. Le moment devenait trop précieux. Je n'y tins plus, je me tournai sur moi-même et m'assis.

— « Dites-moi, demandai-je, « comment Severeid vous a-t-il trouvés la seconde fois ? »

Je ne fis pas attention au sourire indulgent qu'échangèrent Valancy et Jemmy. Peu m'importait de me sentir comme une enfant — si eux représentaient les adultes.

— « La première fois qu'il nous a vus, » dit Jemmy, « c'est quand il a choisi de cuver son vin à l'ombre d'un rocher près duquel nous piqueniquions. Il était si ivre, ou si naïf, ou les deux, qu'il n'a pas été bouleversé ni offensé de nous voir nous élever et faire des acrobaties dans le ciel. Il fut intrigué et enchanté. Il pensa qu'il était mort et qu'il avait échappé au purgatoire, et nous dûmes le retenir pour l'empêcher de s'élancer après nous. Evidemment, avant de le quitter, nous bloquâmes dans son cerveau le souvenir qu'il avait de nous de telle façon qu'il ne pût parler de nous à personne sauf à d'autres membres du Peuple. » Il me sourit. « C'est pourquoi nous avons été vraiment inquiets quand nous avons découvert qu'il vous avait parlé et que vous n'étiez *pas* du Peuple. Du moins pas de la Patrie. Vous êtes le troisième coup porté à notre provincialisme. Peter et Bethie furent les premiers, mais eux étaient à moitié du Peuple, (2) tandis que vous... » Il hocha tristement la tête. « Vous ne cadriez pas... »

— « Oui, » dis-je avec un frisson au souvenir des longues années où je ne m'étais trouvé de points communs avec personne. « Je ne cadrais pas... »

Et je me détendis sous le triple réconfort qui émanait de Low, de Jemmy et de sa femme Valancy.

— « Quand vous avez dit à Severeid que vous vouliez nous trouver, il est venu aussi directement qu'un ivrogne en est capable jusqu'à notre terrain de pique-nique. Il devait être accroupi sur son petit feu de camp depuis plusieurs jours quand nous l'avons découvert, mourant de soif et ayant perdu le souvenir de la nourriture. » Jemmy respira profondément. « Quand nous avons appris que Severeid connaissait ce que nous pensions être deux de plus des Nôtres — nous ne cessons de rassembler tous les Nôtres depuis le premier jour où les astronefs sont arrivés — nous n'avons pas hésité. Nous l'avons amené en le maintenant endormi pendant tout le voyage. La vitesse et l'altitude l'auraient rendu malade, le pauvre, à voler ainsi sans avion ni rien.

» J'ai perçu la lutte que vous meniez pour sauver Lucine alors que nous étions encore à des kilomètres de vous, et, la Puissance en soit louée, je suis arrivé à temps. »

— « Oui, » dis-je avec un soupir, prenant la chaleur de la main de Low pour dégeler mon souvenir de cet affreux moment.

— « Jamais je n'avais platté quoi que ce soit aussi vite, » dit Jemmy. « Et c'est la première fois que je l'ai fait à cette échelle. Je n'étais pas sûr

(1) Voir « *Les rescapés* ».

(2) Voir « *Les isolés* ».

que le soleil couchant, sans la lune, serait assez puissant, et je suis resté bouche bée moi-même en voyant comment la montagne s'est éventrée. » Il eut un faible sourire. « Nous ferions peut-être bien de modérer notre usage de certains de nos Pouvoirs. C'était un véritable tremblement de terre ! »

— « Sûrement ! » dis-je toute tremblante. « Je me demande ce que Severeid en a pensé. »

— « Nous avons effacé de sa mémoire l'épisode de la mine, » dit Valancy. « Mais le shérif a été terriblement secoué quand il est arrivé sur les lieux avec son équipe. Les seuls mots qu'il soit parvenu à articuler furent : « Bon Dieu ! Cléo II a fichu le camp ! »

— « Et Lucine... ? » demandai-je, bien que je connusse déjà la réponse.

— « Lucine apprend, » dit Valancy. « Bethie, notre Sensitive, a trouvé ce qui n'allait pas en elle et tout est arrangé maintenant. Elle sera normale avant peu. »

— « Et... moi ? » fis-je dans un souffle, espérant déjà savoir.

Une des nôtres ! me crièrent les trois autres en profondeur. *Née sur la Terre ou non — l'une des nôtres !*

— « Mais quel problème ! » dit Jemmy. « Nous pensions nous être tous catalogués. Il y avait ceux d'entre nous qui sont entièrement du Peuple et ceux qui sont moitié du Peuple et moitié de la Terre, comme Bethie et Peter. Et puis vous êtes venue, et vous n'êtes pas du tout du Peuple ! »

— « Non, » dis-je, m'appuyant de nouveau confortablement à mon mur de pierre ancestral. « Pas du tout du Peuple. »

— « Cependant vous êtes comme la réponse à une question que nous nous étions posée, » dit Valancy. « Peut-être qu'après tout ce temps perdu le peuple de la Terre commence à saisir les Pouvoirs lui aussi. Nous avons noté des indices de tels faits, mais par bribes et recoupements au cours d'investigations. Nous n'avions pas idée que quelqu'un fût aussi avancé sur la voie. Impossible de dire combien d'autres se trouvent par le monde, attendant d'être découverts. »

— « Cachés, vous voulez dire, » fis-je. « On ne se promène pas dans l'espoir d'être découvert. Pas après les premières réactions que l'on constate. Peut-être qu'après le premier enthousiasme provoqué par ces pouvoirs, on a envie de faire partager son émerveillement, mais on apprend vite à se cacher. »

— « Elle est si semblable à nous ! » cria Valancy. « Deux mondes différents et pourtant vous nous ressemblez tellement ! »

— « Mais elle ne peut pas soulever les objets inanimés, » dit Low d'un ton taquin.

— « Et vous, vous ne pouvez pas embraser le métal, » repartis-je.

— « Et vous ne pouvez pas platter avec les rayons du soleil et de la lune, » dit Jemmy.

— « Ni vous, rassembler les nuages, » dis-je. « Et si vous n'arrêtez pas de me tourmenter, c'est ce que je vais faire à l'instant et je vais attirer cette averse qui est en ce moment sur Morenci et vous faire tremper jusqu'aux os. »

— « Mais, c'est qu'elle serait capable de le faire ! » dit Valancy en riant. « Et nous, nous ne le pouvons pas, alors laissons-la tranquille. »

Nous retombâmes tous dans le silence, et continuâmes à nous chauffer paresseusement au soleil. Finalement, Jemmy se tournant sur le côté, ouvrit un œil et dit :

— « Tu sais, Valancy, que Dita et Low peuvent communiquer plus facilement que toi et moi. Chez eux, c'est parfois presque involontaire. »

Valancy se tourna aussi.

— « Oui, » dit-elle. « Et puis Dita peut édifier un barrage pour m'empêcher de pénétrer dans son esprit. Seule une Voyante peut normalement en bloquer une autre, et elle n'a pas cette qualité. »

Jemmy hocha la tête.

— « Exactement comme les enfants de la Terre ! Toujours à contre-pas... Quel problème cette fille va nous poser ! »

Oui, coupa Low en profondeur. *Un problème et demi, mais je crois que je vais la garder quand même.* Je pouvais percevoir son tendre rire.

Je fermai les yeux, le visage tourné vers le soleil dont je sentais la lumière dorée à travers mes paupières.

Je suis retrouvée, pensai-je avec une joie soudaine dont l'intensité me faisait mal. *Je suis vraiment retrouvée.*

Je saisis fermement l'ourlet de mon rêve, sachant que quelque jour, à n'en pas douter, je pourrais en enrouler tout le tissu autour de moi, et non pas seulement autour de moi, mais autour des autres, perdus et déconcertés eux aussi. Un jour prochain, nous vivrions tous ce qui n'était maintenant qu'un rêve.

Je m'assoupis doucement, sentant sur ma joue la chaleur de la main de Low — et je sombrai dans un sommeil heureux, sans craindre le réveil.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le carnaval d'Orvieto

par MARCEL BRION

Marcel Brion, historien et critique d'art de grand renom, est aussi un remarquable conteur fantastique. Vous avez pu en juger en lisant, dans notre numéro 33, *sa nouvelle* « La rue perdue ». *Il a récemment publié un important recueil d'histoires fantastiques :* « La chanson de l'oiseau étranger », *dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro. Avec l'aimable autorisation des éditions Albin Michel, nous en avons extrait le splendide récit qui suit.*



« MONSIEUR a bien fait de venir cette semaine. Le carnaval commence demain. »

J'avais fait une grimace qui le désobligea, sans doute, car il reprit : « Le carnaval est quelque chose de tout à fait exceptionnel, ici, et mérite d'être vu. »

Pour ne pas blesser le maître d'hôtel, je ne dis pas que les réjouissances populaires étaient toujours vulgaires, hideuses et banales, que le carnaval, en particulier, m'avait toujours paru puéril ou répugnant, et que ce n'était pas la pensée de cette attraction qui m'avait conduit à Orvieto. Ce que j'en avais vu dans les villes où il est singulièrement renommé, à Cologne, à Bâle, à Nice, n'avait jamais modifié cette opinion. La seule idée, même, que les journées de contemplation et de recueillement que je comptais passer ici seraient empoisonnées par ces fêtes bruyantes, m'aurait chassé d'Orvieto, sur-le-champ, s'il n'avait été trop tard pour reprendre le train.

Je dédommageai le maître d'hôtel en lui commandant une bouteille de ce merveilleux vin du pays, au parfum léger, d'un blanc d'or vert, qu'on ne boit que dans cette ville, car il supporte mal le voyage. Il sourit : si je n'étais guère amateur de carnaval, en revanche, je me connaissais en vins. Le *fiasco* qu'il m'apporta était signé, au goulot, d'une étiquette où l'on voyait un diable volant emportant sur son dos une femme nue.

— « Luca Signorelli, » dit-il, comme je m'étonnais. « Un grand peintre ! »

Nul plus que moi n'admire Signorelli. Il a donné une âme aux roches, et ressuscité les morts. Le corps humain sort de ses mains avec la tragique évidence des écorchés d'atelier. C'est le peintre des voluptés dramatiques, des antechrists suborneurs, des diableries musclées. Je comprenais qu'on voulût lui faire honneur dans tous les négoces de la région, mais je m'expliquais mal que ce démon ravisseur servît d'enseigne à un vin exquis.

— « Le diable, Monsieur, » continuait le maître d'hôtel, « n'a jamais

été complètement chassé de ce pays qui, naguère, lui était consacré. Les Etrusques étaient de grands amateurs de diables... »

— « Comment vous appelez-vous ? » demandai-je.

— « Astolfo. »

— « Eh bien, Astolfo, les diables étrusques n'auront aucune prise sur moi. Soyez-en certain. »

— « Comme il plaira à Monsieur. »

Il s'éloigna lentement, d'un air vexé. Peut-être avais-je eu tort de diminuer l'efficacité des démons de ces lieux, après avoir déjà médit du carnaval. Je le rappelai pour qu'il m'apportât des liqueurs, des cigarettes, mais il ne se dérida pas, et n'ouvrit plus la bouche que pour des *questions de service.*



Dès le lendemain matin, je constatai que le carnaval n'était pas un divertissement tranquille. Cette cité rocheuse, qu'un volcan semble avoir soulevée sur la paume de sa main et hissée vers le ciel à bout de bras, retentissait de trompettes, de chansons et de pétards. Le vacarme de la rue sautait jusqu'au milieu de ma chambre, y trépignait sauvagement, et finit par me chasser dans le hall de l'hôtel. De la porte, Astolfo regardait couler la foule criarde ; il m'apprit, avec une discrète nuance de victoire, que le musée et toutes les choses à voir seraient invisibles aujourd'hui et les jours suivants. Que je le voulusse ou non, j'appartenais au carnaval.

J'ai toujours fait contre mauvaise fortune bon cœur. Puisque ma chambre était inhabitable, je me résignai à m'amuser de l'amusement des autres. A peine avais-je franchi le seuil de l'hôtel, la cohue turbulente m'emporta. Des cornets de fer me hurlaient dans les oreilles, des fusées partaient sous mes pieds. Mais comme il y avait de la bonhomie et de la gentillesse dans cette bousculade, et que j'eusse été ridicule de bouder ce plaisir bon-enfant, je glissai doucement dans la foule, passivement décidé à me laisser porter par elle où il lui plairait de m'emmener. Une curieuse jouissance se cache dans ce sentiment d'irresponsabilité et d'anonymat, propre au carnaval : je le goûtais peut-être pour la première fois de ma vie ; par l'opération, sans doute, des démons étrusques qui savent tout conduire à leurs fins.

Tout le monde était masqué. On voyait des déguisements complets, empruntés au costumier du théâtre, ou laborieusement élaborés avec les ressources de la famille : ceux qu'on rencontre partout, tant l'imagination de l'homme est pauvre même quand il donne libre cours à sa fantaisie. Il y avait des cow-boys, des marquis, des pierrots, des polichinelles, des généraux bouffes, de fausses mégères, des tzars simulés et des apothicaires à longs nez, armés de clystères géants. Ceux qui n'étaient pas costumés portaient le loup de drap noir à barbe de dentelle, ou le masque de carton grotesque et truculent.

Ainsi que je l'avais prévu, le carnaval d'Orvieto ressemblait exactement au carnaval de toutes les autres villes, plus bruyant toutefois, car les promeneurs soufflaient dans des trompes de fer ou agitaient d'énormes crécelles.

Une épaisse poussière de plâtre flottait dans l'air, et l'on ne pouvait faire un pas sans écraser des pétards qui se vengeaient en explosant sauvagement. Il s'agissait, seulement, de s'accorder à la lente coulée de cette foule, d'accommoder sa vue à la laideur des travestis et son oreille au tintamarre des instruments et des cris. Cette adaptation réalisée, on découvrait qu'on était pareil à une goutte d'eau dans un torrent.

Je ne tardai pas cependant à éprouver une gêne bizarre qui n'était provoquée ni par le bruit, ni par la vulgarité du spectacle. Une sensation de pudeur blessée, de sécurité menacée. Elle venait de ce que je me promenais le visage nu parmi tous ces êtres masqués. A l'abri de leurs visages de carton, ils me dévisageaient librement, alors que je ne connaissais d'eux qu'une image illusoire. J'étais pour eux aussi dévêtu que si j'avais enlevé mes vêtements ; eux portaient une cuirasse et la visière baissée. Un masque, si inoffensif qu'il paraisse, et si débonnaire que soit son expression, a toujours quelque chose de dangereux.

Ce fut peut-être pour éviter ce danger, ou, du moins pour l'affronter à armes égales, que je décidai de me masquer, moi aussi. Des boutiques volantes, installées aux coins des rues, étalaient sur leurs tréteaux tous les masques possibles. Il y avait la face congestionnée du bourgeois à cigare, le notaire et ses lunettes, l'avocat jaunâtre entre sa toque et son rabat, le chanoine cramoisi, le faquin moustachu, le Chinois, le Nègre, et le Sicilien. Je pouvais choisir les traits de Dante ou ceux de Caruso, ou me contenter du sourire poupin d'un bébé en « bourrelet » de paille. Tous ces visages, accrochés à une corde, dansaient devant mes yeux. Si les métamorphoses animales me tentaient, le marchand m'offrait la crinière du lion, les lunettes du chat-huant, le museau finaud du renard, les moustaches du chat. Sous un amoncellement de mufles, de museaux, je découvris enfin une extraordinaire physionomie. Mes doigts s'en emparèrent avant même que je l'eusse vue ; je croirais plutôt que c'était elle qui s'était emparée de mes mains, à mon insu.

C'était un visage de carton bleu, couronné de cheveux noirs pareils à des serpents tressés ; les joues rudement modelées confessaient la saillie féroce des mâchoires. Aux commissures des lèvres, deux longues dents riaient cruellement. Pareil à un bec de perroquet le nez rejoignait presque le menton trop busqué : entre ces deux crocs, une bouche largement sensuelle, goguenarde et malveillante, s'ouvrait. Le regard — car il y avait un regard dans ces orbites de carton vides — le regard agrafait votre cœur au fond de votre poitrine et ne le lâchait plus.

J'aurais voulu remettre ce masque où je l'avais pris, sous l'entassement des naïves images d'animaux, mais il était déjà trop tard.

Aussitôt que j'eus noué ce masque derrière ma nuque, je cessai d'en être importuné : je ne le voyais plus. J'étais passé de l'autre côté. Je me trouvais *dans le creux,* sans couleurs, de formes indéchiffrables, bénignement anodin. Avec une sensation de sécurité, d'impunité, j'avais conscience d'être à l'intérieur. Le masque ne me menaçait plus : il me protégeait. La menace était pour les gens que je dévisageais.

A ce sentiment d'indépendance et d'invulnérabilité, s'ajoutait encore

une vanité que vous jugerez sans doute puérile : le fait que mon masque était seul de son espèce, qu'il étonnait, et que dans certains cas, même, il effrayait. Non pas seulement des enfants, qu'inquiétait la méchanceté rusée de ce visage bleu, mais même des grandes personnes qui s'effaraient en se trouvant nez à nez avec moi. Une vieille femme se signa sur mon passage, et j'eus envie de lui tordre le cou : c'est admirable, ce qu'on peut acquérir d'audace et de liberté pour quelques francs...

Je ne pourrais raconter toutes les choses extraordinaires que j'ai rencontrées pendant cette journée. A peine si je m'en souviens. Astolfo ne m'avait pas trompé : le carnaval d'Orvieto ne ressemblait à aucun autre. On dansait sur toutes les places, bien entendu, et aussi dans de vastes salles ouvertes dans le rez-de-chaussée des immeubles publics et privés. Entrait qui voulait. Je crois bien que si l'on n'avait pas pris la précaution de fermer les portes des églises, on y serait allé danser aussi. Les cabarets alignaient des tables sur les trottoirs, et l'on y servait à boire à tout venant. Parfois, dominant le vacarme habituel des trompes de fer et des crécelles, on entendait mugir le cor des Alpes et la conque marine. La foule se divisait alors et se collait aux murs des maisons pour laisser libre la chaussée, ainsi qu'on le voit sur les vieilles gravures représentant l'armée de Pharaon noyée par les artifices de Moïse, et dans la rue ainsi débarrassée, des cavalcades s'avançaient, hérissées de bannières et de banderoles. Des chars pesants, halés par des bœufs ou d'énormes chevaux de labour, se frayaient un chemin parmi la cohue frénétique des danseurs qui sautaient et faisaient la roue jusque sous le museau des bêtes de trait.

Des calembours stupides fournissaient, d'ordinaire, les thèmes de ces allégories, mais certaines autres me parurent d'une ingéniosité raffinée ou d'une complication suspecte. La Mort, je ne sais pourquoi, y jouait un grand rôle. Parfois c'était sur une simple charrette où un squelette, chevauchant son cercueil, buvait et jouait aux cartes avec les croque-morts. D'autres squelettes l'escortaient, à cheval, à bicyclette, à pied, et gambadaient en faisant la nique aux spectateurs. Plus loin, des fantômes vêtus de linceuls sales agitaient gracieusement de longues manches et mimaient les figures d'un menuet.

Les gens riaient, comme si le rire eût été l'antidote de la mort. Il arriva même qu'un véritable cortège funéraire, qui avait emprunté une petite rue écartée pour éviter le carnaval, se rencontra nez à nez avec un grand chariot sur lequel trônait une Mort en manteau de pourpre, couronnée d'herbes maléfiques, et fauchant devant elle, d'un grand geste large. Personne ne voulut céder le chemin. Après un débat vocal, on en vint aux mains, les vrais croque-morts se colletant avec les simulateurs, les prêtres s'en prenant aux farceurs déguisés en capucins, et la Mort elle-même, sautant à bas de son trône, empoigna à la gorge le cocher du corbillard qui s'effondra sous un déluge de fleurs et de couronnes de perles.

De toute façon la victoire devait rester à la Mort. Je ne sais comment cela s'arrangea, mais après une courte échauffourée, les deux cortèges se fondirent en un seul. Conduisit-il la Mort couronnée au cimetière, entraîna-t-il le cadavre véritable dans le périple carnavalesque, avec escales devant

les baraques de pitres et reposoirs sur le seuil des cabarets ? Qui le dira ? Les hurlements qui s'élevaient d'un cirque dressé devant la cathédrale m'empêchèrent de connaître la vérité. Deux hommes m'avaient pris par le bras, d'autres me poussaient, me tiraient, et sans même savoir ce qui se passait, je fus précipité contre une palissade de bois qui entourait l'arène, nez à nez avec les couples de gladiateurs qui s'y massacraient gaillardement. Par goût du grotesque ou pour parodier les usages de l'antiquité, ces combattants associaient d'une manière ridicule les costumes de la comédie italienne aux armements des rétiaires et des mirmillons. Il y avait des arlequins portant casque de fer et épée courte, des *sbrigellas* lançant le filet et le trident. Les polichinelles, qui n'avaient jamais brandi que des sabres de bois, manœuvraient ici de longues rapières dangereusement affilées, qui jetaient des reflets bleus. Une fanfare bouffonne, installée dans la « loge impériale », braillait des polkas pendant que ces malheureux s'entretuaient, et lorsqu'un hurlement de douleur échappait à un blessé, les clairons et les tubas, reprenant le cri, le répétaient avec des variations burlesques.

Je crus d'abord que ces joutes étaient feintes, mais du vrai sang coulait sur le sable, et c'étaient de vrais cadavres qu'emportaient au bout de leurs crochets des valets déguisés en démons. L'enthousiasme du public attestait, d'ailleurs, que l'on ne trichait pas avec la mort, et de longs cris de joie saluaient l'égorgement du Pantalon ou la victoire du Truffaldino. Le ciel était d'un bleu dur, pareil à une voile de vaisseau. Aux bancs des vestales siégeaient des galopins, déguisés en poissardes, qui invectivaient les moribonds et les bombardaient de peaux d'oranges. Sur les gradins on bâfrait, on buvait à même le goulot du *fiasco,* on huait le maladroit ou le malchanceux.

Je m'accoudai sur la palissade et je regardai. La férocité qu'apportaient les combattants à s'entr'égorger réclamait sans cesse de nouvelles victimes. Quand le nombre des duellistes avait trop diminué, on arrêtait les jeux pendant quelques minutes. Les gladiateurs débouclaient leurs casques et buvaient une rasade à la bouteille qu'un ami leur tendait. Certains nouaient leur mouchoir autour de leurs blessures, d'autres venaient bavarder avec les fausses vestales. Au signal donné par les trompettes, ils s'alignaient de nouveau, face à l'entrée de l'arène qui s'ouvrait devant une cohorte fraîche. L'orchestre attaquait alors un air de marche, sous lequel sautillait en *basso continuo* le thème du *De Profundis.* D'autres polichinelles, d'autres arlequins faisaient le tour de l'arène en jonglant avec leurs armes, puis se mettaient en garde, et le combat recommençait.

Au centre de l'arène s'ouvrait une margelle de puits. Un homme vêtu en ordonnateur des pompes funèbres — sans doute le maître des jeux — s'approchait de temps en temps de ce puits, se penchait, faisait mine de poser des questions et d'écouter les réponses, puis se retournait vers les batailleurs en criant : « Tout va bien ! Ils sont contents ! Continuez ! » Quels étaient les spectateurs invisibles, et incapables de voir, dont on sollicitait ainsi l'approbation ? Je me risquai à interroger mon voisin, un brave homme qui ressemblait à un typographe ou à un plombier, mais il mit un doigt sur ses lèvres pour m'imposer silence, et je n'osai pas insister. L'odeur

de la poussière et du sang, la rudesse du soleil, les hurlements du public me fatiguaient. J'aurais quitté la place, si je n'avais espéré que *quelqu'un* finirait par sortir de ce puits, peut-être un démon au visage bleu... Les combattants eux aussi paraissaient épuisés. Leurs forces mollissaient et les coups portés par des mains lasses ne faisaient plus de ces belles blessures qui réjouissaient tant les spectateurs. Ceux-ci, indignés de voir s'affaiblir leur zèle meurtrier, leur jetaient des coquilles de noix, des peaux de bananes, des noyaux d'olives. Un cri courut de gradin en gradin : « Assez ! Assez ! » Je poussai un soupir de soulagement : les survivants, au moins, seraient épargnés. Mais au même instant, et comme appelés par ce cri, les valets masqués qui avaient traîné les cadavres hors du cirque revinrent et se jetèrent sur les gladiateurs fatigués. Avec leurs longs harpons, ils les agrafaient, les roulaient dans le sable, arrachaient les casques, crevaient les cuirasses ; en quelques secondes les blessés rejoignirent les moribonds et les morts sur le même tas, sans qu'on prît la peine d'achever ceux qui vivaient encore.

Le cirque était vide, maintenant. Le maître des jeux s'avança vers le puits pour la dernière fois, et, la tête dans l'ouverture, les mains en entonnoir autour de la bouche, il interpella les Mânes. « Eh bien ! Qu'en dites-vous ? Avons-nous bien fait les choses ? Etes-vous satisfaits ? » Des timbales roulèrent, auxquelles répondit un roulement de tonnerre. Le Maître des jeux épousseta sa redingote noire tachée de sable, se frotta les mains et déclara joyeusement : « Ça va. La journée a été bonne. »

*
* *

Je me retrouvai dans ma chambre, étourdi, la tête bourdonnante, les jambes cassées, et quelque peu fiévreux. Au premier regard que je jetai dans mon miroir, je sursautai. Mon masque était vraiment affreux. Je me hâtai de l'enlever, puis je me fis servir à souper dans ma chambre, et me mis au lit. Je n'avais rien mangé de toute la journée. Je ne m'attardai pas à remémorer tout ce que j'avais vu pendant ma promenade ; j'avais sommeil et dormis d'une traite jusqu'au matin. Le carnaval, pourtant, ne s'était pas interrompu ; on eût dit même que la nuit lui inspirait une frénésie de plus en plus sauvage, mais celle-ci ne se glissa pas jusque dans mes rêves. Je me levai reposé, rafraîchi, le lendemain matin, tout prêt à aller visiter les fresques de Signorelli et les tombes étrusques.

Astolfo, lui-même, m'apporta mon petit déjeuner. Il en profita pour me rappeler que les églises et les musées n'ouvriraient pas ce jour-là encore. Pour me distraire, j'avais le carnaval. En quittant ma chambre, il sourit à mon masque que j'avais jeté sur un fauteuil, et me fit une révérence ironique.

Quand j'eus terminé ma toilette, avant de sortir, je mis mon masque d'un geste aussi naturel que j'aurais noué ma cravate ou coiffé mon chapeau. Ce visage qui adhérait si parfaitement au mien avait cessé de m'être étranger. Je m'y trouvais à l'aise, je jouissais de l'alibi qu'il me procurait, de la vacance qu'il donnait à mon véritable *moi*. Je m'y sentais

protégé contre tous les dangers autres que ceux qui émanaient de lui-même, immunisé, préservé de la curiosité et des boulettes de plâtre. Je finis même par le considérer comme mon véritable visage, et refusai de l'enlever au moment de prendre mon repas. L'ouverture de la bouche était assez large pour me permettre de manger et de boire à mon gré. Les autres convives, qui avaient été obligés de se démasquer, jetaient de mon côté des regards soupçonneux et inquiets, mais déjà je jouissais presque de me singulariser...

Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé ce jour-là. Je crois avoir suivi des cortèges extravagants, dansé dans des bals de déments. J'étais si fatigué, en regagnant l'hôtel, que je me jetai sur mon lit, tout habillé, oubliant même d'enlever mon masque. Je m'en aperçus, le lendemain matin, quand Astolfo fit un geste de frayeur en voyant la tête du démon bleu reposant sur mon oreiller. Il se reprit vite et murmura, avec un sourire en coin : « Je vois que Monsieur s'habitue. »

Je m'habituais si bien que je m'habillai en hâte, impatient de retrouver le jusant du carnaval qui déferlait dans la rue. J'avoue que je négligeai de me laver, de me raser : il m'aurait fallu pour cela enlever mon masque, et, à dire vrai, je n'y songeai même pas. J'aurais dû prendre garde aux rêves que je venais de faire, mais aucun avertissement ne pouvait plus m'atteindre.

Je ne décrirai pas ces cauchemars qui ne pourraient intéresser que les psychanalystes et les démonologues. Je les résumerai pour le lecteur en disant que c'était le genre de rêves que peut faire et que fait un diable au visage bleu. Que chacun interprète cela comme il l'entendra, en s'aidant de ses propres expériences ou de son imagination. A moi-même ils paraissaient déjà tout naturels : les choses avaient marché très vite.

L'imagination populaire ayant peu de ressources, les divertissements de ce jour-là ressemblèrent à ceux des journées précédentes, mais personne ne blâmait cette monotonie. Pour ma part, j'y prenais un plaisir de plus en plus grand. Mon exubérance m'avait rendu très populaire. On me saluait du sobriquet de Diavolo Turchino et, à chaque instant, des inconnus m'attiraient chez eux pour m'offrir à boire et me faire partager leurs réjouissances familiales. Flatté par cette popularité, je m'y épanouissais, tout heureux de me voir fêté aussi chaleureusement que si j'avais été un vieux citoyen de la ville, lié au rocher d'Orvieto par une longue lignée de générations. « Vous mériteriez, » me dit quelqu'un, « d'être nommé Maître des jeux ! » C'était un grand éloge qu'on me faisait là : j'avais conscience de le mériter.

Invité à déjeuner chez un notable avec lequel j'avais bu et chanté, je voulus enlever mon masque, par courtoisie, avant de me mettre à table, mais la sueur de mon visage — il faisait terriblement chaud — avait probablement amolli le carton, et je ne pus y parvenir, tant cette enveloppe plâtreuse adhérait à ma chair. Je demandai l'autorisation de le garder ; on y consentit aimablement, voyant dans ce désir une fantaisie permise par le carnaval. Rentré chez moi, je pourrais tout à loisir, avec de l'eau chaude et du savon, le décoller.

Le soir venu, je disposai tout ce qu'il fallait pour cette opération

délicate, car je ne voulais pas endommager le masque, et me mis à l'ouvrage en face de mon miroir.

Comment raconter les efforts ridicules que je fis ? Je ne pouvais plus atteindre mon visage, sinon par les orifices des yeux et de la bouche. Par derrière et sur les côtés, le masque emboîtait étroitement ma tête. Chaque fois que j'essayais de toucher ma figure, je me heurtais à cette paroi de carton qui m'interdisait tout contact avec moi-même. Ce n'était plus mes joues que je rencontrais, ni mes tempes, ni mon front, mais les joues, les tempes et le front d'un démon bleu. Plus je m'irritais, plus j'avais conscience d'être expulsé de moi-même, et occupé par un intrus.

La chose me parut si comique que je ris tout haut en contemplant dans le miroir mon étrange substitut. « Je peux bien le garder encore cette nuit, » me dis-je. « Il ne m'a pas empêché de dormir la nuit dernière. » Je dormis, en effet, mais des cauchemars analogues à ceux qui m'avaient déjà visité revinrent et me transportèrent dans un univers terrifiant, où, chose surprenante à dire, je ne me trouvais pas absolument dépaysé. Et j'étais las, au matin, de cette excursion fantastique où mon nouveau visage m'avait entraîné. Le carnaval devait durer deux jours encore : après cela, pensais-je, le masque se détacherait de lui-même et tout rentrerait dans l'ordre.

***

Pendant ces deux jours, je n'essayai pas d'enlever mon masque, certain que tout s'arrangerait au moment voulu, et je m'abandonnai à la frénésie populaire avec la même ivresse. On eût dit, cependant, que la fièvre joyeuse de la foule diminuait. La bonhomie et la verve bouffonne qui rendaient innocentes, encore, les farces macabres, faisaient place à de l'âpreté, de l'amertume. La truculence spectaculaire des combats de gladiateurs, faite pour amuser le public autant que pour assouvir les Mânes, était remplacée par une sorte de massacre triste et hâtif. On avait supprimé la parade qui préludait à l'ouverture des jeux et dans laquelle les personnages de la comédie italienne jouaient des pantalonnades sur des tréteaux avant de se couper la gorge. Plus de lazzis, plus de bastonnades : on en arrivait tout de suite aux coups d'épée : il fallait que le sang coulât vite, abondamment, longtemps.

La cérémonie qui, au soir du dernier jour, clôturait le carnaval devait s'achever en apothéose. Au milieu d'un feu d'artifice qui figurait une ville incendiée, où des maisons s'écroulaient, véritablement, avec un fracas terrible, une ronde de squelettes brandissant des torches s'éleva dans les airs à l'aide de je ne sais quelle machine. Les flammes qu'ils portaient finirent par les embraser à leur tour, et consumèrent leurs os. Ainsi s'affirmait le triomphe du Carnaval ; la mort était victorieuse de la mort elle-même. C'était merveilleux. Mais j'étais si fatigué que je pris peu de plaisir à cette fête. Quand un lugubre minuit sonna à tous les clochers, le ville se couvrit de ténèbres. Il n'y avait plus un lumignon éclairé, et je dus tâtonner à travers les rues pour rejoindre l'hôtel. Le masque enserrait mon visage comme un cataplasme brûlant.

La douleur disparut pendant la nuit. Une délicieuse fraîcheur me reposa, et les cauchemars mêmes ne purent m'inquiéter : j'y étais habitué, au point de croire que jamais je n'avais rêvé autre chose. Je m'attendais à enlever facilement le masque, mais contrairement à mon espoir, je ne pus en décoller le moindre morceau. Je ne souffrais plus, et si je ne m'étais pas regardé dans la glace, j'aurais gardé l'impression d'avoir le visage nu. Malheureusement, que je le voulusse ou non, le masque était là.

L'aventure était bouffonne : il eût été ridicule de la prendre au sérieux. Une situation de vaudeville, pas davantage. Astolfo le comprit. « Monsieur prolonge le carnaval pour son propre compte... » dit-il avec un sourire indulgent, et tout le personnel de l'hôtel sourit au Diavolo Turchino quand je sortis.

Les rues étaient nettes, silencieuses, à peu près vides. On avait balayé toutes les traces du carnaval, même les confetti boueux et les débris de serpentins, mais *l'esprit du carnaval* régnait encore et la ville m'accueillit comme un noctambule égaré, avec une bienveillance amusée. Tous les visages étaient nus, cependant, si bien que je ne reconnaissais personne.

Jamais je ne me suis senti aussi solitaire que dans cette ville où je venais d'être fêté pendant plusieurs jours. Aucun sourire amical ne me salua, aucune main ne se tendit vers moi. Comment distinguer dans cette foule mes compagnons de bombances ? Il m'était permis, à présent, de visiter les églises et le musée ; comment y entrer avec ce masque bleu ? J'errai tout le jour, seul. Personne ne m'adressa la parole. D'abord on trouva drôle que j'eusse gardé mon masque, par oubli ou par négligence. Puis les regards devinrent sévères et, le soir, me firent comprendre que la plaisanterie avait assez duré. On n'était plus en carnaval.

Je rentrai à l'hôtel avant le coucher du soleil, et n'osant paraître dans la salle à manger, je dînai seul, dans ma chambre, face à face avec mon visage bleu qui grimaçait dans la glace. Je tournai le dos au miroir pour ne plus le voir, sans me sentir soulagé pour cela. Une tristesse accablante pesait sur moi, avec le sentiment d'une mésaventure ironique et féroce.

*
* *

Astolfo m'avait pris en pitié. Chaque matin, en posant sur la table le plateau du petit déjeuner, il s'inquiétait de savoir si j'avais bien dormi. Il écoutait avec une curiosité attendrie les phrases cartonneuses qui sortaient de la bouche du masque. Le goût naturel qu'il avait pour le tragique s'émouvait devant ce démon au visage bleu, couché dans un lit banal d'hôtel ; et s'il m'entourait d'une sollicitude presque paternelle, c'était moins par compassion que par admiration pour la façon dramatique dont le désastre me singularisait.

Je n'osais plus quitter ma chambre. Quand je me hasardais dans la rue, je rencontrais la malveillance et le soupçon. Certains me considéraient comme un mauvais plaisant, d'autres comme un simple d'esprit. J'avais beau n'emprunter que des ruelles peu fréquentées, aux heures où la lumière est incer-

taine, les rares passants grommelaient des injures sur mon passage, et les vieilles femmes *faisaient la corne* avec leurs doigts pour se défendre contre le mauvais œil.

J'aurais pu ne plus sortir ; j'avais des livres, et Astolfo venait bavarder avec moi aussi souvent que je le désirais. Le plaisir qu'il avait à m'écouter parler à travers mon masque était si grand qu'il serait resté pendant des heures, debout au milieu de ma chambre, n'ajoutant à mon monologue que des exclamations usuelles, qui ont pour objet de relancer le zèle de l'orateur : « Ma ché ! Chi sa ! » Je n'aurais troublé ni effarouché personne en évitant les rues, mais j'éprouvais un malaise intense à me trouver seul dans ma chambre. L'attention qu'Astolfo prêtait à mes discours m'entraînait certainement à des confidences imbéciles ou à des déclamations insensées. Dès qu'il me quittait, je ne tenais plus en place, et quoique sachant bien l'accueil qui m'attendait dehors, je prenais mon chapeau et dégringolais l'escalier.

La traversée des vestibules et du hall, parmi la curiosité des voyageurs, était une épreuve assez pénible ; mais que dire de celle qui m'attendait lorsque j'arrivais sur le trottoir ! Chaque jour des badauds s'arrêtaient longuement devant l'hôtel rien que pour assister à mon apparition. Les nouveaux venus s'effrayaient. Les agences de voyages avaient annoncé aux étrangers la vision du Diavolo Turchino comme une des attractions de la ville. Je mourais de honte dès que je mettais le pied dans la rue, mais cette honte même était inévitable. Je ne pouvais rien faire pour y échapper. Je me demande parfois si elle ne me procurait pas aussi, quelquefois, un douteux plaisir.

C'est pour cette raison, peut-être, plus encore que pour éviter les regards, que je décidai de ne sortir qu'après le coucher du soleil. La précaution sera jugée inefficace par tous ceux qui savent que c'est à ce moment-là que commence la vraie vie d'une cité italienne. Je me confiais à l'obscurité, quoique les boutiques restassent brillamment éclairées bien avant dans la nuit. Mon visage bleu, ridicule en plein jour, devenait horrible dès le crépuscule. Les promeneurs, habitués cependant à me rencontrer, sursautaient quand ils se trouvaient nez à nez avec moi. Je devins le trouble-fête de la gaîté nocturne d'Orvieto, le fantôme incommode des rues que je hantais. J'empoisonnais les conversations joyeuses, je détruisais les idylles, je donnais un goût amer au vin et aux baisers. Personne n'osa m'en faire le reproche, toutefois. On ne m'insultait qu'à voix basse, et de loin, et je n'ai jamais reçu le moindre coup de canne, pas même une bourrade. Oui, mon masque me protégeait bien.

Il ne me mettait pas à l'abri des rigueurs de la loi. Un matin, suivant Astolfo et son plateau, un homme de police entra portant un pli de la Questure. Les magistrats municipaux me reprochaient de faire peur aux enfants par mon accoutrement ridicule et malséant. Ils invoquaient, de plus, certains décrets qui interdisent de se promener masqué en dehors du temps du carnaval. Pour toutes ces raisons, et bien d'autres, cérémonieusement énoncées, ils me faisaient défense de montrer mon visage bleu dans les rues

de la ville, soit de jour, soit de nuit, et m'enjoignaient de demeurer chez moi : faute de quoi, je serais expulsé dans le plus bref délai.

Le policier fit sonner ses menottes dans sa poche en manière de conclusion à cette lecture, et se retira en marchant lourdement. Je tendis la lettre comminatoire à Astolfo. Que devais-je faire ?

— « Pourquoi Monsieur ne consulte-t-il pas un médecin ? »



Le médecin vint, choisi par Astolfo. Quoique instruit de la gravité de mon cas, il ne me prit pas au sérieux, et badina spirituellement avant de m'examiner. A l'en croire, je n'étais qu'un original, une espèce d'Anglais. Il avait vu bien des lunatiques dans sa vie, et mon mal se rattachait à certaines manies qu'il avait soignées et guéries. Ayant dit, il tapota d'un index malicieux mes joues de carton et déclara : « Alors, on va l'enlever ce masque, n'est-ce pas ! » Exactement comme si j'étais un enfant capricieux.

Je ne désirais rien tant que d'être débarrassé de mon masque, mais au moment d'y arriver, j'éprouvais une certaine répugnance à m'en séparer. Que ne lui devais-je pas ? C'était à lui que j'étais redevable de ces spectacles singuliers contemplés pendant le carnaval. N'était-ce pas parce que je les avais regardés à travers les yeux du démon bleu, que les événements des jours précédents avaient eu l'aspect extraordinaire que j'ai raconté ? Si j'avais porté un masque banal, ou pas de masque du tout, je n'aurais vu, probablement, que des divertissements vulgaires. Ne manquerais-je pas de reconnaissance envers le metteur en scène de ces prodiges si je rejetais maintenant l'instrument de ma clairvoyance, uniquement parce que le médecin me le conseillait et que la population d'Orvieto l'exigeait ?

Je mis mes deux mains sur mon visage pour le protéger. Le médecin se méprit sur mon geste.

— « Ne tirez pas, » dit-il. « Si le carton adhère à la peau, vous vous blesserez. Laissez-moi faire. »

Après une heure d'efforts et d'emploi de drogues variées, il conclut que la médecine ne pouvait rien pour moi. Impossible de décoller le masque ; on aurait emporté la peau en même temps ; il s'appliquait à ma tête, disait-il, comme un second épiderme. L'arracher aurait fait de moi un écorché.

J'étais à la fois désespéré et rassuré. Lui avait hâte, visiblement, de quitter un patient dont la maladie le trouvait en défaut.

— « Prenez patience, » ajouta-t-il. « Vous pouvez boire et manger. Vous ne mourrez donc pas de faim. Attendez. Tout cela finira bien par s'arranger. Je ne vous conseille pas une opération. »

Au moment de quitter ma chambre, il se retourna vers moi et dit, d'un ton de doute :

— « Il y a encore une ressource. Vous pourriez appeler un prêtre. »

Je pâlis sous mon visage bleu, mais je m'efforçai d'affermir ma voix pour dire :

— « Vous pensez donc que je vais mourir ? »

— « Mais non. mon ami, mais non, vous n'avez rien à craindre. Ce n'était pas à cela que je pensais. Il existe un remède qui ne peut pas faire de mal : l'exorcisme. »

*
* *

L'obligeant Astolfo, une fois de plus, se chargea des régociations. Il amena un prêtre qui m'importuna longtemps par ses questions, mais quand je sollicitai l'exorcisme, se récria. Sans doute me tenait-il pour un mystificateur ou un fou, et refusait-il d'engager sur moi la puissance et la responsabilité de l'Eglise. « Tant d'histoire pour un masque ! » répétait-il et il sortit en se frappant le front d'un geste significatif. Mais auparavant, il avait *fait la corne,* lui aussi, comme les autres. Un malheureux devient facilement un porte-malheur.

Le personnel de l'hôtel apprit l'insuccès des visites que m'avaient faites le docteur et le curé. Ma mauvaise réputation empira. Si la médecine et la religion, qui ont des remèdes pour tous les maux, n'arrivaient pas à me guérir, mon cas était désespéré ; et puisque j'étais condamné, autant se débarrasser de moi le plus tôt possible. Je ne sortais plus de ma chambre, mais la réprobation de l'hôtel tout entier, depuis le *liftier* jusqu'au chef — qui ne m'avait jamais vu — suintait à travers les murs et m'enveloppait d'une atmosphère malsaine. Astolfo, seul, demeurait poli envers moi et, en apparence, aimable ; les repas qu'il m'apportait, cependant, étaient infects et faits pour me dégoûter de manger. Peut-être espérait-on que je me laisserais mourir de faim. Comme je me plaignais, le directeur vint en personne me visiter. Il m'exposa d'abord ses regrets d'avoir à disposer de ma chambre qui, depuis longtemps, disait-il, était louée à un Américain, lequel devait arriver le lendemain. Il n'y avait, ajouta-t-il, pas d'autre chambre disponible pour le moment. Mieux valait pour moi, quitter Orvieto.

— « Mais où irai-je et comment voyager en cet état ? »

Il haussa les épaules, tristement, les bras élargis, en homme qui se désespère de ne pouvoir vous venir en aide, puis me salua et disparut.

Quitter Orvieto, sans avoir vu les fresques de Luca Signorelli ? Sortir en plein jour, prendre le train, avec mon masque bleu ! Je poussai un hurlement et me précipitai vers la porte ; un agent de police surgit, casqué de blanc, ganté de blanc, qui m'avertit, sans ménagements, de ne pas troubler la paix de cet hôtel. Je retombai sur mon lit. Mes larmes coulaient à l'intérieur de mon masque, mais elles ne suffisaient pas à le détacher de mon visage ; tous les fleuves de la terre ne pouvaient plus me séparer du démon bleu.

*
* *

Astolfo me sauva. Il avait un cousin qui louait parfois une petite chambre à des étrangers. L'homme n'était pas superstitieux : un comptable croit aux chiffres et pas à autre chose. Peut-être consentirait-il à me loger. Quand la nuit vint, un fiacre fermé s'arrêta devant l'hôtel. J'y montai précipitamment, le visage entouré d'écharpes, et nous nous en allâmes en cahotant sur les pavés pointus.

Le comptable habitait une maison modeste. Ma chambre était minuscule, mais la fenêtre ouvrait sur un grand jardin. Jamais je n'ai contemplé aussi avidement quelques carrés de légumes, une treille de muscat, et un parterre de fleurs. Je passai une grande partie de la nuit accoudé à la fenêtre. Des oiseaux chantaient. Une fontaine s'égouttait quelque part, dans les buissons. J'avais l'impression d'être sauvé.

En qualité de libertaire, le comptable était sympathique aux victimes du destin. Il déclamait, avec des éclats de voix, les louanges de Satan, en l'honneur de Carducci, et pensant me faire plaisir ; mais il me semblait que ces récitations manquaient de tact envers mon visage bleu. J'aurais préféré qu'il m'ignorât. Au contraire, le brave homme se passionnait pour mon cas, et réunissait, chaque soir, ses amis pour discuter de ce qu'il fallait faire de moi. On s'assemblait en rond, sous la suspension autour de la table, et chacun donnait son opinion, moi présent. C'était sans doute un curieux spectacle que ce concile de petits bourgeois présidé par un démon étrusque : j'étais incapable d'en savourer l'humour, cependant, car je souffrais beaucoup depuis quelques jours, et j'aurais préféré la solitude et le silence à ces procès quotidiens où l'on me mettait sur la sellette.

Combien de remèdes de bonne femme ne m'a-t-on pas conseillés ? Une guérisseuse m'a entouré de passes magiques, un soir, et s'est retirée très offensée de l'obstination que je mettais à ne pas céder à son art. Un spagyrique a composé, sur le fourneau de la cuisine, des drogues recommandées, disait-il, par Van Helmont et Cornelius Agrippa, qui me brûlèrent sans même entamer la peinture du masque. Un autre conseilla des fumigations qui empestèrent la pièce et firent tousser tout le monde pendant une heure. La chose tournait au délire. Mon hôte et ses amis apportaient tant de zèle à me soigner selon leurs recettes ésotériques, que j'aurais été bien ingrat en me dérobant à leur sollicitude. Je devais donc, jour après jour, siéger à leurs consultations, subir leurs pommades et leurs élixirs, voire leurs prières et leurs conjurations. Le démon bleu, qui se retrouvait dans l'atmosphère qu'il préférait, reniflait avec béatitude leurs encens et leurs opiats.

*
* *

Un soir, un petit vieux, qui avait observé avec un sourire condescendant les opérations de ses compagnons, déclara tout net que le seul moyen d'enlever mon masque était de *faire un sacrifice aux dieux.* « A quels dieux, » se récria le comptable, « et quel genre de sacrifice ? » Le vieillard fit un geste mystérieux. Aux dieux en général, et particulièrement au démon dont j'avais emprunté la forme.

L'atmosphère de nos soirées était telle que personne ne s'étonna. L'amateur de sacrifices révéla, sous le sceau du secret, qu'il possédait un rituel étrusque, et qu'à l'aide de ce formulaire, il se faisait fort de me guérir. Le lendemain, il apporta les accessoires de la cérémonie, un couteau, un trépied plein de braises, et une poule noire qu'il fallait égorger à minuit, en dirigeant son bec vers la constellation du Bouvier. Mon visage, baigné du sang de la poule noire, retrouverait aussitôt son aspect normal.

On s'installa sous la tonnelle, au fond du jardin, à l'abri des yeux indiscrets. Tout le monde était grave et recueilli. Le comptable avait revêtu, en l'honneur de cette cérémonie, une robe de chambre bariolée qui le faisait ressembler à un Turc de mélodrame. Le petit vieux portait un frac. Le spagyrique, lui, était venu en bras de chemise et chaussé d'espadrilles ; il prétendait que ce n'était pas vers le Bouvier qu'il fallait tourner la tête de la victime, mais vers Vega de la Lyre : personne ne l'écouta, ce qui lui permit de ricaner quand l'opération eut échoué.

Car elle échoua. Le sacrifice avait été célébré, cependant, conformément aux prescriptions du rituel étrusque, à moins qu'il y eût une erreur de traduction, personne ne connaissant la langue que parlait ce peuple ancien. J'ai encore dans la bouche le goût fade du sang qu'on versait sur mon visage à travers les ouvertures du masque, et dans les yeux les physionomies terribles des sacrificateurs qui, emportés par leur enthousiasme, m'auraient volontiers égorgé moi-même, après avoir tué vainement la poule noire.

Le masque bleu, barbouillé de rouge, devait être si affreux qu'ils se séparèrent épouvantés, et s'enfuirent à travers la nuit, me laissant seul auprès de la victime inutile. Je tâtai ses plumes encore chaudes, d'une main maladroite. Le sang coagulé bouchait les orifices du masque. Je ne pouvais plus voir, ni parler, ni respirer. Je souffrais horriblement...



Le journal d'Orvieto raconta sur le mode badin la mésaventure de l'homme au visage bleu, et consacra à sa mort quelques lignes ironiques. Il blâmait son impiété, la dureté de cœur avec laquelle il avait refusé de voir un prêtre, de recevoir les secours de la religion, et même de faire connaître les noms des parents, des amis qu'il faudrait éventuellement avertir de son décès. « Il s'enferma, dit l'article, dans un silence obstiné, jusqu'à son dernier soupir. On trouva dans ses papiers une sorte de testament par lequel il demandait qu'on l'ensevelît dans une des tombes étrusques qui se trouvent aux environs d'Orvieto. La Municipalité et la Surintendance des Beaux-Arts n'ont tenu aucun compte de cette requête inconvenante. Le dédain dont le défunt avait fait preuve à l'égard des sacrements et des autorités ecclésiastiques empêchant de le déposer en terre sainte, son corps fut enfoui sans aucune cérémonie dans le petit cimetière musulman où dorment quelques ouvriers étrangers, naguère employés au service de la ville. On remarquera, comme un fait singulier, que le masque de carnaval dont l'original s'était affublé et qu'il prétendait ne plus pouvoir enlever, s'est détaché de lui-même après qu'il eut rendu le dernier soupir. »



LE ROMAN DE S. F. QUI EUT LE PRIX GONCOURT

par JACQUES VAN HERP

Dans le n° 52 de « Fiction », en réponse à certaines critiques soulevées par son article « *Faillite de la S.F.* », M. Albérès nous déclarait : « *J'attends le S.F. qui aura le Prix Goncourt parce qu'il sera le meilleur roman de l'année.* » Il ne doit même pas attendre cette joie, elle lui est déjà toute donnée et depuis longtemps. Il y eut, en effet, un roman de S.F. qui reçut le Prix Goncourt, bien plus, qui reçut *le premier Prix Goncourt :* il s'agit de « *La force ennemie* », de John Antoine Nau.

John Antoine Nau, né à San Francisco, en 1860, mort à Tréboul, en 1918, fut d'abord commissaire aux vivres sur les paquebots, il erra sur les rivages de l'océan et de la Méditerranée, mêla ses souvenirs bretons et extrême-orientaux aux odeurs de la canelle, des épices, de la vanille, à des couleurs insolites et douces, nous donnant des recueils pleins d'un mystère tranquille : « *Au seuil de l'espoir* » (1897), « *Hiers bleus* » (1904), « *Vers la Fée Viviane* » (1908), « *En suivant les goélands* ». Comme poète, il est élève de Mallarmé et de René Ghil, comme écrivain un disciple de l'école naturaliste. Et de fait ses romans sont des œuvres sombres, pessimistes, la peinture d'un monde attristant et un peu répugnant. « *Christobal le Poète* » est l'histoire d'un petit filou dans le milieu d'Alger, « *Le prêteur d'amour* » conte la monotone série de coucheries d'un raté.

Tous ces bitumes se retrouvent dans les tableaux de « *La force ennemie* ». C'est l'histoire d'un pensionnaire de maison de fous. On le croit dément, mais il sait qu'en réalité c'est un autre qui, par moments, parle par sa bouche, un autre qui est l'habitant d'une lointaine planète d'Arcturus. Et voilà un thème que les auteurs de S.F. ont exploité bien souvent ces dernières décades, sans jamais atteindre à la puissance d'obsession de Nau. A tout instant, le héros se sent ligoté par la présence de cet être maléfique, haineux, méprisant les hommes, qui ne cesse de vouloir lui dicter de nouvelles folies, de nouveaux actes plus dégradants.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas là un roman de S.F. C'est l'étude d'un cas clinique, la peinture d'une folie bien caractérisée, c'est un roman psychologique, ou plutôt neurologique.

Le récit étant fait à la première personne, on ne peut démêler exactement la pensée de l'auteur, ni son dessein. Toutefois, pour le héros, cet habitant d'une autre planète existe réellement (nous le montrerons par les extraits qui suivent). De plus, dans « *La Gennia* », roman occultiste, apparaît un autre être, d'essence fantastique cette fois, mais des plus réels. Nous croyons pour notre part que Nau, dans son épilogue, n'a laissé planer un doute que pour rassurer ses lecteurs, qui n'auraient pas accepté qu'on leur présentât comme réelle cette possession, ensuite également pour des raisons littéraires. On sait, depuis « *Le Horla* », les prolongements que peuvent offrir une fin ambiguë. Ainsi « Le Horla » peut s'interpréter comme le cauchemar d'un fou, ou comme le premier récit de mutant des lettres françaises.

Mais à relire le roman nous avons la sensation bien nette que Kmohoun de Tkoukra est un être bien vivant, bien réel. Et laissons parler les textes :

P.95 : *C'est ce moment que choisit je ne sais quel obscur ennemi* tapi en moi

(souligné par l'auteur) pour m'obliger à une fureur que je ne ressens pas... Je suis bien sûr que me hante un être affreusement hostile, un être cruel qui s'est installé *(idem) en moi, un être effrayant qui me torture...*

Sauvez-moi, je suis habité comme un fruit véreux !

P. 100 : *A peine ai-je fermé les yeux que j'entrevois* au-dedans de moi *quelque chose de hideux, et que* l'envahisseur *me suggère de nouveau des mots et des phrases.*

... Je risque de partager tes souffrances, nous n'avons qu'un système nerveux pour deux...

On le prendrait pour un professeur de sciences psychiques, désireux simplement de faire une expérience sur un sujet.

P. 104 : *Tu sais peut-être que ta planète de boue n'est pas le seul astre habité. Il y a des mondes supérieurs au tien, d'inférieurs aussi. Il y en a de plus heureux et de plus malheureux ; mais tout cela n'est pas arrangé d'après des idées* humaines. *Ainsi Tkoukra, une planète qui dépend du système solaire de l'astre rouge que vous nommez Aldébaran...*

Là-dessus Kmohoun développe l'histoire de sa planète, la faculté qu'il a de quitter son corps pour voguer dans l'espace à la recherche d'un autre cerveau qu'il puisse animer. Le lendemain, le héros rit de cette folie. Mais son hôte le rappelle à l'ordre et l'expulse même un temps de son propre corps, et il découvre ce qui se passe hors de sa prison, là où il ne peut se déplacer, et au réveil trouve confirmation de ce qu'il a vu.

P. 147 : Kmohoun parle de sa planète... *Cet astre est un chaos de rochers couleur de sang. Çà et là, quelques rares vallées habitables se creusent entre des monts presque verticaux, des allées aux fonds noirâtres, aux parois saignantes sous un ciel de charbon ou de cuivre selon l'heure. On y mène une existence qui te glacerait d'effroi. Dans ces déserts rocailleux cernés par les murailles des infranchissables montagnes, se pressent sans demeure, sans abri d'aucune espèce sous les longs fouets des bises, des êtres lugubrement laids, répugnants, monstrueux.*

Le narrateur lui-même jouira un moment du privilège de Kmohoun et s'évadant dans l'espace découvrira d'autres planètes, puis un jour :

P. 341 : *Une vraie, une délirante pitié s'empare de moi, me bouleverse.*

Car le néfaste Kmohoun, le glaçant fantôme évocateur de l'Astre Rouge, du lointain globe de sanie, vient de s'élancer hors de moi, de me délivrer de sa présence à jamais, a-t-il grondé. (Je crois l'avoir, cette fois, matériellement *entendu.)*

Ajoutons que tout dans le roman contribue à nous enfoncer dans l'esprit à tout instant, la conviction que cet être existe bien réellement. Et, dès lors, nous n'avons pas affaire à la minutieuse description d'un cas de folie, mais à la lutte d'un homme se défendant contre l'intrusion d'un être venu d'outre-espace. Et c'est bien là un thème de roman de S.F. ; si l'auteur ne l'a pas exprimé plus nettement encore, c'est, sans doute, que le public littéraire n'était pas prêt pour de semblables récits.



Au sommaire du numéro de Septembre de

Fiction

vous pourrez lire, entre autres :

OISEAU DE PASSAGE

***par* ROBERT HEINLEIN**

●

LE CONTINGENT DE SECOURS

***par* C. S. LEWIS**

●

LES PRÉSAGES

***par* SHIRLEY JACKSON**

●

LES ARRIÉRÉS

***par* POUL ANDERSON**

●

BÉNI SOIT L'ATOME

***par* RENÉ BARJAVEL**

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

—— *SCIENCE-FICTION* ——

par GÉRARD KLEIN et IGOR B. MASLOWSKI

L'ILE EN FEU, par Alexandre Kazantzev (« Satellite », n°s 6, 7 et 8).

Depuis quelques mois, on commence à voir paraître en France des œuvres de science-fiction soviétiques. Elles témoignent de l'importance accordée en U. R. S. S., pour diverses raisons, à ce genre littéraire. Elles présentent des caractéristiques sensiblement différentes de celles auxquelles nous ont habitués les romans occidentaux. Il semble, en effet, que ces romans ou ces nouvelles soient restés très proches, tant par le style que par les thèmes scientifiques, du « grand ancêtre » Jules Verne, dont on connaît l'audience en Russie soviétique. Les lecteurs de « Fiction » ont pu le constater en lisant, dans le numéro 53 de la revue, la nouvelle d'Ivan Efremov, « *L'ombre du passé* ». Une nouvelle preuve en est donnée par le roman d'Alexandre Kazantzev, publié récemment par la revue « Satellite ».

Kazantzev est l'un des écrivains russes de S. F. de la nouvelle génération. Ses romans, et notamment « *L'île en feu* », connaissent en Union soviétique le plus large succès ; il n'est peut-être pas inutile de signaler que Kazantzev est également un vulgarisateur réputé. Il semble bien en effet que la vulgarisation scientifique soit l'un des fondements de la science-fiction soviétique.

« *L'île en feu* » démarre sur une idée-choc : le météore qui s'écrasa en 1908 en Sibérie, en provoquant une explosion inconcevablement puissante, aurait été un astronef en provenance de la planète Mars. Et la seule trace du passage sur notre monde d'un astronef extra-terrestre se trouve être un petit cylindre d'un métal inconnu sur la Terre, plus lourd que tous les corps connus.

Or, ce métal permet de maîtriser une source d'énergie presque illimitée, due aux phénomènes dits de superconductibilité. Il serait trop long de raconter ici quel usage sera fait de cette source d'énergie. Disons seulement que bien des luttes auront lieu en vue de se l'approprier et que ces combats mettront en péril l'existence même de la vie sur la Terre. Le livre de Kazantzev débute en effet comme un *space opera,* se poursuit en un roman d'aventures aux épisodes parfois difficiles à démêler, et se termine en un suspense aux allures de cataclysme.

Ce roman appelle divers ordres de réflexion. Sur le plan scientifique, il est hors de doute qu'il présente plusieurs idées ingénieuses dont certaines ont, du reste, été vérifiées depuis qu'il a été écrit. On notera également que l'un des thèmes du roman est la recherche d'une source d'énergie moins dangereuse que l'énergie atomique dans le cadre d'une utilisation pacifique.

Mais peut-être est-il plus intéressant de l'analyser sur le plan humain et philosophique. Il pose fréquemment le problème de la responsabilité morale du savant vis-à-vis des puissances qu'il déchaîne ou qu'il accorde aux autres hommes sous le couvert de recherches désintéressées. Il insiste sur le fait qu'en face des problèmes que pose la science à venir, tous les hommes sont solidaires. Il y a dans ce livre un grouillement extraordinaire de personnages de

toutes nationalités et de toutes races, et l'action se déplace sans cesse d'un pays à l'autre.

Il y a donc chez Kazantzev une incontestable bonne volonté. Il nous apparaît cependant qu'elle n'atteint pas exactement son objectif, au moins en ce qui concerne le lecteur occidental, parce qu'elle est entachée de nombreuses maladresses. Peut-être la date du roman les explique-t-elle. Elles correspondent, en effet, presque trait pour trait aux « ficelles » qui caractérisaient certains romans populaires d'avant la guerre. Ainsi le Consortium de capitalistes, qui n'hésite pas à se servir d'un cataclysme pour tenter d'instaurer une sorte d'état totalitaire, apparaît-il peu crédible dans le cadre de ce roman. Peu crédible aujourd'hui, tout au moins, car de tels thèmes connurent un indéniable succès, bien avant la guerre, dans de nombreux romans français ou américains. Aussi le roman de Kazantzev présente-t-il parfois un aspect désuet qui pourra surprendre le lecteur français.

Il en va de même en ce qui concerne les personnages et la conduite de l'action. L'influence de Jules Verne est très nette ici. Il y a quelque chose dans le ton des héros de Kazantzev qui fait invinciblement penser à ces personnages de légende que sont le capitaine Nemo ou Michel Strogoff, le Français Ardant et l'Allemand Schultz. Quant à l'action, elle saute brutalement d'un point en un autre, à la façon du feuilleton. Sans doute les quelques coupures qui ont été pratiquées avec le plus grand soin possible dans ce copieux ouvrage ajoutent-elles peut-être à cette impression de confusion qui domine parfois le lecteur.

Au total, il s'agit d'une œuvre honnête, mais sans réelle originalité, sauf sur le plan scientifique. Littérairement parlant, sa plus grande qualité est sans doute d'avoir été traduite en français. Elle a au moins le mérite de constituer une introduction à la science-fiction d'un pays dont les réalisations scientifiques sont en certains domaines sans égales. Il est à souhaiter qu'elle soit considérée comme telle par ses lecteurs français et qu'elle soit suivie d'autres publications qui nous permettent d'élargir notre connaissance de la science-fiction russe.

G. K.

•

LA MORT VIVANTE, par Stefan Wul (Fleuve Noir).

Ce roman, huitième de l'auteur qui, depuis « *Retour à « O »* et « *Niourk* », s'est définitivement classé comme un des meilleurs spécialistes français du genre, comprend infiniment plus d'éléments de *suspense*, de terreur ou d'angoisse que de science-fiction, mais il s'apparente néanmoins suffisamment à celle-ci par son caractère prophétique et apocalyptique pour figurer dans la présente rubrique. Nous sommes au n^{ieme} siècle et, depuis des temps immémoriaux, l'homme a virtuellement quitté la Terre, soumise à la radioactivité. Seuls s'y rendent encore quelques pirates, pour piller ce qui reste dans les ruines des villes n'ayant pas été recouvertes par l'eau. Sur Vénus, s'est implanté un régime à base théocratique, et l'activité des savants y est sévèrement contrôlée. L'un d'eux, néanmoins, emporté par la curiosité de la recherche, et après avoir acheté et dévoré en cachette quelques ouvrages scientifiques introduits en fraude, se fait enlever et transporter sur Terre. Là, on l'emmène dans un château situé sur un sommet élevé des Pyrénées, dont la châtelaine, qui vient de perdre sa fillette de treize ans, lui demande d'en fabriquer un double synthétique. Joachim — c'est le nom du savant vénusien — accepte non sans scrupules, mais au lieu d'un bébé en obtient dix, dix jumelles qui, en fait, semblent ne former qu'un seul être et qui se révoltent lorsque Joachim veut transformer l'une d'elles en quelque chose de différent. Lorsqu'elles ont tué leur petite sœur, les jumelles survivantes se multiplient comme par mi-

racle et (ici Wul fait appel à la vieille légende selon laquelle le nom de Pyrénées vient de « Pyréné, fille de Bebryx, mère d'un serpent ») mettent fin au règne de l'homme non seulement sur Terre mais, peu à peu, dans l'Univers tout entier.

Avec des moyens extrêmement simples, l'auteur a tiré le maximum d'un sujet assez difficile. Si le début du roman est dans la tradition de la S. F. classique, et la deuxième partie un parfait spécimen de terreur, la troisième, elle, s'épanouit et se développe jusqu'à la démonologie. Le style, comme toujours chez Wul, est d'un grand dépouillement et cela ne fait que renforcer notre admiration pour un écrivain qui, sans faire appel au grandiloquent, provoque en nous d'aussi profondes impressions. J'ai beaucoup aimé « *La mort vivante* », malgré une jaquette qui ne me semble pas tout à fait convenir au contenu.

I. B. M.

•

RÉSEAU DINOSAURE, par Jimmy Guieu (Fleuve Noir).

Le roman se déroule en Provence non loin d'Aix où, procédant à des fouilles, deux paléontologues mettent à jour, outre le squelette d'un monstre antédiluvien, une machine à voyager dans le temps qui les transporte au 80e siècle. Et là, de charmantes Okbergs, descendantes de métis de Terriens et de Vénusiens, les font entrer dans un complot ayant pour but de déposer, en l'an de grâce 1958, une bombe sous l'Eglise de Sainte-Victoire, qui fera sauter, six mille ans plus tard, un château où se trouvent réunis les tyrans du monde d'alors.

L'ouvrage est vivant, facile à lire. Les intellectuels purs de la S. F. auront un haussement d'épaules ; les autres aimeront ce vingt-quatrième roman de l'auteur.

I. B. M.

•

L'AUTRE COTÉ DU MONDE (The other side of here), **par Murray Leinster** (Fleuve Noir).

L'idée était intéressante qui consistait à opposer en un conflit armé l'humanité, la nôtre, à une autre, vivant également sur Terre, mais de l' « autre côté », dans une autre dimension. Malheureusement, l'auteur, qui est pourtant un des « piliers » de la S. F. anglo-saxonne, a mal développé le sujet et n'a, en fait, écrit qu'un simple roman d'aventures. Les longueurs et naïvetés sont légion. Enfin, une adaptation boiteuse achève de décourager le lecteur. Dommage, car l'idée pouvait se prêter à un excellent ouvrage.

I. B. M.

— *FANTASTIQUE* —

par ALAIN DORÉMIEUX

FEU L'INDIEN DE MADAME et McGILLICUDDY McGOTHAM, par Leonard Wibberley (Fasquelle).

On se souvient de l'heureux événement que fut, il y a quelque temps, la publication de « *La souris qui rugissait* », de Leonard Wibberley (1). Ces deux nouveaux titres parus par la suite confirment que Wibberley a droit à notre attention (et notre reconnaissance) : il est en effet le seul auteur de romans humoristiques à mêler systématiquement des éléments fantastiques à la trame de ses récits.

Dans « *Feu l'Indien de Madame* », les héros sont une vieille dame et un fantôme ; dans « *McGillicuddy McGotham* », ce sont un petit garçon et un *leprechaun* (farfadet du folklore irlandais). L'humour très cocasse de Wib-

(1) Voir critique dans notre n° 35.

berley excelle à évoquer le décalage entre ses personnages et les situations où ils sont placés. Cette disproportion est la source de la plupart des gags. La vieille dame, avec l'aide de son fantôme, devient une héroïne de guerre pour être partie, en 1944, à la découverte du secret des V2. Le *leprechaun* est venu en Amérique comme émissaire spécial, pour protester auprès du Président des U. S. A. contre la construction d'un aérodrome en Irlande, sur un emplacement que le « petit peuple » considère comme lui appartenant.

Des deux livres, c'est certainement « *Feu l'Indien de Madame* » qui distraira le plus le lecteur français, car « *McGillicuddy McGotham* » est truffé d'allusions « irlandaises » un peu obscures pour les non-initiés. En fait, la publication dans notre pays de ce dernier ouvrage se justifie surtout par une chose : l'occasion qu'il offrait à l'éditeur de faire un joli petit album parsemé d'illustrations savoureuses.

Aux dernières nouvelles, Leonard Wibberley vient de rejoindre complètement la science-fiction, puisque son dernier roman conte les aventures d'un Martien sur la Terre. Espérons que Fasquelle nous en offrira prochainement la traduction.

— *SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES* —

par JACQUES BERGIER

COMMENT NAITRONT LES ENFANTS EN L'AN 2000, par Hilaire Cuny (Del Duca).

La nouvelle collection « Un demi-siècle de science », dirigée par M. Lucien Barnier, débute sur un ouvrage excellent. M. Cuny a réussi à vulgariser les tout derniers progrès de l'embryologie et de la génétique. On voit dans ce livre que la science a de loin dépassé la fiction et que le célèbre roman d'Aldous Huxley, « *Le meilleur des mondes* », est maintenant rattrapé et dépassé. La société est-elle prête à recevoir ces nouvelles découvertes ? A juste titre, M. Cuny est sceptique à ce sujet.

•

LES TROIS VISAGES D'EVE, par Thigpen et Checkley (Gallimard, collection « L'Air du Temps »).

La personnalité divisée est un classique sujet du fantastique. Malgré des travaux sérieux, ceux, par exemple, de Morton Prince, la plupart des savants pensaient qu'il s'agit de fantaisie pure. Mais tout récemment on a constaté en Amérique le cas d'une jeune femme qui avait une triple personnalité. C'est ce cas, dont on a tiré d'ailleurs un film excellent, qui est exposé dans l'ouvrage des docteurs Thigpen et Checkley. La personnalité divisée quitte donc le domaine du fantastique pur, pour rejoindre celui de la science et de la science-fiction. Ce cas, sans être parapsychologique par lui-même, fournira un fort argument aux partisans de la parapsychologie. En effet, le phénomène observé n'est pas reproduisible à volonté. Il est pourtant tellement réel que, sur le plan juridique, un acte légal d'existence triple a dû être dressé.

•

FAUSSES SCIENCES ET FAUSSE SCIENCE, par Jean Rostand (Gallimard).

Malgré ce titre, la plupart des récits de ce passionnant recueil ne se rapportent pas aux fausses sciences mais aux dramatiques conséquences de la vraie science. M. Jean Rostand passe en revue les modifications du droit qui s'imposeront lorsque la personnalité humaine pourra être totalement modifiée. Il décrit certaines monstruosités et singularités qui se produisent dans l'espèce humaine. Il faut le répéter pour la millième fois : la réalité dépasse la science-fiction.

A LA DÉCOUVERTE DU TASSILI, par Henri Lhote (Arthaud).

On a parlé de « Martiens » à propos des extraordinaires fresques, peintures et gravures découvertes à Tassili dans le Sahara. Il est certain que par exemple les « cornes » sortant de la tête d'un des personnages ressemblent plutôt aux dipôles d'une antenne à haute fréquence. En réalité, il ne s'agit probablement ni de cornes ni de dipôles. Nous cherchons toujours à projeter sur l'homme préhistorique ou sur les primitifs modernes nos propres idées, alors qu'il s'agit de conceptions du monde et même de techniques radicalement différentes des nôtres. En tout cas, cet ouvrage admirablement illustré, comme tout ce qui paraît chez Arthaud, fait le point d'une des plus extraordinaires découvertes archéologiques de notre époque.

•

AINSI VIVRONS-NOUS DEMAIN, par Pierre de Latil (Le Centurion).

L'auteur de « *La pensée artificielle* » nous donne aujourd'hui un ouvrage qui est une véritable mine pour les auteurs de science-fiction. M. de Latil, en effet, nous montre comment vivra l'homme de 1975 et même l'homme de l'an 2000. C'est exactement le genre d'extrapolation détaillée que l'on trouve dans l'œuvre d'un Robert Heinlein. Chaudement recommandé à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent en matière de science-fiction aux idées plus qu'aux aventures.



LE PRIX JULES VERNE 1958

Un nouveau prix littéraire ?

Non, une tradition renouée.

Voici huit ans, le « boom » de la science-fiction aux Etats-Unis, après les perspectives ouvertes par les inventions entraînées par la guerre (radar, fusées, énergie atomique, etc.) avait fini par attirer l'attention en France. Deux collections se trouvèrent à peu près simultanément en préparation chez Hachette et Gallimard. « Le Rayon Fantastique » résulta de la conjonction des efforts de ces deux grandes maisons d'édition.

« Le Rayon Fantastique » naquit sous l'égide de la librairie Hachette, continuatrice de J. Hetzel, l'éditeur inspiré des « *Voyages Extraordinaires* », de Jules Verne.

Aujourd'hui, « Le Rayon Fantastique » reprend le *Prix Jules Verne*, créé chez Hachette, dès 1927 — à l'époque même où la science-fiction apparaissait outre-Atlantique — avec un comité de patronage des plus distingués, où l'on trouvait notamment les noms de MM. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Henry Bordeaux et Georges Lecomte, de l'Académie française, le Général Ferrié, le Dr. J. Charcot, E. Belin, Pierre Benoit, L. Bréguet, Joseph Kessel, etc.

Destiné à encourager « le roman scientifique où l'imagination dépasse les connaissances de l'heure présente, mais où l'inspiration est guidée par une documentation sûre et un esprit averti », le Prix Jules Verne était alors de 5 000 F et entraînait à la fois la publication dans *Les Lectures pour tous* et l'édition en volume dans une série spéciale.

Il fut décerné la première fois à M. Octave Béliard pour son roman : « *La petite fille de Michel Strogoff* ». Puis ce fut « *L'éther Alpha* », de Albert Bailly, en 1928, « *Quand le mammouth ressuscita* », de Max Begouen, en 1929. Le Prix Jules Verne fut décerné jusqu'à la veille de la guerre. Il était depuis en sommeil.

Il est assez curieux de remarquer que le nombre des manuscrits présentés pour le premier Prix Jules Verne (26) a été, à un près, le même qu'à la reprise du Prix, cette année (27).

Le Jury de 1958, à côté de MM. André Maurois, Jean Rostand et le Général Chassin, comprend MM. Robert Kanters, Jean Luc, Maurice Renault, Jacques Bergier, Mlle France Roche, ainsi que MM. P. A. Gruénais, Stephen Spriel et Georges H. Gallet, directeurs de la collection « Le Rayon Fantastique ».

A ses débuts, « Le Rayon Fantastique » ne publia que des traductions d'auteurs américains ou anglais. Puis quelques romans français y prirent place, notamment « *Les Robinsons du Cosmos* », de Francis Carsac et tout dernièrement « *Embûches dans l'espace* », de François Pagery.

On a estimé le moment venu de remettre en vigueur le Prix Jules Verne, porté à 100 000 F, le manuscrit retenu étant en outre publié par « Le Rayon Fantastique ». Renaissance qui n'est, d'ailleurs, que la première indication d'une orientation nouvelle, car « Le Rayon Fantastique » compte désormais publier, concuremment aux productions des meilleurs auteurs américains ou anglais, une très large proportion de « science-fictions » d'autres origines : allemande ou russe, par exemple, mais *surtout française.* Et le nombre des manuscrits soumis au Prix Jules Verne est, à cet égard, de très bon augure.

La lutte pour le Prix Jules Verne a été fort serrée. « *L'adieu aux astres* », de Serge Martel, fut étroitement talonné par « *Le gambit des étoiles* », de Gérard Klein, sur lequel se portèrent cinq voix du Jury, et que « Le Rayon Fantastique » se doit de publier prochainement.

« *L'adieu aux astres* » l'a finalement emporté par une sorte de réaction, une manière de réponse aux critiques qui ont violemment reproché aux romans de science-fiction de manquer d'humanité. « *L'adieu aux astres* » est délibérément humain. Les deux protagonistes y comptent bien plus que l'ambiance de merveilleux scientifique dans laquelle se déroule leur aventure. Le récit reste volontairement simple, familier, sans complications, jusqu'à une fin non dénuée de la poésie épique de certains passages de Jules Verne. Une telle parenté suffit à situer le livre.



VACANCES

Nous signalons à tous nos abonnés et lecteurs que, en application de la loi sur les congés payés, nos bureaux seront fermés

du 2 au 18 août inclus

Nous demandons donc à nos correspondants éventuels d'éviter de nous écrire pendant cette période.

DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

PATRICK CREUSSAY

Science-Fiction :

LA NEBULEUSE « ALPHA »
METROPOLE DE LA SCIENCE
LE JUSTICIER COSMIQUE
SATELLITES EN DERIVE
LES FRONTIERES DU COSMOS
CHAINE DANS LE TEMPS
L'HERITAGE DU VIDE
ASTRE DE MORT
ALERTE AUX MUTANTS
ASTEROIDES (Recueil de nouvelles)

Fantastique :

LES LARMES DE LA TERRE
LE BROUILLARD DE FEU
PORTES DE L'ENFER
INFERNALE DIMENSION
BRAKKARI (Recueil de nouvelles)

DU JAPON A L'ITALIE

par F. HODA

On ne peut plus prétendre que la S. F. cinématographique constitue un phénomène purement anglo-saxon. Le genre fait fureur aussi en Russie et au Japon, où des films sont déjà sortis tandis que les studios en préparent fébrilement de nombreux autres. De son côté, comme on le verra par la note dont je fais suivre ma chronique, l'Italie entre en lice. Après les « *Godzilla* », les Japonais nous donnent « *Le satellite mystérieux* », curieusement qualifié par la publicité de « film d'une brillante actualité ». Pourtant il n'a rien à faire avec les spoutniks, et encore moins avec la science.

Le cinéma japonais d'anticipation ressemble curieusement à l'américain. A croire que par ce biais les producteurs extrême-orientaux cherchent à gagner le marché U. S. A. Une différence cependant : là où les Américains mettent l'accent sur l'épouvante, les Japonais moralisent : nous sommes les seuls, disent-ils en substance, à connaître les dangers réels des bombes A et H ; à nous par conséquent l'honneur d'avertir l'humanité du péril. Mais, à voir « *Le satellite mystérieux* », on aboutit un peu au résultat contraire. Le simplisme des scénaristes conduit le plus sûrement du monde les pauvres spectateurs à l'ennui.

Les astronomes japonais observent dans leurs télescopes une « chose » bizarre, d'où partent des soucoupes débarquant des monstres en forme d'étoile avec un œil géant. Les habitants de l'espace, forts de l'expérience de leurs premiers contacts, épousent l'apparence humaine pour dire aux Japonais (qui n'en ont d'ailleurs aucun besoin) les dangers des armes atomiques. Sur ce, une planète vagabonde approche rapidement de notre bonne vieille Terre et menace de la heurter. La « Conférence mondiale » refuse d'abord de désintégrer le bolide céleste avec les bombes H. Et quand elle l'accepte, on s'aperçoit que les dites bombes n'y peuvent rien. On se tourne alors vers un savant, également japonais, qui a découvert l'irium 101, plus fort que la plus forte bombe H. Mais des espions internationaux ont enlevé le savant. La planète vagabonde s'approche de la Terre, provoquant des raz de marée et des tremblements de terre qui sentent leur studio comme les cartons nantais leur biscuit. Des enfants s'agitent dans les sous-sols de l'observatoire. Les habitants de l'espace, désintéressés mais vigilants, viennent à la rescousse, sauvent le savant enlevé, fabriquent des bombes à l'irium 101, les lancent contre la planète qui se désintègre et tout finit par rentrer dans l'ordre.

Sur ce scénario qui rappelle les bandes dessinées, le réalisateur Koji Shima met bout à bout des images coloriées d'un infantilisme consternant. Ce qui n'aurait pas été tellement grave s'il y avait dans tout ceci le moindre suspense. Malheureusement, le spectateur le mieux disposé n'arrive pas à trouver une seule pointe à laquelle s'accrocher, et tout naturellement il hésite entre le sommeil et l'espoir que les minutes suivantes pourraient apporter quelque chose. Et soudain, après deux heures de projection, le mot « fin » vient le délivrer de son état de tension, lui faisant regretter les bandes américaines de série C à Z.

Il paraît que le film adapte un roman célèbre au Japon, écrit par un certain Gentaro Nakajima. Espérons que cet ouvrage ne sera pas traduit en

Français et que les Japonais réviseront leurs conceptions du cinéma d'anticipation.

On demeure perplexe devant les déclarations pompeuses du réalisateur : « *Les étudiants des écoles secondaires connaissent bien les problèmes de l'espace et sont familiers avec les questions d'astronomie. Je ne voulais pas et ne pouvais pas produire un film à bon marché pour que le public se moque de moi...* » Pour que le public ne se moque pas de lui, Monsieur Koji Shima a préféré se moquer du public. C'est évidemment une façon d'aborder le genre. Il n'a certes pas réalisé un film à bon marché. A en juger par les images en couleurs, les décors, les truquages, il semble même que cette production ait coûté pas mal d'argent.

Libre aux compagnies japonaises de produire des films de cette espèce. Mais il nous sera permis de nous étonner qu'on nous montre cette bande alors que des films autrement plus intéressants dans le genre attendent dans leurs boîtes un problématique écran.

***

La vague d'épouvante et de science-fiction partie de Hollywood, après avoir submergé le Japon, gagne la vieille Europe. L'Italie s'y met. Mais « *Les vampires* » de Ricardo Freda ne rappellent le sublime film de Louis Feuillade que par le titre. Quel gâchis ! Ce château situé en Ile-de-France s'écroule sous les toiles d'araignée et la mise en scène imbécile de Freda. Balpêtré fait un numéro de savant qui se voudrait inquiétant. Les chats ne font pas peur et les transformations de Gianna-Maria Canale laissent froid. Quant au journaliste Paul Muller, il devrait se chercher immédiatement un autre métier. Un mélange d'américanisme et de germanisme cinématographiques montre la totale incompréhension des adaptateurs de cette histoire à dormir debout. Un film ridicule et idiot.



COURRIER DES LECTEURS

RECHERCHE BIBLIOGRAPHIQUE

Monsieur H. de VILLER, à Versailles.

Lecteur assidu de votre intéressante revue depuis le premier numéro, je me permets aujourd'hui de vous écrire pour vous poser une question susceptible d'intéresser vos lecteurs.

Connaissez-vous un auteur de romans de mystère et d'épouvante nommé Richard Marsh, anglais, ayant vécu au commencement de ce siècle ?

Pendant la guerre de 1914-1918, j'ai lu par hasard, pendant une de mes permissions, quelques fragments d'un roman paraissant à l'époque en feuilleton dans **« l'Echo de Paris »** et intitulé **« Le mystérieux scarabée ».** Je n'avais pas lu le début, je tombai en plein mystère et au moment où je commençais à être « accroché » je fus obligé de partir rejoindre mon corps du côté de Verdun. Je n'ai donc jamais su le fin mot de l'histoire, étant resté sur un suspense (la suite au prochain numéro) qui est toujours en suspens depuis tout ce temps-là. C'est peut-être pour cela que je ne l'ai pas oublié.

Mais il y a une autre raison pour que je m'en souvienne. Bien avant cette époque, dans les toutes premières années du siècle, alors que je n'étais qu'un gamin, j'avais déjà lu en cachette des fragments d'un roman d'épouvante du même auteur paraissant également en feuilleton dans un grand quotidien **(Matin ? Journal ? Parisien ? Temps ?)** avec une angoisse d'autant plus pénétrante que j'étais trop jeune pour tout comprendre — ni même savoir au juste de quoi il s'agissait ; je crois qu'il y avait un crabe-araignée géant qui vivait dans une caverne, peut-être dans la cave...

Bref, je me suis bercé de l'espoir que vous voudriez peut-être publier quelque chose sur cet auteur mystérieux (doublement mystérieux pour moi), peut-être même une biographie et une bibliographie, si le sujet le mérite.

Puis-je vous demander en même temps si vous connaissez un autre auteur anglais nommé E. V. Oddle, que je ne me souviens pas d'avoir vu mentionné dans vos colonnes ? Est-il connu dans le domaine de la science-fiction ? Pourrait-on savoir si quelque chose de lui a été traduit et publié en français ? Je sais seulement qu'il est l'auteur de **« The clockman »** (L'automate). Un de mes amis a hérité d'une traduction inédite de cet ouvrage. Quel éditeur serait susceptible de la publier ?

•

Nous avouons ne posséder aucune donnée sur les deux auteurs dont parle notre correspondant. Il ne nous reste plus qu'à mettre à l'épreuve la sagacité et l'érudition de nos lecteurs.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

UN CLUB DU LIVRE
A LA FORMULE NOUVELLE :

club du livre policier

Déjà parus dans la collection " Les Classiques du Roman Policier " :

LA CHAMBRE ARDENTE

par JOHN DICKSON CARR

dans une traduction nouvelle de Maurice-Bernard Endrèbe.

Un volume de 310 pages environ sous jaquette rhodoïd, reliure pleine toile garance décorée aux fers en deux couleurs par Lucien Lepiez. Format 13,5 × 20. Impression soignée en deux couleurs sur papier offset Afnor VII des Papeteries Libert. Gardes et dépliant intérieur illustrés en deux couleurs. Composition en Elzévir.

- **Introduction de Pierre Boileau.**
- **Biographie et photo hors texte de John Dickson Carr.**
- **Bibliographie des œuvres de l'auteur traduites en français.**
- **Maquettes de Lucien Lepiez.**

Tirage limité à 5 000 exemplaires numérotés, réservés aux membres du Club du Livre Policier.



LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN

par MAURICE LEBLANC

Un ouvrage en 2 tomes comprenant :

Arsène Lupin, gentleman cambrioleur - Les confidences d'Arsène Lupin
Les huit coups de l'horloge - L'agence Barnett et Cie

soit, réunies pour la première fois, les 34 nouvelles dont Arsène Lupin est le héros.

Deux volumes de 1 060 pages sous jaquette rhodoïd, reliés pleine toile bleue et décorés d'une reproduction en deux couleurs. Gardes illustrées en deux couleurs.

Pour commander ces ouvrages, utiliser le bulletin au verso

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner au CLUB du LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, Paris 9e.

Je soussigné, (Remplir en lettres capitales S.V.P.)

NOM : ______________ PRÉNOM : ______________

RUE : ______________ N° : ______________

VILLE : ______________ DÉPT : ______________

commande :

LA CHAMBRE ARDENTE, par JOHN DICKSON CARR, au prix de **1 600 Frs** (dont 200 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **18 Frs S.** (dont 2,05 Frs S.) — Belgique : **206 Frs B.** (dont 24 Frs B.)

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN (2 vol.), par MAURICE LEBLANC, au prix de **2 650 Frs** (dont 250 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **30 Frs S.** (dont 3 Frs S.) — Belgique : **340 Frs B.** (dont 35 Frs B.)

Je règle le montant de cette commande soit :	Frs français	Frs suisses	Frs belges
LA CHAMBRE ARDENTE			
LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN			
Total........			

N. B. - Aucun envoi n'est fait contre remboursement

par
- Un chèque bancaire ci-joint ou mandat-poste ci-joint
- Un mandat de versement C/C
- Un virement chèque postal

C.C.P. 15 813-98

(Rayer la mention inutile)

adressé au **CLUB DU LIVRE POLICIER**
96, rue de la Victoire, PARIS-9e

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont l'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

Il est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le ______________ *Signature :*

Pour la Suisse : M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE. C.C.P. 1.6112

Pour la Belgique : AGENCE FRANCO BELGE de PRESSE
57, avenue des Citrinelles, AUDERGHEM-BRUXELLES. C.C.P .612-51

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	**760**	**1030**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1480**	**2020**		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	**960**	**1230**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1850**	**2380**		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.	**N° 1 à N° 50 inclus.**	**120**	**145**
	à partir du N° 51	**140**	**165**

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays) :* **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.		France et U.F.	Étranger
	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**105** F
	3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat, Chèque bancaire ou C. C. P. Paris 1848-38 (1).
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé